P
D

SUR
les
Go
no
mo
les
dec
toi
vig
diff
QUI

Chez

=

Au

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

SUR LES MŒURS, LES COUTUMES, les Uſages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Aſtronomie, la Médecine, la Phyſique particuliére, l'Hiſtoire Naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences de différens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE & de L'AMERIQUE.

TOME III.

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quai de Conty, à la Charité.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce troiſiéme Volume.

CHAPITRE I.

ORIGINE *des* MAMELUS, *ſituation de leurs Villes, leurs Brigandages, leurs Ruſes, leurs Cruautés; Nature du Pays habité par les Manacicas, leur Caractére, leur Génie, leur Religion, leurs Cérémonies, leurs Coutumes, autorité de leurs Caciques, forme de leur Gouvernement; Mœurs & uſages des Maroçotas.* 2

CHAP. II. *Singularités curieuſes de*

la célèbre Caravanne de la Mecque. 25

CHAP. III. *Littérature Indienne ; Religion des Brachmanes, leur Morale, leur Poésie, leur Théologie, leur Philosophie ; Différentes Sectes des Philosophes Indiens, exposition de leur Doctrine.* 37

CHAP. IV. *Description du célèbre Rocher appellé* Tentalio ; *du Moule de la tête du Veau d'or ; des Piramydes ; de la Colonne de Pompée ; des Obéliſques de Cléopatre ; des Palais & Sépulchres des Rois de Thébes.* 65

CHAP. V. *Description de la Terre de Feu ; Erreur des Cartes anciennes & modernes ſur l'étendue de cette Terre ; Caractére, Coutumes, Uſages, Nourriture, Vêtemens des Habitans de cette Terre ; Erreur des Cartes ſur la ſituation du Cap de Horn ; Description des Villes de Lima, & de la Conception.* 83

CHAP. VI. *Propriétés de la fameuſe*

Plante de Gin-seng ; Maniére de la préparer ; Lieux où elle croît ; L'ordre & la méthode qu'observent ceux qui vont la ramasser ; Figure & Description de cette Plante. 91

CHAP. VII. *Servitude des Habitans du Royaume de Carnate ; Superstitions des Brames ; leur Créance sur les différens âges du Monde, sur le cours & le mouvement des Astres.* 109

CHAP. VIII. *Du Temple* D'ISIS ; *Description des Grottes de la Basse-Thébaïde ; de la célébre Ville d'Antinoë ; de la Colonne d'Alexandre Sévére ; du Lac de Mœris, ou de Caron ; d'un Sacrifice offert au Soleil ; du Sphinx ; des Cataractes ; du Labyrinthe ; du fameux Puits de Joseph ; du Palais d'Achemounain.* 127

CHAP. IX. *De la Religion, de la Morale des Chinois ; de leur Physique, & de leur Gouvernement ; du Caractére & du Génie de leur*

Langue, & de leurs anciens Livres; de l'Antiquité de la Nation Chinoise.

CHAP. X. *Du Salagraman; Explication de cette espéce de Caillou, & où il se trouve; Cas particulier qu'en font les Indiens; Description de ce Caillou; Ses différentes espéces.* 168

CHAP XI. *De l'état ancien & de l'état présent de l'Arménie; division de l'Arménie; Description d'Erzerum, d'Erivan, & du Mont Ararat; Mœurs, Génie, Caractére, occupations des Arméniens.* 192

CHAP. XII. *Description de divers Arbres singuliers de la Chine; de l'Arbre du Vernis; de l'Arbre dont on tire de l'huile; de l'Arbre qui porte le suif; de l'Arbre où l'on prend la Cire; de l'Arbre qui donne du Sang de Dragon; de l'Arbre qui répand une odeur plus agréable que celle de l'Encens; de l'Arbrisseau du Thé.* 202

226

CHAP. XIII. *Deſcription du Mont Caucaſe & des trois Thibets ; Mœurs & Religion des Thibetains.*

CHAP. XIV. *Doctrine & Superſtition des Bonzes ; leur maniére de vivre ; moyens qu'ils emploient pour attraper de l'argent ; comment ils tiennent leur aſſemblée ; leur hypocriſie, leurs débauches, leurs ruſes pour ſéduire & deshonorer les femmes & les filles.* 246

CHAP. XV. *Eclairciſſement ſur la découverte du Fer, connu de tout tems à la Chine, & ignoré ailleurs ; S'il naît plus de Garçons que de Filles à la Chine ; Fauſſeté de l'opinion de ceux qui attribuent une même origine aux Egyptiens & aux Chinois ; Origine de l'Idolâtrie à la Chine ; Par qui la Chine a commencé d'être peuplée ; Etendue & beauté des Riviéres & des Lacs de la Chine ; Fauſſe opinion de M. Huet ſur le Commerce de la Chine.* 258

CHAP. XVI. *Mœurs, Coutumes,*

Uſages des Sauvages Miao-ſſes ; leur Origine ; Situation de leur Pays ; leur Habitation ; leur Commerce ; leur Habillement ; leurs Inſtrumens de Muſique ; leurs Danſes.

CHAP. XVII. *Maniére de faire des Perles artificielles, qui reſſemblent aux naturelles ; de leur rendre leur premiére beauté, quand elles l'ont perduë ; de rétablir les pots de Porcelaine briſés ; de peindre une Porcelaine déja cuite ; de rendre la couleur aux vieilles Cannes entrelaſſées ; de laver ou de rajeunir les vieilles Eſtampes ; de donner un air antique à des Vaſes de cuivre ; Sécret pour les colorer en jaune, ou bien en un beau verd.* 285

CHAP. XVIII. *Du Cheval Cerf, du Cheval Tigre, du Daim odoriferant, de l'Hait-Sing, des Merles bleux, & de pluſieurs autres Animaux ſinguliers de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe ; de* 294

la Chaſſe des Tigres, des Cerfs, & des Tael-pi. 314

CHAP. XIX. *De l'Iſle de Saint Domingue ; combien cette Iſle étoit peuplée lorſque les Caſtillans y aborderent ; Caractére de Chriſtophle Colomb ; ſon départ pour l'Eſpagne ; Déſordres des Caſtillans pendant ſon abſence ; Soulevement des Indiens ; Retour de Colomb à Saint Domingue ; Longue & cruelle Guerre faite aux Indiens ; Leur Servitude ; Leur Deſtruction ; Leur Apologie.* 323

CHAP. XX. *Du génie, & du caractére des Chinois ; de leurs habillemens ; de leurs modes ; de leurs maiſons, & des meubles dont elles ſont ornées.* 374

CHAP. XXI. *Etendue du Paraguai ; Vaſte Continent entre la riviere du Paraguai & le Perou ; Province des Chiquites ; étendue de cette Province ; cours des rivieres qui l'arroſent ; qualité du Pays ; fruits & animaux qu'il produit ; com-*

bien leur Langue eſt difficile à apprendre ; Religion , Mœurs , Coûtumes & occupations des Chiquites. 374

Fin de la Table du troiſiéme Volume.

RECUEIL

RECUEIL
D'OBSERVATIONS CURIEUSES,

SUR les Mœurs, les Coûtumes, les Uſages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mithologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Aſtronomie, la Medecine, la Phyſique particuliere, l'Hiſtoire naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences de differens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE & de L'AMERIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des MAMELUS, *ſituation de leurs Villes, leurs brigandages,*

leurs ruſes, leurs Cruautés ; Nature du Pays habité par les Manacicas, leur Caractére, leur Génie, leur Religion, leurs Cérémonies, leurs Coutumes, autorité de leurs Caciques, forme de leur Gouvernement; Mœurs & uſages des Marocotas.

DANS le tems que les Portugais firent la conquête du Bréſil, ils y établirent pluſieurs Colonies, une entr'autres, qui ſe nomme *Piranlininga*, ou, comme d'autres l'appellent, la Ville de Saint Paul. Ses habitans qui n'avoient point de femmes, en prirent chez les Indiens. De ce mélange naquirent des enfans qui dégenererent dans la ſuite, & dont les inclinations & les ſentimens furent bien oppoſés à la candeur, à la généroſité & aux autres vertus de la Nation Portuguaiſe. Ils tomberent peu à peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les Villes voiſines auroient cru ſe per-

dre de réputation, ſi elles euſſent continué d'avoir quelque communication avec la Ville de Saint Paul; & quoique ſes habitans fuſſent originaires Portugais, elles les jugerent indignes de porter un nom qu'ils déshonoroient, & les appellerent *Mamelus*.

Leur Ville devint l'azile & le repaire de quantité de brigands, ſoit Italiens, ſoit Hollandois, ſoit Eſpagnols, &c. qui en Europe s'étoient dérobés aux ſupplices que méritoient leurs crimes, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuſe. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, ſervoit encore à augmenter leurs penchans pour toutes ſortes de vices.

Du reſte il n'eſt point aiſé de les réduire. Leur Ville eſt ſituée à treize lieues de la mer, ſur un rocher eſcarpé environné de précipices. On n'y peut grimper que par un ſentier fort étroit, où une poignée de gens

arrêteroit une armée nombreuſe : au bas de la montagne ſont quelques villages remplis de marchands, par le moyen deſquels ils font leur commerce. Cette heureuſe ſituation les entretient dans l'amour de l'indépendance : auſſi n'obéiſſent-ils aux Loix & aux Ordonnances émanées du Trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts ; & ce n'eſt que dans une néceſſité preſſante, qu'ils ont recours à la protection du Roi.

Ces brigands la plûpart ſans foi ni loi, & que nulle autorité ne pouvoit retenir, ſe répandoient comme un torrent débordé ſur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des fléches à oppoſer à leurs mouſquets, ne pouvoient faire qu'une foible réſiſtance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux, pour les réduire à la plus dure ſervitude. On prétend que dans l'eſpace de cent trente ans, ils ont détruit ou fait eſclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille

lieues de pays jusqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples, les a rendus plus sauvages encore qu'ils ne l'étoient, & les a forcés ou à se cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à se disperser de côté & d'autre dans les endroits les plus sombres des forêts.

Les *Mamelus* voyant que par cette dispersion leur proye leur échappoit, eurent recours à une ruse diabolique qui leur réussit. Trois d'entre eux se déguisèrent en Missionnaires ; & à la faveur de ce déguisement, il ne leur fut pas bien difficile d'attirer à eux une foule d'Indiens : ils leur firent de petits présens ; & après avoir gagné leur confiance, ils leur persuaderent de quitter leur miserable retraite, pour se joindre à d'autres peuples, & former avec eux une nombreuse peuplade, où ils seroient plus en sûreté. Après les avoir assemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes ;

alors ils se jettoient sur ces misérables, les chargeoient de fers, & les conduisoient dans leurs colonies. C'est ainsi que dans moins de cinq ans ils enleverent plus de trois cens mille Indiens ; mais ces infortunés périrent presque tous ou de misere dans les voyages, ou des mauvais traitemens, qu'ils recevoient de ces Maîtres impitoyables, qui les surchargeoient de travaux, soit aux mines, soit à la culture des terres, qui leur épargnoient les alimens, & qui les faisoient souvent expirer sous les coups. C'est cette cruauté des Mamelus, qui a déterminé le Roi de Portugal à armer les Indiens, pour défendre leur pays. Ils sont toujours prêts à marcher au premier ordre du Gouverneur; & ils se sont rendus si redoutables, que les *Mamelus* n'osent plus guéres se présenter devant eux.

Non loin des *Mamelus* habitent les *Manacicas*. Cette Nation est partagée en un grand nombre de Villages qui sont situés vers le Nord,

entre de grandes forêts ſi épaiſſes, qu'à peine y voit-on le Soleil. Ces bois vont de l'Orient à l'Occident, & ſe terminent à de vaſtes ſolitudes, qui ſont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y eſt abondante en fruits ſauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre leſquels il y en a un d'une eſpéce ſinguliere ; on le nomme *Famacoſio*. Cet animal reſſemble au ſinge par la tête, & au chien par le corps, à la réſerve qu'il eſt ſans queue. C'eſt de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la courſe ; de ſorte qu'on ne peut guéres échapper de ſes griffes: ſi l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que pour ſe dérober à ſa fureur on monte ſur un arbre, l'animal pouſſe un certain cri ; & à l'inſtant on en voit pluſieurs autres, qui tous enſemble creuſent la terre autour de l'arbre, le déracinent & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le ſecret de ſe défaire de ces animaux. Ils

s'aſſemblent un certain nombre, & forment une forte paliſſade dans laqueile ils ſe renferment : puis ils font des cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre, pour abattre les pieux de la paliſſade, les Indiens les tuent ſans aucun riſque à coups de fléches.

Tout ce pays eſt arroſé de rivieres fort poiſſonneuſes, qui fertiliſent ces terres, & rendent les moiſſons fort abondantes Ces Indiens ont le teint olivâtre, & ſont du reſte bien pris dans leur taille. Il régne quelquefois parmi eux une maladie aſſez extraordinaire ; c'eſt une eſpéce de lépre qui leur couvre tout le corps, & y forme une croûte ſemblable à l'écaille du poiſſon : mais cette incommodité ne leur cauſe ni douleur ni dégout. Ils ſont auſſi vaillans que les Chiquites ; anciennement même ils ne formoient tous enſemble qu'une ſeule Nation : mais les troubles & les diſſenſions qui s'éleverent parmi eux, les obligerent

de se séparer. Depuis ce temps-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres Nations, leur langage se corrompit entiérement ; l'idolâtrie inconnue aux Chiquites s'introduisit parmi eux, de même que l'usage barbare de manger la chair humaine.

Il y a de l'art dans la disposition de leurs Villages ; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maisons partagées en sales & en plusieurs chambres de suite : c'est où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux Assemblées publiques & aux festins, & servent de Temples à leurs Dieux. Les maisons des particuliers sont construites dans un certain ordre d'Architecture qui leur est propre. Ce qui surprend, est qu'ils n'ont point d'autre outil que des hâches de pierre, pour couper le bois & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand soin à fabriquer des toiles, & à faire

tous les uſtenſiles du ménage, auxquels elles emploient une terre préparée de longue main. Les vaſes qu'elles travaillent avec cette terre, ſont ſi beaux & ſi délicats, qu'à en juger par le ſon, on croiroit qu'ils ſont de métal.

Leurs Villages ſont peu éloignés les uns des autres ; c'eſt ce qui facilite les fréquentes viſites qu'ils ſe rendent, & les feſtins qu'ils ſe donnent très-ſouvent, où ils ne manquent guéres de s'enivrer. Dans ces cérémonies publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique. Les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la ſeconde place ; les Médecins ſont au troiſiéme rang, après eux les Capitaines, & enſuite le reſte de la Nobleſſe.

Les habitans de chaque Village rendent à leur Cacique une obéiſſance entiére. Ils bâtiſſent ſes maiſons, ils cultivent ſes terres, ils fourniſſent ſa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays ; c'eſt lui qui commande dans tout le Villa-

ge, & qui fait punir les coupables. Les femmes ſont tenues à la même obéiſſance à l'égard de la principale femme du Cacique ; car il peut en avoir autant qu'il lui plaît. Tous lui payent la dixiéme partie de leur pêche ou de leur chaſſe ; & ils ne peuvent y aller ſans avoir obtenu ſa permiſſion.

Le Gouvernement eſt héréditaire : on y prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, par l'autorité qu'on lui donne ſur toute la jeuneſſe ; & c'eſt comme un apprentiſſage qu'il fait de la maniere de bien gouverner. Quand il eſt parvenu à un âge mur & capable du maniment des affaires, ſon pere ſe démet du Gouvernement, & il lui en donne l'inveſtiture avec beaucoup de cérémonie : tout dépoſſedé qu'il eſt, on n'en a pas moins d'affection & de reſpect pour lui. Quand il vient à mourir, ſes obſeques ſe font avec grand appareil. Son ſépulcre ſe place dans une voûte ſouterraine bien murée, afin que l'hu-

midité n'altére pas si tôt ſes oſſemens.

Le Pays des *Manacicas* forme une eſpéce de Pyramide qui s'étend du Midi au Nord, & dont les extrémités ſont habitées par ces Indiens. Au milieu ſont d'autres Peuples auſſi différens par la langue qu'ils parlent, qu'ils ſe reſſemblent par la vie barbare qu'ils menent.

A la baſe de la Pyramide ſont à l'Orient les *Quimonocas*, & à l'Occident les *Tapacuras*. Le côté du Nord, en laiſſant au-delà les *Puizocas* & les *Paunacas*, eſt environné de deux rivieres nommées *Potaquiſſimo* & *Qununaca*, dans leſquelles ſe jettent pluſieurs ruiſſeaux, qui portent la fécondité dans toutes les terres. Les premiers villages vers l'Orient ſont ceux des *Quirinucas*: vers l'Occident ſe trouvent ceux de *Qounaaca*; & en tirant de-là vers la pointe de la Pyramide au Nord, on rencontre les *Quinilicas* Les *Zibacas* qui n'en ſont pas fort éloignés, ont ſçu toujours ſe préſerver

des irruptions des *Mamelus*. Entre l'Orient & le septentrion on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas*, & les *Mapasinas*, Nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une sorte d'oiseaux nommés *Peresincas* qui vivent sous terre, & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force & sont si hardis, que voyant un Indien, il se jettent sur lui & le tuent. Vis-à-vis de ces peuples sont les *Mochozuus* qui vont tout nuds; les femmes mêmes n'ont qu'une bandelette qui leur pend du col pour y attacher leurs enfans Les *Tapacuras* qui s'étendent entre l'Occident & le Septentrion, sont également nuds, & se nourrissent de chair humaine. Près de-là sont les *Boures*.

Pour ce qui est de la Religion de ces peuples, & des cérémonies qu'ils y observent, il n'y a point dans toutes ces Indes Occidentales de Nation plus superstitieuse; ils paroissent avoir cependant quelque idée confuse du mystére de l'Incarnation.

C'eſt une tradition parmi eux, que dans les ſiécles paſſés une Dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant ſans l'operation d'aucun homme ; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges, qui remplirent toute la terre d'admiration ; qu'à certain jour ayant raſſemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, & ſe transforma en ce Soleil que nous voyons. Son corps eſt tout lumineux, diſent les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles ; & s'il n'y avoit pas une ſi grande diſtance de lui à nous, nous pourrions diſtinguer les traits de ſon viſage.

Il paroît très-naturel qu'un ſi grand perſonnage fût l'objet de leur culte ; cependant ils n'adorent que des Demons, qui s'apparoiſſent quelquefois à eux ſous des formes horribles. Ils reconnoiſſent une Trinité de Dieux principaux, qu'ils diſtinguent des autres Dieux, qui ont beaucoup moins d'autorité. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui*, ou bien *Vra-*

gozoriſo. Le nom du Fils eſt *Uruſana*; & l'Eſprit ſe nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, eſt la Mere du Dieu *Uruſana*, & la femme d'*Uragozoriſo*. Le Pere parle d'une voix haute & diſtincte; le Fils parle du nez, & la voix de l'Eſprit eſt ſemblable au tonnerre. Le Pere eſt le Dieu de la Juſtice, & châtie les méchans; le Fils & l'Eſprit, de même que la Déeſſe, font la fonction de mediateurs, & intercedent pour les coupables.

C'eſt une vaſte ſalle de la maiſon du Cacique, qui ſert de Temple aux Dieux. Une partie de la ſalle ſe ferme d'un grand rideau; & c'eſt là le Sanctuaire, où ces trois Divinités qu'ils appellent d'un nom commun *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples, & publier leurs Oracles. Ce Sanctuaire n'eſt acceſſible qu'au principal *Mapono*; car il y en a deux ou trois autres ſubalternes dans chaque village: mais il leur eſt défendu d'en approcher ſous peine de mort.

C'eſt d'ordinaire dans les tems des aſſemblées publiques, que ces Dieux ſe rendent dans leur Sanctuaire. Un grand bruit dont toute la maiſon retentit, annonce leur arrivée. Ces peuples qui paſſent le tems à boire & à danſer, interrompent leurs plaiſirs, & pouſſent de grands cris de joie pour honorer la préſence de leurs Dieux. »*Tata Equize*, diſent-ils; » c'eſt-à-dire, Pere, êtes-vous déja » venu? Ils entendent une voix, qui » leur répond *Panitoques*: elle veut » dire; enfans, courage: continuez » à bien boire, à bien manger & » à bien vous divertir; vous ne » ſauriez me faire plus de plaiſir. » J'ai grand ſoin de vous tous; c'eſt » moi qui vous procure les avanta- » ges que vous retirez de la chaſſe » & de la pêche; c'eſt de moi que » vous tenez tous les biens que vous » poſſédez.

Après cette réponſe, que ces peuples écoutent en grand ſilence & avec reſpect, ils retournent à leurs danſes & à la *Chicha* qui eſt leur boiſſon,

boiſſon ; & bien-tôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la fête ſe termine par des querelles, par des bleſſures, & par la mort de pluſieurs d'entre eux

Les Dieux ont ſoif à leur tour, & demandent à boire. On prépare des vaſes ornés de fleurs ; & on choiſit l'Indien & l'Indienne qui ſont le plus en veneration dans le village, pour préſenter la boiſſon. Le *Mavono* entr'ouvre le coin du rideau, & la reçoit pour la porter aux Dieux ; car il n'y a que lui qui ſoit leur confident, & qui ait droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chaſſe & à la pêche, ne ſont pas oubliées.

Quand ces peuples ſont au fort de leur ivreſſe & de leurs querelles, le *Mavono* ſort du Sanctuaire, & leur impoſant ſilence, il leur annonce qu'il a expoſé aux Dieux leurs beſoins ; qu'il en a reçu des réponſes des plus favorables ; qu'ils leur promettent toutes ſortes de proſperités,

de la pluie selon les besoins, une bonne récolte, une chasse & une pêche abondantes, & tout ce qu'ils peuvent désirer. Un jour qu'un de ces Indiens moins dupe que ses compatriotes s'avisa de dire en riant, que les Dieux avoient bien bû, & que la *Chicha* les avoit rendus de bonne humeur, le *Mapono* qui entendit ce trait de raillerie, changea aussi-tôt ses magnifiques réponses en autant d'imprécations, & les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine & de la mort.

Il arrive souvent que le *Mapono* rapporte de la part des Dieux des réponses bien cruelles; il ordonne à tout le village de prendre les armes, d'aller fondre sur quelqu'un des villages voisins, de piller tout ce qui s'y trouvera, & d'y mettre tout à feu & à sang. Il est toujours obéi: c'est ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles, & qui les porte à s'entredétruire les uns les autres.

Outre ces Dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inferieur, qu'ils nomment *Isituus*, ce qui signifie Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces Dieux est de parcourir les rivieres & les lacs, & de les remplir de poissons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le tems de leur pêche, & les encensent avec de la fumée de tabac. Si la chasse ou la pêche a été abondante, ils vont au Temple leur en offrir une partie en signe de reconnoissance.

Ils nomment les ames *Oquipans*: ils croyent qu'elles sont immortelles, & qu'au sortir de leurs corps elles sont portées par leurs Prêtres dans un lieu où elles doivent se réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célebre ses obseques avec plus ou moins de solemnité, selon le rang qu'il tenoit dans le village. Le *Mapono* auquel ils croyent que cette ame est confiée, reçoit les offrandes que la Mere & la Sœur du défunt lui apportent: il répand

de l'eau, pour purifier l'ame de ſes ſouillures ; il conſole cette Mere & cette femme affligée, & leur fait eſpérer que bien-tôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire ſur l'heureux ſort de l'ame du défunt, & qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque tems, le *Mapono* de retour de ſon voyage fait venir la Mere & la Femme ; & prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'eſſuyer ſes larmes & de quitter ſes habits de deuil, parce que ſon Mari eſt heureuſement arrivé dans le Ciel, où il l'attend pour partager ſon bonheur avec elle.

Le voyage du *Mapono* avec l'ame eſt pénible : il lui faut traverſer d'épaiſſes forêts, des montagnes eſcarpées, deſcendre dans des vallées remplies de rivieres, de lacs & de marais bourbeux, juſqu'à ce qu'enfin après bien des fatigues il arrive à une grande riviere, ſur laquelle eſt un pont de bois gardé nuit & jour par un dieu nommé *Tatuſiſo*, qui préſide au paſſage des ames,

& qui met le *Mapono* dans le chemin du Ciel.

Ce Dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulceres & couvert de miserables haillons. Il ne va point au Temple, pour y recevoir les hommages de ses dévots; son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les ames. Il arrive quelquefois, que ce Dieu arrête l'ame au passage, sur tout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la purifier; si cette ame est peu docile & résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'ame & la précipite dans la riviere, afin qu'elle se noye. C'est là, disent-ils, la source de tant de funestes évenemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes & continuelles avoient ruiné les moissons dans la terre des Indiens *Jurucares*. Ce peuple qui étoit inconsolable s'adressa au *Mapono*, pour demander aux Dieux quelle étoit la cause d'un

ſi grand malheur. Le *Mapono* après avoir pris le tems de conſulter les Dieux, rapporta leur réponſe, qui étoit qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme dont le Pere vivoit encore dans le village, cette ame manqua de reſpect au *Tatuſiſo*, & ne voulut point ſe laiſſer purifier; ce qui avoit obligé ce Dieu cruellement irrité de la jetter dans la riviere.

A ce récit, le Pere de ce jeune homme qui aimoit tendrement ſon fils, & qui le croyoit déja au Ciel, ne pouvoit ſe conſoler; mais le *Mapono* ne manqua pas de reſſource dans ce malheur extrême. Il dit au Pere affligé, que s'il vouloit lui préparer un canot bien propre, il iroit chercher l'ame de ſon fils au fond de la riviere. Le canot fut bien-tôt prêt, & le *Mapono* le chargea ſur ſes épaules. Peu après les pluies étant ceſſées, & le Ciel devenu ſerein, il revint avec d'agréables nouvelles; mais le canot ne reparut jamais.

Du reſte c'eſt un pauvre Paradis que le leur ; & les plaiſirs qu'on y goûte ne ſont guéres capables de contenter un eſprit tant ſoit peu raiſonnable. Ils diſent qu'il y a de fort gros arbres, qui diſtilent une ſorte de gomme dont ces ames ſubſiſtent ; que l'on y trouve des ſinges que l'on prendroit pour des Ethiopiens ; qu'il y a du miel & un peu de poiſſon ; qu'on y voit voler de toutes parts un grand Aigle, ſur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules.

Les *Morocotas*, voiſins des *Manacicas*, ſont de haute taille & d'une complexion robuſte ; ils font leurs fléches & leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils ſçavent manier avec beaucop d'adreſſe. Les femmes y ont toute l'autorité ; & non ſeulement les maris leur obéiſſent : mais ils ſont encore chargés des plus vils miniſtéres du ménage & des détails domeſtiques. Elles ne conſervent pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les

ſont mourir, pour ſe débarraſſer des ſoins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils ayent des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul veſtige de Gouvernement & de Religion. Leur pays eſt ſec & ſtérile, & tout environné de montagnes & de rochers : ils n'ont pour tout aliment que des racines, qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers. Le tronc de ces arbres leur fournit une moele ſpongieuſe, dont ils expriment le ſuc qui leur ſert de boiſſon ; quoique durant l'hiver l'air ſoit fort froid dans leur climat, & que ſouvent il y gele, ils ſont totalement nuds, & n'en reſſentent nulle incommodité. Un calus général leur épaiſſit la peau, l'endurcit, & les rend inſenſibles aux injures de l'air.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Singularités Curieuſes de la célébre Caravanne de la Mecque.

LA plus célébre des Caravannes eſt celle qui part tous ſes ans de Damas ou d'Alep, pour aller au tombeau de Mahomet ; elle part ordinairement au mois de Juillet. Vers ce tems-là on voit arriver chaque jour des Pélerins de Perſe, du Mogol, de la Tartarie, & des autres Empires qui ſuivent la ſecte de Mahomet.

Quelques jours avant le départ de la Caravanne, les Pélerins font une proceſſion générale, qu'on appelle la proceſſion de Mahomet, pour obtenir, diſent-ils, par l'interceſſion de leur Prophéte, un heureux voyage.

Le jour de cette proceſſion, les Pélerins les plus diſtingués par leur

naiſſance, ou par leurs richeſſes, s'efforcent de paroître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils ſont montés ſur des chevaux richement caparaçonnés, & ſuivis de leurs eſclaves, qui conduiſent des chevaux de main & des chameaux avec tous leurs ornemens.

La proceſſion commence au lever du Soleil; les rues ſont déja pleines alors d'un nombre infini de Spectateurs.

Les Pélerins qui ſe diſent iſſus de la race de Mahomet, ouvrent la marche; ils ſont vêtus à la longue, le bonnet verd en tête, privilége accordé aux ſeuls prétendus parens du Prophéte. Ils marchent de front quatre à quatre. Ils ſont ſuivis de pluſieurs joueurs d'inſtrumens. Après eux marchent par rangs des chameaux parés de leurs aigrettes, & de plumes de toutes couleurs. Deux timballiers ſont à leur tête Le bruit des timballes, des trompettes & d'un grand nombre de ſonnettes, inſpire de la fierté à ces animaux.

Marchent enſuite à cheval les autres Pélerins ſix à ſix, ſuivis des litieres remplies des enfans que les Peres & Meres doivent préſenter au Prophéte. Ces litieres ſont environnées de troupes de Chanteurs, qui font en chantant mille poſtures extraordinaires, pour donner à croire qu'ils ſont des hommes inſpirés.

Suivent de près deux cens Cavaliers vêtus de peaux d'ours : ils précedent de petites piéces de canon montées ſur leurs affuts ; on en fait des décharges d'heure en heure : l'air retentit en même tems de cris de joie de tout le peuple.

Ces canons ſont eſcortés d'une Compagnie de Cavaliers couverts de peaux de tigres en forme de cuiraſſe. Leur longue mouſtache, leur bonnet à la Tartare, leur grand ſabre pendu à leur côté leur donnent un air belliqueux.

Quatre cens Soldats à pied vêtus de verd, & portant ſur leur tête une eſpéce de mitre jaune, précedent la marche du *Mufti*.

Le Mufti accompagné des Docteurs de la Loi, & d'une nombreuſe troupe de Chantres, marche devant l'étendart de Mahomet qui le ſuit. Cet étendart eſt fait de ſatin verd brodé d'or ; il a pour ſa garde douze Cavaliers revêtus de leur cottes d'armes, portant en main des maſſes d'argent, accompagnés de trompettes, & d'hommes qui frappent continuellement & en cadence ſur des plaques d'argent.

Paroît enſuite le pavillon qui doit être préſenté au tombeau de Mahomet ; il eſt porté par trois chameaux, parés de plumes vertes & de plaques d'argent.

Le pavillon eſt de velours à fond rouge ramoiſi, enrichi de broderie d'or, & de pierreries de toutes couleurs. Des danſeurs à gages danſent, & con reſont les hommes illuminés & extraordinaires.

Enfin le Bacha de Jéruſalem, précedé de tambours, de trompettes & d'autres inſtrumens Turcs, ferme la marche de la proceſſion.

La proceſſion finie, chaque Pélerin ne ſonge plus qu'à ſon départ. La Ville de la Mecque eſt le terme du pélerinage. Cette Ville eſt ſituée dans l'Arabie heureuſe, à deux ou trois journées de la Mer Rouge, ſur le fleuve *Betius*, aujourd'hui *Eda*. L'opinion des Turcs eſt que leur Prophéte naquit dans cette Ville; & c'eſt cette opinion qui leur donne une ſi grande vénération pour elle. Lorſqu'ils en parlent, ils ne lui donnent point d'autre nom que celui de la Magnifique.

Lorſqu'ils doivent prier, ce qui arrive pluſieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le viſage vers cette Ville, quelque part qu'ils ſe trouvent. Leur Moſquée eſt au milieu de la Ville. Ils prétendent qu'elle eſt ſituée ſur le terrain même, où Abraham conſtruiſit autrefois ſa premiere maiſon. Ils appellent cette Moſquée la Maiſon quarrée, perſuadés par la ſeule tradition, que la maiſon d'Abraham avoit cette figure. La Moſquée eſt

belle & grande, enrichie de diverſes peintures & dorures, & de tous les préſens que les ſectateurs de Mahoment y envoient par honneur.

Le dôme eſt ſurmonté de deux Tours, qui annoncent de fort loin la Ville de la Mecque & ſa Moſquée. Près de celle-ci il y a une eſpéce de Chapelle, qui renferme un puits célébre parmi les Turcs; ils l'appellent *Temiena*. Leurs Hiſtoriens diſent, que l'eau de ce puits ſort d'une ſource, que Dieu découvrit autrefois à *Agar* & à *Iſmael*, lorſque chaſſés par Abraham de ſa maiſon, ils furent contraints de ſe retirer en Arabie.

Mahomet profita de ce puits, pour rendre cette Ville, lieu de ſa naiſſance, recommandable à toute ſa ſecte; il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu non ſeulement de guérir toutes ſortes de maladies corporelles, mais même de purifier les ames ſouillées des plus grands crimes

Cette opinion eſt tellement éta-

ble parmi les Musulmans, qu'on voit presque continuellement arriver des troupes de Pélerins qui courent d'abord à ce puits, pour y boire de l'eau & s'en laver.

Des Marchands de toutes sortes de pierreries étalent près de ce puits leurs brillantes marchandises, & quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit : ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau du puits, laquelle attire continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes, que de malades de toutes sortes de maladies.

Le terrain qui environne la Mecque, quoique très-mauvais, ne laisse pas de produire d'excellens fruits, & en quantité. Les Turcs attribuent cette fertilité à la promesse que Dieu fit à *Agar* & à son fils, de leur donner dans cette campagne où l'Ange les conduisit, tout ce qui leur seroit nécessaire pour leur subsistance.

La Ville de Medine n'est pas moins recommandable à tous les

Muſulmans, que celle de la Mecque: les Hiſtoriens Arabes nous en apportent la raiſon. Ils diſent que les habitans de la Mecque jaloux de ce que Mahomet s'érigeoit parmi eux en Légiſlateur, & ſe faiſoit ſuivre d'une troupe de gens qui l'écoutoient comme un Oracle, firent complot de le chaſſer de leur Ville; mais qu'ayant été averti de leur deſſein par ſes diſciples, il eut la ſage précaution de s'enfuir ſecrétement avec deux d'entr'eux, & de ſe cacher dans une caverne qu'il trouva ſur la montagne nommée *Tor*, qui n'eſt éloignée que d'une lieuë de la Ville de la Mecque. Les mêmes Hiſtoriens ajoutent, que ne ſe croyant pas encore en ſureté dans cet azile, il le quitta pour aller ſe réfugier à *Medine* avec ſes deux Compagnons de fortune, qui avoient autant de peur que leur Maître.

Mahomet avoit alors, diſent les Hiſtoriens, quarante-cinq ans. Il en avoit employé quarante à pré-

cher ſa nouvelle Loi. Sa fuite de la Mecque, & ſa retraite à Medine ont donné commencement à la premiere *Egire* des Muſulmans.

Le nouveau Légiſlateur ſe voyant tranquille dans cette Ville, commença tout de nouveau à dogmatiſer. La réputation qu'il ſe fit d'un homme inſpiré de Dieu & favoriſé du don de Prophétie, la morale commode de ſa nouvelle Loi, lui attirerent en peu de tems une foule de ſectateurs, non ſeulement des lieux circonvoiſins, mais encore des pays éloignès.

De ce grand nombre de Diſciples, il en fit autant de Sujets qui lui obéiſſoient comme à leur Souverain Il ſe trouva enfin à la tête d'un ſi gros parti, qu'il ſe crut en état de pouvoir tout entreprendre.

Son reſſentiment contre ſes Concitoyens de la Mecque, qui avoient voulu le chaſſer du lieu de ſa naiſſance, le porta d'abord à vouloir s'en venger; il crut le faire d'une

maniere qui leur ſeroit tres-ſenſible, en déclarant que *Medine* ſeroit dorénavant ſa Ville, & le ſiége de ſon Empire pour lui & pour ſes Succeſſeurs. Il ordonna que ſon Sépulcre y ſeroit conſtruit : en effet on voit encore aujourd'hui ſon cercueil placé dans la grande Moſquée nommée *Kiabi*.

Son cercueil renfermé dans une tour, eſt poſé ſur des colonnes de marbre ; il eſt couvert d'un pavillon de drap d'or, & environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement. Les murs de cette tour ſont revêtus de plaques d'argent.

C'eſt à ce tombeau, que les Caravannes viennent rendre leurs hommages. Celle qui porte les préſens du Grand Seigneur n'eſt pas plutôt arrivée, que les *Dervis* dont l'emploi eſt de prendre ſoin de la Moſquée ſe préſentent pour la recevoir. Les Pélerins font retentir la Moſquée, de leurs cris d'allégreſſe, & du chant de leurs Cantiques en

l'honneur de leur Prophéte. Ce ne ſont enſuite que fêtes & réjouiſſances juſqu'au départ de la Caravanne.

Le jour de ſon départ, les Pélerins ſe raſſemblent, & partent chantant à haute voix des verſets de l'Alcoran. Les parens & amis des Pélerins inſtruits du paſſage de la Caravanne, vont au-devant d'eux pour leur offrir des rafraîchiſſemens; chacun ſe fait honneur de leur en porter ſur toute la route : mais c'eſt particuliérement au retour de la Caravanne, que les Pélerins reçoivent les conjouiſſances de toute la Ville d'où ils étoient partis. On leur fait honneur par tout : ils commencent dès-lors à entrer en poſſeſſion de tous les priviléges, que la Religion Turque accorde à ceux qui vont viſiter le tombeau de Mahomet. Celui de ces priviléges qui eſt le plus néceſſaire à pluſieurs Pélerins, eſt l'impunité des crimes pour leſquels ils auroient été condamnés par la Juſtice Ottomane. Le péle-

rinage de la Mecque les met à couvert de toute pourſuite, & les rend de criminels qu'ils étoient, de parfaitement honnêtes gens.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux Pélerins de la Mecque, que des priviléges ſont accordés. Le chameau qui a eu l'honneur de porter les préſens du Grand Seigneur, jouit du ſien ; & ſon privilége eſt de n'être pas traité comme un animal du commun, mais d'être conſideré comme ayant le bonheur d'être conſacré à Mahomet : ce titre l'exempte pour le reſte de ſes jours des travaux publics & de tout ſervice. On lui dreſſe une petite cabanne pour ſa demeure : il y vit en repos ; & eſt d'ailleurs bien ſoigné & bien nourri.

CHAPITRE III.

Littérature Indienne, Religion des Brachmanes, leur Morale, leur Poesie, leur Théologie, leur Philosophie ; Différentes Sectes des Philosophes Indiens, exposition de leur Doctrine.

I.

LEs Brachmanes ont été dans tous les tems les seuls dépositaires des sciences dans l'Inde, à l'exception peut être de quelques Provinces les plus méridionales, où parmi les *Parias*, qui probablement ont été les premiers habitans de ces cantons, on trouve une caste nommée des *Valouvres*, qui prétendent avoir été autrefois ce que sont aujourd'hui les Brachmanes : en effet ils se mêlent encore d'Astronomie, d'Astrologie ; & l'on tient d'eux quelques ouvrages très-estimés, qui contien-

nent des préceptes de morale.

Par tout ailleurs, les Brachmanes ont toujours été, & ſont encore les ſeuls qui cultivent les ſciences comme leur héritage ; ils deſcendent de ſept illuſtres Pénitens, qui ſe ſont multipliés à l'infini, & qui des Provinces ſeptentrionales ſituées entre le mont *Lima* & la *Janſoune* [c'eſt la riviere de Dely] & bornées au Midi par le Gange juſqu'à *Patna*, ſe ſont répandus dans toute l'Inde. Les ſciences ſont leur partage ; & un Brachmane qui veut vivre ſelon ſa régle, ne doit s'occuper que de la Religion & de l'étude : mais ils ſont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Ceux qui ſont de la véritable caſte des *Rajas* ou *Ragepoutres*, peuvent être inſtruits dans les ſciences par les Brachmanes ; mais ces ſciences ſont inacceſſibles à toutes les autres caſtes, auſquelles on peut ſeulement communiquer certains Poëmes, la Grammaire, la Poëtique & des Sentences morales. Les Scien-

ces & les beaux Arts qui ont été cultivés avec tant de gloire & de succès par les Grecs & les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde ; & toute l'Antiquité rend témoignage au mérite des Gymnosophistes : ce sont évidemment les Brachmanes, sur tout ceux qui parmi eux renoncent au monde, & se font *Saniassi*, ou Pénitens.

II.

La Grammaire des Brachmanes peut être mise au rang des plus belles sciences. Jamais l'analyse & la synthèse ne furent plus heureusement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la Langue *Samskret*, ou *Samskroutam*. Cette Langue si admirable par son harmonie, son abondance & son énergie, étoit autrefois la Langue vivante dans les pays habités par les premiers Brachmanes. Après bien des siécles elle s'est insensiblement corrompue dans l'usage commun ; de sorte que le langage des anciens

Richi, ou des *Vedams*, & livres sacrés, est assés souvent inintelligible aux plus habiles, qui ne sçavent que le *Samskret* fixé par les Grammaires

Plusieurs siécles après l'âge des *Richi*, de grands Philosophes s'étudierent à en conserver la connoissance telle qu'on l'avoit de leur tems, qui étoit l'âge de l'ancienne Poesie *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de Grammaire; c'est le *Sarasvat*, qui est, selon les Indiens, la Déesse de la parole, ou la parole même. Quoique ce soit la plus abrégée des Grammaires, le mérite de son antiquité l'a mise en grande vogue dans les écoles de l'Indoustan. *Pania* aidé de *Sarasvat* composa un ouvrage immense des règles du *amskret*. Le Roi *Jamour* le fit abréger par *Kramadisvar*. *Katap* en composa une plus propre aux sciences. Il y en a encore trois autres de différens Auteurs. La gloire de l'invention est principalement dûe à *Anoubhout*.

Il eſt étonnant, que l'eſprit humain ait pû atteindre à la perfection de l'art qui éclate dans ces Grammaires. Les Auteurs y ont réduit par l'analyſe la plus riche Langue du monde à un petit nombre d'élemens primitifs, qu'on peut regarder comme le *Caput mortuum* de la Langue. Ces élemens ne ſont par eux-mêmes d'aucun uſage ; ils ne ſignifient proprement rien : ils ont ſeulement rapport à une idée, par exemple, *Kru* à l'idée d'action Les élemens ſecondaires, qui affectent le primitif, ſont les terminaiſons qui le fixent à être nom ou verbe, celles ſelon leſquelles il doit ſe décliner, ou conjuguer, un certain nombre de ſyllabes à placer entre l'élement primitif & ces terminaiſons, quelques propoſitions &c.

A l'approche des élemens ſecondaires, le primitif change ſouvent de figure. *Kru*, par exemple, devient, ſelon ce qui lui eſt ajouté, *Kar*, *Ker*, *Kri*, *Kir*, *Kir*. La ſynthèſe réunit & combine tous ces élemens,

& en forme une varieté infinie de termes d'uſage

Ce ſont les régles de cette union & de cette combinaiſon des élemens, que la Grammaire enſeigne; de ſorte qu'un ſimple écolier qui ne ſçauroit que la Grammaire, peut en o érant ſelon les régles ſur une racine ou un élement primitif, en tirer pluſieurs milliers de mots vraiment *ſamskrets*. C'eſt cet art qui a donné le nom à la langue; car *ſamskret* ſignifie ſynetique, ou compoſé.

Mais comme l'uſage fait varier à l'infini la ſignification des termes, quoiqu'ils conſervent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine, il a été néceſſaire de déterminer le ſens par des Dictionnaires: ils en ont dix-huit faits ſur différentes méthodes Celui qui eſt le plus en uſage, compoſé par *Amaraſimha*, eſt rangé à peu près ſelon la même méthode qu'a ſuivi l'Auteur de l'*Indiculus univerſalis*. Le Dictionnaire intitulé *Viſvabhedhanam* eſt rangé par ordre alphabé-

tique, ſelon les lettres finales des mots.

Outre ces Dictionnaires généraux, chaque ſcience a ſon introduction, où l'on apprend les termes propres qu'on chercheroit en vain par tout ailleurs. Cela a été néceſſaire, pour conſerver aux ciences un air de myſtére tellement affecté aux Brachmanes, que non contens d'avoir des termes inconnus au vulgaire, ils ont enveloppé ſous des termes myſtérieux les choſes les plus communes.

III.

Les traités de la verſification & de la Poëſie y ſont en grand nombre. A l'égard de la grande Poëſie, ou des Poëmes de différentes eſpéces, la nature étant la même par tout, les régles ſont auſſi à peu près les mêmes. L'unité d'action eſt moins obſervée dans leurs *Pouranam* & autres Poëmes, qu'elle ne l'eſt en particulier dans Homere & dans Virgile Il y a pourtant quelques

Poëmes, & entr'autres le d'*Hara napouravam*, où l'on garde plus scrupuleusement l'unité d'action. Les Fables Indiennes que les Arabes & les Persans ont si souvent traduites en leurs langues, sont un recueil de cinq petits Poëmes parfaitement réguliers, composés pour l'éducation des Princes de *Patna*.

L'éloquence des Orateurs n'a jamais été fort en usage dans l'Inde, & l'art de discourir y a été moins cultivé ; mais pour ce qui est de la pureté, de la beauté & des ornemens de l'élocution, les Brachmanes ont un grand nombre de Livres qui en contiennent les préceptes, & qui font une science à part qu'on nomme *Alankarachâstram*, science de l'ornement.

IV.

De toutes les parties de la belle Littérature, l'Histoire est celle que les Indiens ont le moins cultivée. Ils ont un goût infini pour le merveilleux ; & les Brachmanes

s'y ſont conformés par leur intérêt particulier : cependant on ne peut douter que dans les Palais des Princes il n'y ait des monumens ſuivis de l'hiſtoire de leurs Ancêtres, ſurtout dans l'Indouſtan, où les Princes ſont plus puiſſans, & *Ragepoutres* de Caſte. Il y a même dans le Nord pluſieurs Livres qu'on appelle Natak, qui, à ce que les Brachmanes aſſurent, contiennent beaucoup d'Hiſtoires anciennes ſans aucun mélange de fables.

Pour ce qui eſt des Mogols, ils aiment l'Hiſtoire; & celle de leurs Rois a été écrite par par pluſieurs Sçavans de leur Religion. La gazette de tout l'Empire compoſée dans le Palais même du Grand Mogol paroît au moins une fois le mois à Dely. Dans les Poëmes Indiens on trouve mille reſtes précieux de la vénérable Antiquité; une notion bien marquée du Paradis terreſtre, de l'arbre de vie, de la ſource de quatre grands fleuves, dont le Gange en eſt un, qui

selon plusieurs Sçavans, est le Phison, du Déluge, de l'Empire des Assyriens, des victoires d'Alexandre sous le nom de *Javana Raïa*, Roi des Javans ou Grecs. Dans certains pays de la côte de Malabar, les Gentils célébrent la délivrance des Juifs sous Esther, & donnent à cette fête le nom de *Juda Tirounal*, fête de Juda.

V.

Entrons dans le Sanctuaire des Brachmanes, Sanctuaire impénétrable aux yeux du vulgaire. Ce qui, après la Noblesse de leur caste, les éleve infiniment au-dessus du vulgaire, c'est la science de la Religion, des Mathematiques, & la Philosophie. Les Brachmanes ont leur Religion à part; ils sont cependant les Ministres de celle du peuple. Les quatre *Velans*, ou *Bed*, sont, selon eux, d'une autorité divine: on les a en Arabe à la Bibliotheque du Roi.

Les Brachmanes sont partagés en quatre sectes, dont chacune a sa

Loi propre. *Roukowvedam*, ou, selon la prononciation Indoustane, *Reybed*, & le *Yajourvedam*, sont plus suivis dans la Peninsule entre les deux mers. Le *Samavedam* & le *Latharrana*, ou *Brahmavedam*, dans le Nord. Les *Vedams* renferment la Théologie des Brachmanes, & les anciens *Pouranam*, ou Poëmes, la Théologie populaire. Les *Vedams* ne sont qu'un recueil des différentes superstitions des anciens *Richi*, pénitens, ou *Mouni*, Anachorettes Tout est assujetti, & les Dieux mêmes sont soumis à la force intrinseque des sacrifices, & des *Mantram* : ce sont des formules sacrées dont ils se servent pour consacrer, offrir, invoquer, &c. Parmi ces formules, on trouve celle-ci *om* Santiti, Santiti, Santiti, Harih. La lettre ou syllabe *om* contient la Trinité en Unité ; le reste est la traduction littérale de *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus Dominus*. Harih est un nom de Dieu, qui signifie ravisseur.

Les *Vedams*, outre les pratiques des anciens *Richi* & *Mouni*, contiennent leurs ſentimens ſur la nature de Dieu, de l'ame, du monde ſenſible, & des deux Théologies Brachmaniques & populaires : on a compoſé la Science Sainte, ou de la vertu d'*Harmachaſtram*, qui contient la pratique des différentes Religions, des Rits ſacrés ou ſuperſtitieux, civils ou prophanes, avec les Loix pour l'adminiſtration de la Juſtice. Les traités d'*Harmachaſtram* ſe ſont multipliés à l'infini.

VI.

Les Brachmanes ont cultivé preſque toutes les parties des Mathematiques. L'Algébre ne leur a pas été inconnu ; mais l'Aſtronomie, dont la fin étoit l'Aſtrologie, fut toujours le principal objet de leurs études Mathematiques, parce que la ſuperſtition des Grands & du peuple la leur rend plus utile. Ils ont pluſieurs méthodes d'Aſtronomie. Un ſçavant Grec, qui, comme

comme Pythagore, voyagea autrefois dans l'Inde, ayant appris les sciences des Brachmanes, leur enseigna à son tour sa méthode d'Astronomie ; & afin que ses disciples en fissent un mystére aux autres, il leur laissa dans son ouvrage les noms Grecs des Planettes, des Signes du Zodiaque, & plusieurs termes, comme *hora*, vingt-quatriéme partie d'un jour, *kendra*, centre, &c. Le plus estimé des Auteurs Indiens a mis le Soleil au centre des mouvemens de Mercure & de Venus.

VII.

Ce qui a rendu plus célébre dans l'Antiquité le nom des Gymnosophistes, c'est leur Philosophie, dont il faut séparer d'abord la Philosophie morale, non qu'ils n'en ayent une très-belle dans beaucoup d'ouvrages du *Mitichastram*, science morale qui est renfermée ordinairement dans des vers sententieux, comme ceux de Caton ; mais c'est que cette partie de la Philosophie

eſt communiquée à toutes les Caſtes
Pluſieurs Auteurs Choutres, & même
Parias, s'y ſont acquis un grand
nom.

La Philoſophie qu'on nomme
ſimplement & par excellence *Chaſ-*
tram, eſt bien plus myſtérieuſe. La
Logique, la Métaphyſique & un
peu de Phyſique bien imparfaite,
en ſont les parties. Son unique fin,
le but où tendent toutes les recher-
ches Philoſophiques des Brachmanes,
eſt la délivrance de l'ame de la cap-
tivité, & des miſeres de cette vie
par une félicité parfaite, qui eſſen-
tiellement eſt ou la délivrance de
l'ame, ou ſon effet immediat.

Comme parmi les Grecs, il y
eut pluſieurs écoles de Philoſophie,
l'Ionique, l'Academique, &c. il y a
eu dans l'Antiquité parmi les Brach-
manes, ſix principales écoles, ou
ſectes philoſophiques, dont chacune
étoit diſtinguée des autres par quel-
que ſentiment particulier ſur la
félicité, & les moyens d'y parve-
nir. *Nyâyam*, *Vedantan*, *Sankiam*,

Mimanſa, *Patanjalam*, *Bhaſſyam*, ſont ce qu'ils appellent ſimplement les ſix ſciences, qui ne ſont que ſix Sectes ou écoles : il y en a encore pluſieurs autres, comme l'*Agama-chaſtaram* & *Bauddamatham*, qui ſont autant d'héréſies en matiére de Religion, très-oppoſées au *Dharma-chaſtram*, qui contient le Polytéhiſme univerſellement approuvé.

Les Sectateurs de l'*Agaman* ne veulent point de différence de condition parmi les hommes, ni de cérémonies légales, & ſont accuſés de magie. Que l'on juge par-là de l'horreur qu'en doivent avoir les autres Indiens. Les Baudiſtes, dont l'opinion de la metempſycoſe eſt univerſellement reçue, ſont accuſés d'Atheiſme, & n'admettent de principes de nos connoiſſances, que nos ſens. Boudda eſt le *Photo* révéré par le peuple à la Chine ; & les Baudiſtes ſont de la ſecte des Bonzes, & des Lamas, comme les Agamiſtes ſont de la ſecte des peuples du *Mahaſin*, ou grand *Sin*, qui comprend

tous les Royaumes de l'Occident au-delà de la Perſe.

Les Philoſophes qui par leur conduite ne donnent point d'atteinte à la Religion commune, & qui veulent réduire leur théorie à la pratique, renoncent entiérement au monde, & même à leur famille, qu'ils abandonnent. Toutes les écoles enſeignent que la ſageſſe ou la ſcience certaine de la vérité, *Tsatvaquianam*, eſt la ſeule voie où l'ame ſe purifie, & qui peut la conduire à ſa délivrance, *Moukti*. Juſques-là elle ne fait que rouler de miſere en miſere dans différentes tranſmigrations, que la ſeule ſageſſe peut faire finir : auſſi toutes les écoles commencent par la recherche & la détermination des principes des connoiſſances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois; & d'autres ſe contentent de deux.

Les principes établis, elles enſeignent à en tirer les conſéquences par le raiſonnement, dont les différentes eſpéces ſe réduiſent en ſyl-

logiſmes, & ces régles du ſyllogiſme ſont exactes ; elles ne différent principalement des nôtres, qu'en ce que le ſyllogiſme parfait, ſelon les Brachmanes, doit avoir quatre membres, dont le quatriéme eſt une application de la vérité conclue des prémices, à un objet qui la rend indubitablement ſenſible. Voici le ſyllogiſme dont les écoles retentiſſent ſans ceſſe. Là où il y a de la fumée, il y a du feu : il y a de la fumée à cette montagne ; donc il y a du feu comme à la cuiſine. Il faut remarquer, qu'ils n'appellent point fumée, ni les brouillards ni autres choſes ſemblables.

VIII.

L'école de *Nyayam*, *Raiſon*, *Jugement*, l'a emporté ſur toutes les autres en fait de Logique, ſur tout depuis quelques ſiécles, que l'Académie de *Noudia*, dans le Bengale, eſt devenue la plus célèbre de toute l'Inde, par les fameux Profeſſeurs qu'elle a eus, & dont les ouvrages

ſe ſont répandus de tous côtés. *Gottam* fut autrefois le fondateur de cette école à *Mirat* dans l'Indouſtan, au Nord du Gange, vis-à-vis le Pays de *Patna*; c'eſt là qu'elle a fleuri pendant bien des ſiécles.

Les Anciens enſeignoient à leurs Diſciples toute la ſuite de leur ſiſtême philoſophique; ils admettoient, comme les Modernes, quatre principes de ſcience. Le témoignage des ſens bien expliqué, *Pratyakcham*; les ſignes naturels, comme la fumée l'eſt du feu, *Anoumanam*; l'application d'une définition connue au défini juſques-là inconnu, *Oupâmanam*: enfin l'autorité d'une parole infaillible, *Apatachabdam*. Après la Logique, ils menoient leurs écoliers par l'examen de ce monde ſenſible à la connoiſſance de ſon Auteur, dont il concluoient l'exiſtence par l'*Anouenanam*; ils concluoient de la même maniére ſon intelligence, & de ſon intelligence ſon immatérialité.

Quoique Dieu de ſa nature ſoit

eſprit, il a pu ſe rendre & s'eſt effectivement rendu ſenſible. De Nirâkara, il eſt devenu Sâkara, pour former le monde, dont les atômes indiviſibles, comme ceux des Epicuriens, & éternels, ſont par eux-mêmes ſans vie.

L'homme eſt un compoſé d'un corps & de deux ames ; l'une ſuprême, *Paramâtma*, qui n'eſt autre que Dieu, l'autre animale, *Sivâtma* : c'eſt en l'homme ce principe ſenſitif du plaiſir & de la douleur, du déſir, de la haine, &c. Les uns veulent qu'elle ſoit eſprit, les autres qu'elle ſoit matiére, & un onziéme ſens dans l'homme ; car ils diſtinguent les organes actifs, des organes ſenſitifs, ou paſſifs ; & ils en comptent dix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent ſuprême ſageſſe, il ſemble qu'ils tombent dans le ſtoïſme le plus outré. Il faut éteindre ce principe ſenſitif; & cette extinction ne peut ſe faire que par l'union au *Paramâtma*. Cette union, *Yogam* ou *Yog*, d'où vient le

nom de *Yogui*, à laquelle aſpire inutilement la ſageſſe des Philoſophes Indiens, de quelque ſecte qu'ils ſoient, commence par la méditation & la contemplation de l'Etre ſuprême, & ſe termine à une eſpéce d'identité, où il n'y a plus de ſentiment ni de volonté. Juſques-là les travaux des Metempſycoſes durent toujours. Il eſt bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le *ſoi-même*, ou le *moi*.

Aujourd'hui on n'enſeigne preſque plus dans les écoles de Nyâyam, que la Logique remplie par les Brachmanes d'une infinité de queſtions beaucoup plus ſubtiles, qu'elles ne ſont utiles. C'eſt un cahos de vetilles, tel qu'étoit, il y a près de deux ſiécles, la Logique en Europe. Les étudians paſſent pluſieurs années à apprendre mille vaines ſubtilités ſur les membres du ſyllogiſme, ſur les cauſes, ſur les négations, les genres, les eſpéces. Ils diſputent avec acharnement ſur de ſemblables niaiſeries, & ſe re-

tirent ſans avoir acquis d'autres connoiſſances.

De cette école ſortirent autrefois les plus fameux adverſaires des Bauddiſtes, dont ils firent faire par les Princes un horrible maſſacre dans pluſieurs Royaumes. *Oudayanachâm* & *Batta* ſe diſtinguerent dans cette diſpute ; & ce dernier pour ſe purifier de tant de ſang qu'il avoit fait répandre, ſe brûla avec grande ſolennité à Jagannâth ſur la côte d'Oricha.

IX.

L'école de *Vedantam*, fin de la loi, dont *Sankrachârya* fut autrefois le fondateur, a pris le deſſus ſur toutes les autres écoles pour la Métaphyſique ; enſorte que les Brachmanes, qui veulent paſſer pour ſçavans, s'attachent aveuglément à ſes principes. On ne trouveroit pas aujourd'hui de *Saniaſſi* hors de cette école. Ce qui la diſtingue des autres, eſt l'opinion de l'unité ſimple d'un être exiſtant, qui n'eſt autre que

le *moi*, ou l'ame: rien n'exiſte que ce *moi*.

Les notions que donnent ſes Sectateurs de cet être, ſont admirables. Dans ſon unité ſimple, il eſt en quelque façon Trin, par ſon exiſtence, par ſa lumiére infinie, & ſa joie ſuprême. Tout y eſt éternel, immatériel, infini; mais parce que l'expérience intime du *moi* n'eſt pas conforme à cette idée ſi belle, ils admettent un autre principe purement négatif, & qui par conſéquent n'a aucune réalité d'être: c'eſt le *mâyâ* du moi; c'eſt-à-dire, erreur. Par exemple, je crois à préſent vous écrire ſur le *Vedamtam*; je me trompe: à la vérité je ſuis *moi*; mais vous n'exiſtez pas, je ne vous écris point, perſonne n'a jamais penſé ni à *Vedamtam*, ni à ſiſtême: je me trompe, voilà tout; mais mon erreur n'eſt point un être: c'eſt ce qu'ils expliquent continuellement par la comparaiſon d'une corde à terre, qu'on prend pour un ſerpent.

On lit dans un Poëme ; [car ils en ont de Philoſophiques inconnus au vulgaire ; les ſentences des premiers Maîtres ſont même en vers.] Que *Vaſſichta* racontoit à ſon diſciple *Rama*, qu'un *Saniaſſi* dans un étang, abîmé dans la contemplation du *Maya* fut ravi en eſprit. Il crut naître dans une Caſte infâme, & éprouver toutes les avantures des enfans de cette condition ; qu'étant parvenu à un âge plus mur, il alla dans un pays éloigné, où ſur ſa bonne mine, il fut mis ſur le thrône ; qu'après quelques années de régne, il fut découvert par un Voyageur de ſon pays, qui le fit connoître à ſes ſujets, leſquels le mirent à mort, & qui pour ſe purifier de la ſouillure qu'ils avoient contractée, ſe jetterent tous dans un bûcher, où ils furent conſumés par les flâmes. Le *Saniaſſi* revenu de ſon extaſe, ſortit de l'étang, l'eſprit tout occupé de ſa viſion. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un Saniaſſi étranger arriva, le-

quel après les premiéres civilités, lui raconta toute l'hiſtoire de ſa vie comme un fait certain, & la déplorable cataſtrophe, qui venoit d'arriver dans un pays voiſin, dont il avoit été témoin oculaire. Le *Saniaſſi* comprit alors que l'hiſtoire & la viſion, auſſi peu vraies l'une que l'autre, n'étoient que le *Maya* qu'il vouloit connoître.

La ſageſſe conſiſte donc à ſe délivrer du *Maya* par une application conſtante à ſoi-même, en ſe perſuadant qu'on eſt l'être unique, éternel, infini, ſans laiſſer interrompre ſon attention à cette prétendue vérité par les atteintes du Maya. La clef de la délivrance de l'ame eſt dans ces paroles, que les Philoſophes doivent ſans ceſſe répéter : je ſuis l'être ſuprême, *aham ava param Brachma.*

La perſuaſion ſpéculative de cette propoſition doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être ſans la félicité. Le commerce des Brachmanes a commu-

niqué ces folles idées à preſque tous ceux qui ſe piquent de bel eſprit.

X.

L'école de *Sankiam, numerique*, fondée par *Kapil*, qui rejette l'*Oupoumanam* de la Logique, paroît d'abord plus modeſte ; mais dans le fond, il dit preſque la même choſe. Il admet une nature ſpirituelle, & une nature matérielle, toutes deux réelles & éternelles. La nature ſpirituelle par ſa volonté de ſe communiquer hors d'elle-même, s'unit par pluſieurs dégrés à la nature matérielle. De la premiére union, naiſſent un certain nombre de formes & de qualités. Les nombres ſont déterminés Parmi les formes eſt l'*Egoité*, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, par laquelle chacun dit *moi*, je ſuis tel, & non un autre Une ſeconde union de l'eſprit déja embarraſſé dans les formes, & les qualités, avec la matiére, produit les élemens ; une troiſiéme le monde

visible : voilà la synthése de l'univers.

La sageſſe, qui produit la-délivrance de l'eſprit, en eſt l'analyſe; heureux fruit de la contemplation, par laquelle l'eſprit ſe dégage tantôt d'une forme, & tantôt d'une autre par ces trois vérités : je ne ſuis en aucune choſe; aucune choſe n'eſt à moi; le moi même n'eſt point : *Naſmin*, *name*, *mâham*. Enfin le tems vient où l'eſprit eſt délivré de toutes ces formes; & voilà la fin du monde, où tout eſt revenu à ſon premier état.

Kapil enſeigne que les Religions qu'il connoiſſoit, ne ſont que ſerrer les liens dans leſquels l'eſprit eſt embarraſſé, au lieu de l'aider à s'en dégager; car, dit-il, le culte des Divinités ſubalternes, qui ne ſont que les productions de la derniére & plus baſſe union de l'eſprit avec la matiére, nous uniſſant à ſon objet, au lieu de nous en ſéparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'eſprit eſt déja accablé. Le culte

des Divinités ſupérieures, *Brahma*, *Vichnou*, *Routren*, qui ſont à la vérité les effets des premiéres unions de l'eſprit à la matiére, ne peut qu'être toujours un obſtacle à ſon dégagement. Voilà pour la Religion des *Vedams*, dont les Dieux ne ſont que les principes, deſquels le monde eſt compoſé, ou les parties mêmes du monde compoſé de ces principes.

Pour celle du peuple, qui eſt, comme la Religion des Grecs & des Romains, chargée des Hiſtoires fabuleuſes des Poetes, elle forme une infinité de nouveaux liens à l'eſprit par les paſſions qu'elle favoriſe, & dont la victoire eſt un des premiers pas que doit faire l'eſprit, s'il aſpire à ſa délivrance; ainſi raiſonne *Kapil*.

L'école de Mimamsâ, dont l'opinion propre eſt celle d'un deſtin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions. Ses Sectateurs exa-

minent les ſentimens des autres écoles, & parlent pour & contre, à peu près comme les Académiciens d'Athênes.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Description du célébre Rocher appellé Tentalio ; *du Moule de la tête du Veau d'or ; des Piramides ; de la Colonne de Pompée ; des Obéliſques de Cléopatre ; des Palais & Sépulchres des Rois de Thébes.*

LE célébre Rocher que Moyſe nomma *Tentalio*, eſt vers le milieu du vallon de *Raphidin*, environ à cent pas du mont *Oreb*. On découvre, en marchant par un grand chemin aſſez frayé, une haute roche entre pluſieurs autres petites, laquelle a été, par la ſucceſſion des tems, détachée des montagnes voiſines. Cette roche eſt une groſſe maſſe de granit rouge : ſa figure eſt preſque ronde d'un côté, & elle eſt platte du côté qui regarde Oreb. Sa hauteur eſt de douze pieds, avec pareille épaiſſeur ; elle

eſt plus large que haute. Son circuit eſt d'environ cinquante pieds. Elle eſt percée de vingt-quatre trous, qu'on compte aiſément. Chaque trou a un pied de longueur & un pouce de largeur. La face platte du rocher contient douze de ces trous; & la ronde, qui lui eſt oppoſée, en a autant. Ils ſont placés horizontalement à deux pieds du bord ſupérieur du rocher, & ne ſont éloignés les uns des autres que de quelques travers de doigt; peu s'en faut qu'ils ne ſoient rangés ſur la même ligne.

Les trous d'une face ne communiquent point avec ceux de l'autre face; ils ne ſont pas même vis-à-vis les uns des autres. Il eſt important de remarquer, que cette roche, & les autres, ſont dans un terrain très-ſec & ſtérile, & que dans tous les environs de ces roches, on ne découvre pas même l'apparence d'aucune ſource, ou de quelque autre eau ſauvage.

1°. On remarque aiſément un

poliment, qui régne depuis la lévre inférieure de chaque trou juſqu'à terre.

2°. Ce poliment ne ſe fait voir que le long d'une petite rigole creuſée dans la ſurface du rocher, & qui ſuit la rigole d'un bout à l'autre.

3°. Les bords des trous & des rigoles ſont, pour ainſi parler, tapiſſées d'une petite mouſſe verte & fine, ſans qu'il paroiſſe dans nulle autre partie du rocher une ſeule herbe ſi petite qu'elle puiſſe être : toute la ſurface du rocher, aux bords près des trous & des rigoles, eſt pure pierre.

Or que ſignifient ce poliment des lévres inférieures des trous, ces rigoles également polies de haut en bas, cette petite mouſſe qui ne croît que ſur les entremiſes des trous & le long des rigoles, ſans que dans tout cela, trois mille ans écoulés ayent fait aucun changement ? Que ſignifient toutes ces remarques ſi ſenſibles, ſinon qu'elles ſont autant

de preuves inconteſtables, qu'il ſortit autrefois de ces trous une eau abondante & miraculeuſe?

Non loin de cette fameuſe roche ſe trouve le moule de la tête du Veau d'or, que les Iſraelites adorerent; ce moule eſt au pied du mont Oreb, & ſur le chemin qui communiquoit au camp des Hébreux. Son diamétre & ſa profondeur ſont de trois pieds chacun. Il eſt creuſé dans un marbre granit rouge & blanc. En l'examinant de près, on y remarque aiſément la figure de la ſeule tête d'un veau, avec ſon muſle & ſes cornes.

Il eſt probable qu'Aaron fit faire différens moules pour forger ſon veau d'or; que l'un étoit pour la tête, & les autres pour les différentes parties du corps du veau. Il eſt certain, que les Egyptiens mettoient au nombre de leurs Divinités la tête d'un veau; & c'eſt à l'exemple des Egyptiens, que les Hébreux, après quatre cens ans de captivité, adorerent la tête d'un veau, comme

une Divinité. Paſſons aux Antiquités prophanes, & commençons par les Pyramides.

Plus on approche du Caire, plus la vûe des Pyramides, qui ſe découvrent les unes après les autres, rendent la navigation agréable. La premiére Pyramide, qui s'offre à la vûe en avançant vers Beniſouet, eſt celle de *Meidon;* & l'on en apperçoit deux autres vis-à-vis de *Dachour*. La premiére eſt auſſi grande que celles qui ſont près du Caire. On voit dans la plaine de *Saccara* trois grandes Pyramides, qui ont été élevées, dit-on, par un ancien Roi d'Egypte, dont on ne ſçait pas le nom. La plus haute, qui eſt à l'Occident du Nil, en a deux autres à ſes côtés, dont l'une eſt bâtie de pierres blanches, & l'autre de pierres noires. Les gens du pays prétendent, que le même Roi qui avoit fait conſtruire la plus haute pour ſa ſépulture, avoit fait bâtir les deux autres pour deux de ſes femmes, dont l'une étoit née

blanche, & l'autre noire. Un peu plus loin, on apperçoit deux autres Pyramides, dont l'une eſt pareillement de pierres blanches, & plus grande que la ſeconde, qui eſt de pierres noires. C'eſt deviner, que de chercher des raiſons de ces deux différentes couleurs. Les Pyramides qui ſont dans la plaine de *Moknam*, ſont en grand nombre; mais les plus fameuſes de toutes, par leur hauteur, leur circonférence, & leur conſtruction, ſont les trois grandes Pyramides de *Gizé*, que l'on mettoit autrefois au nombre des ſept merveilles du monde.

La plus haute & la plus large eſt compoſée de deux cens vingt-ſept dégrés inégaux entr'eux. Quelques-uns prétendent qu'elle a deux cens quatre-vingt-ſix toiſes, quatre pieds de hauteur; que chaque côté de ſa baſe a cent treize toiſes quatre pieds, & chaque face du pied'eſtal deux cens ſoixante-dix toiſes, cinq pieds de long. Pline dit, que les ſeules dépenſes qui furent

faites en raves & en oignons pour la ſeule nourriture des ouvriers, allerent à huit cens talens.

Ces maſſes énormes n'ont aujourd'hui de beauté, que leur prodigieuſe hauteur & épaiſſeur ; mais elles pouvoient autrefois être regardées comme des merveilles du monde, lorſqu'elles étoient revêtues en dehors des plus beaux marbres de l'Egypte, & qu'en dedans elles contenoient de grandes ſalles, qui en étoient incruſtées. On les appelloit les ſalles du Roi & de la Reine. Ces marbres ont été enlevés par les derniers Rois d'Egypte, qui en ont orné leurs Palais. Il n'en reſte plus que quelques morceaux d'un côté & d'un autre, qui ſont des marques viſibles de leur ancienne magnificence.

Sur la plus grande des trois Pyramides, qui ſont auprès de l'ancienne Memphis, à trois lieues du Caire, on trouve une eſplanade de dix à douze pieds en quarré.

Cette Pyramide eſt ouverte, & a

une porte du côté du Nord, élevée de quarante-cinq pieds au-dessus du terrain. On entre par un canal, qui va en pente, de quatre-vingt cinq pieds de long, & de trois pieds six pouces de large en quarré. Après ce canal, on en trouve un autre, qui va toujours en montant; il a quatre-vingt-seize pieds de long, & trois pieds quatre pouces de haut & de large. Au sortir de ce second canal, à droite, est un puits qui est à sec. Il va en biaisant; & l'extrémité est bouchée de sable. De plain-pied au puits est une allée de cent treize pieds de longueur, & de trois pieds de largeur en quarré, qui est terminée par une chambre longue de dix-huit pieds, large de seize, haute de vingt & un jusqu'à l'angle de la voute en dos d'âne. Il n'y a dans cette chambre, ni tombeau, ni corps; tout a été enlevé il y a plusieurs siécles.

On revient sur ses pas jusqu'au haut du second canal; là on monte par un glacis de cent trente pieds

de

de long ; de chaque côté, il y a une banquette avec des mortoiſes, au nombre de vingt-huit par banquette. La largeur du glacis eſt de ſix pieds, & ſa hauteur de vingt-quatre juſqu'au fond de la voute, qui eſt en dos d'âne.

Au haut du glacis on trouve une platte forme, & de niveau un canal incruſté de granit, qui a vingt & un pieds de long, trois pieds huit pouces de large, & trois pieds quatre pouces de haut.

Du canal on entre dans la ſale deſtinée à ſervir de ſépulture ; elle a trente-deux pieds de longueur, ſeize de largeur, & dix de hauteur: pavé, plancher, muraille, tout eſt incruſté de granit.

Au fond, à quatre pieds & quatre pouces du mur eſt le tombeau ; il eſt de granit, & d'une ſeule pierre ſans couvercle. Il a ſept pieds de longueur, trois de largeur, demi pied d'épaiſſeur, & trois de hauteur ; lorſque l'on frappe deſſus, il réſonne comme une cloche.

A deux lieues de Henisuma, proche un vieux Château nommé *Jumairaq* détruit, & qui n'est plus qu'un tas de décombres, il y a une douzaine de cavernes, où l'on mettoit les chiens qu'on embaumoit : on y trouve plusieurs chiens desséchés en momies, couverts de suaires, enterrés uniquement dans le sable, n'y ayant nulle part aucune apparence de cercueil ; au lieu qu'à *Berei-Kassan* rien n'est plus commun, que des chiens & des chats embaumés, que des momies d'hommes, les uns & les autres mis dans des caisses.

La colonne de Pompée n'est pas moins digne d'admiration que les Pyramides. Elle est de granit, & d'ordre Corinthien, haute de 99 pieds compris son piedestal & sa corniche. Le piedestal a quatorze pieds de hauteur, & 1828 pieds cubes. Le chapiteau a onze pieds de haut, & 488 pieds cubes. Le fust 9 pieds de haut, & 3347 pieds cubes ; ainsi le tout fait 5683 pieds

cubes. Le pied cube de granit pese 252 livres ; par conséquent le poids de la colonne entiére est de 14270 quintaux & 76 livres : cependant ce poids énorme est élevé, & suporté sur plusieurs pierres cramponées entre elles avec du fer ; deux de ces pierres sont couvertes de hiéroglyphes renversés.

Les quatre faces du piedestal sont tellement placées, qu'elles ne répondent pas directement aux quatre parties du Ciel : sur la face qui est du côté de l'Oueſt, déclinant un peu au Nord, il y a une inscription Grecque en cinq lignes ; mais à dix lettres près séparées & nullement de suite, le reste est presque effacé.

Il est étonnant que tout ce qu'il y a eu d'anciens Auteurs n'ayent pas donné la moindre connoissance du tems auquel cette colonne a été placée, du nom de l'ouvrier, de l'usage qu'on vouloit en faire, étant la plus haute & la plus singuliére qui ait été vûe dans le monde.

Quelques Modernes l'ont appellée la Colonne de Pompée ; & ce nom lui eſt demeuré. Il y a de fortes conjectures qu'elle a été faite du tems de Ptolomée Evergètes premier, & non pas ſous les dynaſties des Egyptiens, ſous les Perſes, lorſqu'ils étoient maîtres de l'Egypte, ou ſous Aléxandre, encore moins ſous les Romains.

Les deux Obéliſques, dits les Obéliſques de Cléopatre, qui, ſelon Pline, furent faits par l'ordre du Roy *Meſphée*, & qui furent mis dans le Temple de Céſar, ſont de granit, égaux, chargés de hiéroglyphes, & près l'un de l'autre ; mais l'un eſt debout, & l'autre eſt par terre. Sa largeur d'en bas a ſix pieds huit pouces. Il poſe ſur une baſe de granit de ſix pieds de hauteur & de huit en quarré ; ce qui fait les 63 pieds, ou les 42 coudées marquées par le même Auteur.

Mais il eſt de ces Obéliſques, comme de la Colonne de Pompée;

on ignore en quel tems, & par les ordres de qui ils ont été apportés à Aléxandrie. Il eſt vraiſemblable, que celui qui fit bâtir le Temple de Jules Céſar, les trouva à Alexandrie même, & qu'il voulut que ce qui avoit ſervi à l'embelliſſement des Palais des Monarques Grecs, ſervît à orner ſon nouveau Temple.

En effet le Roi Mitrées, qui régnoit à Héliopolis, fut le premier qui fit faire des Obéliſques du granit, que l'on tira de la carriere de Syené. Pluſieurs Monarques Egyptiens en firent faire dans la ſuite à ſon exemple, la plûpart dédiés au Soleil, & couverts de hiéroglyphes. Ils crurent par-là augmenter la magnificence de leurs Palais, & des Villes où ils ſe plaiſoient, ou qu'ils vouloient rendre conſidérables.

Il eſt donc à préſumer, que les Monarques Grecs ſe conformerent à cette coutume, n'ayant rien tant à cœur, que de rendre Aléxandrie

une Ville fameuſe par tous les endroits imaginables. Il leur étoit même aiſé d'avoir de ces ſortes d'ouvrages ; il y en avoit déja pluſieurs en Egypte : outre cela le granit ne leur manquoit pas. La carriére de Syené étoit d'une vaſte étendue ; & ils n'ignoroient pas que les Iſles qui ſont près de la derniére cataracte, entr'autres l'Eléphantine, la Phile, la Tacompues, ſont pleines de carriéres de cette eſpéce de marbre précieux.

A l'Eſt du Nil on voit les ſix portes entiéres du Château, dans lequel étoit renfermé le Palais des Rois de Thébes. Ce ſont autant de chef d'œuvres de la plus parfaite Architecture. Au ſortir de chaque porte, on trouve une longue avenue de Sphinx, & de toutes ſortes de Statues de marbre, qui conduiſoit au Palais. Cela n'eſt rien en comparaiſon du grand Salon de ce Palais. Il eſt ſoutenu de cent douze colonnes, qui ont toutes ſoixante & douze pieds de haut, & douze

pieds & un tiers de diamétre, toutes couvertes de figures en relief, & peintes. Les murailles & le plancher ſont peints auſſi : hors du Salon en différens periſtiles, on peut compter juſqu'à mille colonnes, quatre Coloſſes de marbre, & pluſieurs Obéliſques, dont deux ſont de porphyre, & quatre de granit.

Un peu plus loin eſt le Château & le Sépulcre du Roi Oſymanduas, dont parle Diodore. La chambre du Sépulcre eſt toute entiére. Pour ce qui eſt du Château, il eſt réduit à deux piéces avancées, preſqu'en demi lune, ſur leſquelles ſont répréſentés les combats & les triomphes de ce Prince. De tous côtés on y trouve des colonnes, les unes avec des bas reliefs, & les autres ſculptées, pluſieurs Temples à demi ruinés, & les débris de la Bibliothéque.

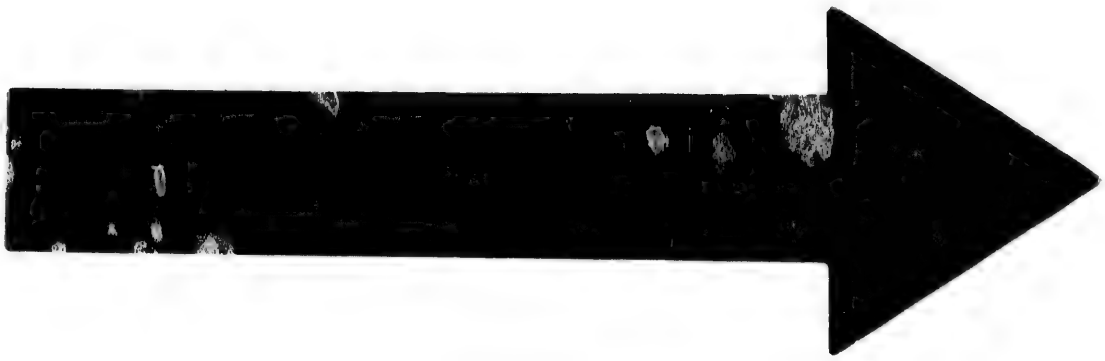
Ce qui eſt au Couchant du Nil, n'eſt pas moins curieux, que ce qui eſt à l'Orient. Sans parler des Temples de Venus, & de Memnon, des

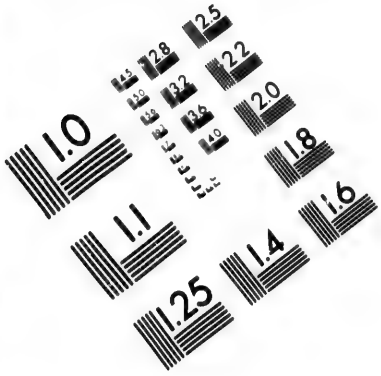
Galeries pleines d'hiéroglyphes, des Colonnes, il y a des choſes que l'on peut dire être uniques dans le monde; ſçavoir, les Sépulcres des Rois de Thébes, & trois Statues coloſſales. Les deux premiéres dont a tant parlé Strabon, ſont remplies d'une vingtaine d'Inſcriptions, ſoit Gréques, ſoit Latines. La troiſiéme eſt la Statue du Roi Memnon, qui, ſelon la tradition des anciens Egyptiens, rendoit un ſon au lever du Soleil.

On prétend qu'il y a eu juſqu'à quarante-ſept Sépulcres des Rois de Thébes. Il paroît que ſous le régne de Ptolomée Lagus, il n'en reſtoit déja plus que dix-ſept. Diodore dit que du tems de Jules Céſar, le nombre en étoit encore diminué: aujourd'hui il en reſte dix, cinq entiers, & cinq à demi ruinés; ce qui ſuffit pour donner l'idée qu'on doit avoir, d'une choſe auſſi ſinguliére que celle-là, & qui ne céde en rien à la magnificence des Tombeaux des Rois de Memphis, c'eſt-à-dire, des Pyramides.

Les Sépulcres de Thébes ſont creuſés dans le roc, & d'une profondeur ſurprenante. On y entre par une ouverture qui eſt & plus haute, & plus large que les plus grandes portes cocheres. Un long ſouterrain large de dix à douze pieds conduit à des chambres, dans l'une deſquelles eſt un Tombeau de granit élevé de quatre pieds. Au-deſſus eſt comme une impériale, qui le couvr & qui donne un véritable air de grandeur à tous les autres ornemens, qui l'accompagnent.

Sales, Chambres, tout eſt peint depuis le haut juſqu'en bas. La variété des couleurs, qui ſont preſque auſſi vives que le premier jour, font un effet admirable. Ce ſont autant de hiéroglyphes, qu'il y a de figures d'animaux, & de choſes répréſentées; ce qui fait conjecturer, que c'eſt là l'hiſtoire de la vie, des vertus, des actions des Princes qui y ſont inhumés: mais il en eſt des hiéroglyphes des Egyptiens, comme des caractéres de quelques peuples





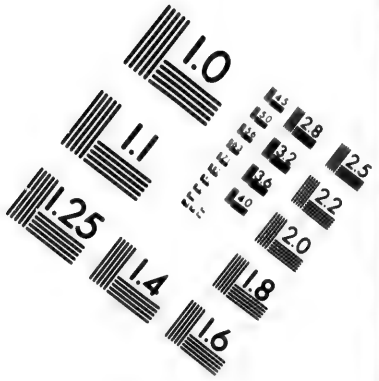
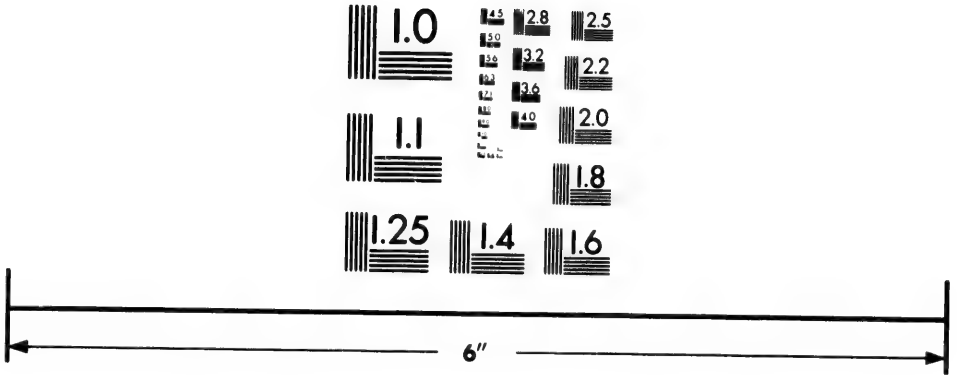
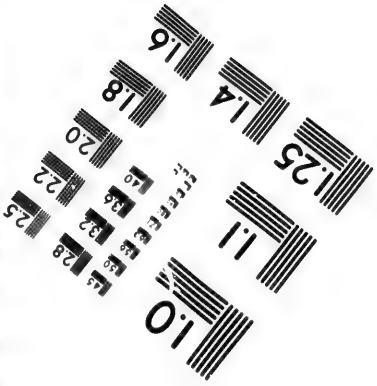
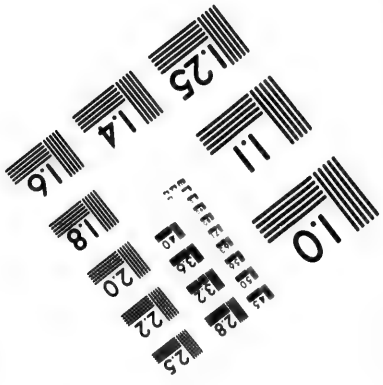


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

anciens, qu'il nous eſt à préſent impoſſible de déchiffrer.

Il y a quelques-unes de ces chambres, où l'on voit différentes Divinités repréſentées ſous des figures humaines ; les unes ayant des têtes de loup, les autres de chien, de ſinge, de bélier, de crocodile, d'épervier : en d'autres endroits, ce ſont des corps d'oiſeaux avec des têtes d'hommes; dans d'autres chambres, ce ſont des ſacrifices, qui ſont peints, les Sacrificateurs, les eſclaves les mains liées derriére le dos, ou debout, ou couchés par terre, tous les inſtrumens qui ſervoient aux ſacrifices.

Dans d'autres, ce ſont les inſtrumens de l'Aſtronomie, des Arts, du Labourage, de la Navigation, des Vaiſſeaux qui ont pour proue & pour poupe des becs de grue & d'Ibis, & pour voiles des Soleils & des Lunes.

CHAPITRE V.

Description de la Terre de Feu ; Erreur des Cartes anciennes & modernes sur l'étendue de cette Terre ; Caractères, Coutumes, Usages, Nourriture, Vêtemens des Habitans de cette Terre ; Erreur des Cartes sur la situation du Cap de Horn ; Description des Villes de Lima, & de la Conception.

LA Terre de Feu, ainsi appellée, à cause de la multitude de Feux, que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit, n'a pas à beaucoup près autant d'étendue en Longitude, que lui en donnent les Cartes anciennes & modernes. Par des suputations très-exactes, on a découvert, qu'elle n'a pas plus de soixante lieues. Elle s'étend depuis le détroit de *Magellans*, jusqu'à celui de le

Maire. Elle eſt habitée par des Sauvages, qu'on connoit encore moins, que les Habitans de la terre Magellanique.

Dom Garcias de Model ayant obtenu du Roi d'Eſpagne deux Frégates, pour obſerver ce nouveau détroit, y mouilla dans une Baye, où il trouva pluſieurs de ces Inſulaires, qui lui parurent d'un bon naturel. Ils ſont blancs comme les Européens; mais ils ſe défigurent le corps, en changeant la couleur naturelle de leur viſage par des peintures bizares. Ils ſont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écailles de moules blanches & luiſantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire eſt une certaine herbe amére, qui croît dans le Pays, & dont la fleur eſt à peu près ſemblable à celle de nos tulipes. Ces Peuples ſont armés d'arcs & de fléches, où ils enchaſſent des pierres aſſez bien travaillées, & portent avec eux une eſpéce de cou-

teau de pierre. Leurs cabannes ſont faitesde branches d'arbres entrelaſſées les unes dans les autres ; & ils ménagent dans le toit, qui ſe termine en pointe, une ouverture pour donner un libre paſſage à la fumée. Leurs Canots faits d'écorces de gros arbres ſont proprement travaillés. Ils ne peuvent contenir que ſept à huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long, ſur deux de large. Leur figure eſt à peu près ſemblable à celle des gondoles de Veniſe.

Au reſte, cette côte de la Terre de Feu, eſt très-élevée : le pied des Montagnes eſt rempli de gros arbres épais & fort hauts ; mais le ſommet eſt preſque toujours couvert de neiges. On trouve en pluſieurs endroits un mouillage aſſez ſûr ; & aſſez bon pour faire commodément du bois & de l'eau.

Le Cap de *Horn* forme la pointe la plus méridionale de la Terre de Feu. Les Géographes placent ce Cap à cinquante-ſept dégrés & de-

mi ; & il eſt cependant démontré, après de très-exactes obſervations, que ſa véritable ſituation eſt à cinquante-ſix dégrés & demi tout au plus.

Après avoir doublé le Cap de *Horn*, on trouve le port de la *Conception* dans le Royaume de Chili. La Conception eſt une Ville Epiſcopale peu riche, & peu peuplée, quoique le terroir ſoit fertile & abondant. Les maiſons ſont baſſes & mal bâties, ſans meubles & ſans ornemens. Les Egliſes ſe reſſentent de la pauvreté du pays ; les rues ſont comme dans les villages de France. Le Port eſt beau, vaſte, & ſûr, quoique le vent de Nord y régne aſſez ſouvent, au moins pendant l'hiver & l'automne.

Un Port plus célébre, du moins autrefois, que celui de la Conception, eſt celui d'*Arica* premier port du Perou, qui eſt à dix-neuf dégrés environ de latitude méridionale. Ce port étoit autrefois conſidérable, parce que c'étoit là, qu'on chargeoit

les richeſſes immenſes, qui ſe tiroient des mines de *Potoſi*, pour les conduire par mer à *Lima*; mais depuis que les Forbans Anglois ont infeſté ces mers par leurs courſes, on a jugé à propos de les conduire par terre.

Le port de Piſco n'eſt éloigné que de quarante lieues d'Arica. Il y avoit jadis près de ce port une Ville célébre ſituée ſur le rivage de la mer; mais elle fut preſque entiérement ruinée & déſolée par le furieux tremblement de terre, qui arriva le 19 d'Octobre de l'année 1682. & qui cauſa auſſi un dommage très-conſidérable à Lima. Car la mer ayant franchi ſes bornes ordinaires, engloutit cette Ville malheureuſe, qu'on a tâché de rétablir un peu plus loin à un bon quart de lieue de la mer.

Le port de Lima, que l'on nomme ordinairement le *Callao*, n'en eſt éloigné que de deux lieues. C'eſt un port très-bon & très-ſûr, capable de contenir mille vaiſſeaux. Il y en a

ordinairement vingt ou trente, dont les Marchands se servent pour faire leur commerce au *Chili*, à *Panama*, & en d'autres parties de la nouvelle Espagne. La Forteresse commande le port : elle est bonne, & fournie d'une nombreuse artillerie toute de bronze.

* Lima, Capitale du Perou, & la résidence ordinaire du Viceroi, est plus grande qu'Orléans. Le plan de la Ville est beau & régulier ; elle est située dans un terrain uni, au pied des montagnes. Elle est baignée d'une petite riviére, qui grossit extraordinairement dans l'été, par les torrens qui tombent des montagnes voisines, quand les neiges se fondent. Il y a au milieu de Lima une belle & grande place, bornée d'un côté par le Palais du Viceroi, qui n'a rien de magnifique, & de l'autre

* On doit observer, que ce qui est dit ici de la Ville de Lima, doit s'entendre de l'état où elle étoit, avant l'accident arrivé en 1747.

l'autre par l'Egliſe Cathédrale, & le Palais de l'Archevêque. Les deux autres côtés ſont fermés par des maiſons particuliéres, & par quelques boutiques de Marchands. On voit encore aujourd'hui les triſtes effets de la ruine & de la déſolation générale, que cauſa le tremblement de terre arrivé en 1682. Comme ces tremblemens ſont aſſez fréquens au Perou, les maiſons n'y ſont pas fort élevées. Celles de Lima n'ont preſque qu'un étage. Elles ſont bâties de bois, ou de terre, & couvertes d'un toît plat qui ſert de terraſſe. Mais ſi les maiſons ont peu d'apparence, les rues ſont fort belles, vaſtes, ſpacieuſes, tirées au cordeau, & entrecoupées de diſtance en diſtance par des rues de traverſe moins larges, pour la facilité & la commodité du commerce.

Les Egliſes de Lima ſont magnifiques, bâties ſelon les régles de l'art, & ſur les plus excellens

modéles d'Italies. Les Autels ſont propres & ſuperbement parés ; & quoique les Egliſes ſoient en grand nombre, elles ſont toutes cependant fort bien entretenues. L'or & l'argent n'y ſont point épargnés ; mais le travail ne répond pas à la richeſſe de la matiére.

CHAPITRE VI.

Propriétés de la fameuſe Plante de Gin-ſeng ; Maniére de la préparer ; Lieux où elle croît ; L'ordre & la méthode qu'obſervent ceux qui vont la ramaſſer ; Figure & Deſcription de cette Plante.

LES plus habiles Médecins de la Chine ont fait des Volumes entiers ſur les propriétés de cette Plante. Ils la font entrer preſque dans tous les remédes, qu'ils donnent aux grands Seigneurs ; car elle eſt d'un trop grand prix pour le commun du Peuple. Ils prétendent, que c'eſt un reméde ſouverain pour les épuiſemens cauſés par des travaux exceſſifs de corps ou d'eſprit ; qu'elle diſſout les flegmes ; qu'elle guérit la foibleſſe des poulmons, & la pleuréſie ; qu'elle arrête les

vomiſſemens ; qu'elle fortifie l'orifice de l'eſtomac, & ouvre l'appétit ; qu'elle diſſipe les vapeurs ; qu'elle remédie à la reſpiration foible & précipitée, en fortifiant la poitrine ; qu'elle fortifie les eſprits vitaux, & produit de la lymphe dans le ſang ; enfin qu'elle eſt bonne pour les vertiges, & les éblouiſſemens, & qu'elle prolonge la vie aux Vieillards.

On ne peut guéres s'imaginer que les Tartares & les Chinois fiſſent un ſi grand cas de cette racine, ſi elle ne produiſoit conſtamment de bons effets. Ceux mêmes qui ſe portent bien en uſent ſouvent, pour ſe rendre plus robuſtes. Il eſt probable, que cette racine ſe trouvant entre les mains des Européens, qui entendent la Pharmacie, ſeroit un excellent reméde *, s'ils en avoient aſſez pour en faire les épreuves néceſſaires, pour en examiner la nature par la voie de la Chymie, & pour

* On en a apporté à Paris, où elle n'a pas fait fortune.

l'appliquer dans la quantité convenable, ſuivant la nature du mal auquel elle peut être néceſſaire.

Ce qui eſt certain, eſt qu'elle ſubtiliſe le ſang; qu'elle le met en mouvement; qu'elle l'échauffe; qu'elle aide la digeſtion; & qu'elle fortifie d'une maniére ſenſible. C'eſt ce qui eſt démontré par une infinité d'expériences journaliéres; & ce qu'il faut ne pas omettre, eſt que les effets merveilleux, que produit cette racine, ſont ſenſibles & preſque ſoudains.

Les Chinois, ainſi que les Tartares, ſe ſervent ſouvent de feuilles de *Gin-ſeng* à la place de Thé; & ils s'en trouvent ſi bien, que pluſieurs préferent cette feuille à celle du meilleur Thé. La couleur en eſt auſſi belle; & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un goût très-agréable.

Pour ce qui eſt de la racine, il faut la faire bouillir un peu plus que le Thé, afin de donner le tems

aux eſprits de ſortir. C'eſt la pratique des Chinois, quand ils en donnent aux malades; & alors ils ne paſſent guéres la cinquiéme partie d'une once de racine séche. A l'égard de ceux qui ſont en ſanté, & qui n'en uſent que par précaution, ou pour quelque légere incommodité, d'une once ils doivent en faire au moins dix priſes, & ils ne doivent pas en prendre tous les jours. Voici de quelle maniére on la prépare.

On coupe la racine en petites tranches, qu'on met dans un pot de terre bien verniſſé, où l'on a verſé un demi-ſeptier d'eau : il faut avoir ſoin que le pot ſoit bien fermé. On fait cuire le tout à petit feu; & quand de l'eau qu'on y a miſe, il ne reſte que la valeur d'un gobelet, il faut y jetter un peu de ſucre, & la boire ſur le champ. On remet enſuite autant d'eau ſur le marc; on le fait cuire de la même maniére, pour achever de tirer tout le ſuc, & ce qui reſte de

parties ſpiritueuſes de la racine. Ces deux doſes ſe prennent, l'une le matin, & l'autre le ſoir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, c'eſt entre le trente-neuviéme, & le quarante-ſeptiéme dégré de latitude Boréale, & entre le dixiéme & le vingtiéme dégré de longitude orientale, en comptant depuis le méridien de Pekin. Là ſe découvre une longue ſuite de montagnes, que d'épaiſſes forêts dont elles ſont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables; c'eſt ſur le penchant de ces montagnes, & dans ces épaiſſes forêts, ſur le bord des rivieres, autour des rochers, au pied des arbres, & au milieu de toutes ſortes d'herbes, que ſe trouve la plante de *Gin-Seng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les valées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt & la conſume, cette plante n'y reparoît que trois ou quatre ans

après l'incendie ; ce qui prouve qu'elle eſt ennemie de la chaleur : auſſi ſe cache-t'elle du ſoleil le plus qu'elle peut. Tout cela ſemble donner ſujet de croire, que s'il s'en trouve en quelqu'autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les forêts & les montagnes ſont aſſez ſemblables à celles de la Chine.

Les endroits où croît le Gin-Seng ſont tout-à-fait ſéparés de la Province de *Quantong*, appellée *Leao-tong* dans les anciennes Cartes Chinoiſes, par une barriére de pieux de bois, qui renferment toute cette Province, & aux environs de laquelle des Gardes rodent continuellement, pour empêcher les Chinois d'en ſortir, & d'aller chercher cette racine. Cependant, quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inſpire aux Chinois le ſécret de ſe gliſſer dans ces déſerts, quelquefois juſqu'au nombre de deux ou trois mille, au riſque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils

s'ils ſont ſurpris en ſortant de la Province, ou en y rentrant. L'Empereur ſouhaitant que les Tartares profitaſſent de ce gain préférablement aux Chinois, avoit donné ordre en 1709. à dix mille Tartares, d'aller ramaſſer eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de Gin-Seng, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa Majeſté deux onces du meilleur, & que le reſte ſeroit partagé au poids d'argent fin. Par ce moyen on comptoit que l'Empereur en devoit avoir vingt mille livres Chinoiſes, qui ne lui coûteroient guéres que la quatriéme partie de ce qu'elles valent.

Voici l'ordre que garde cette armée d'Herboriſtes. Après s'être partagé le terrain ſelon leurs étendarts, chaque troupe au nombre de deux cens s'étend ſur une même ligne juſqu'à un terrain marqué, en gardant de dix en dix une certaine diſtance. Ils cherchent enſuite avec ſoin la plante dont il s'agit, en s'avançant inſenſiblement ſur un

même rhomb, & de cette maniére ils parcourent pendant un certain nombre de jours, l'eſpace qu'on leur a marqué. Dès que le terme eſt expiré, les Mandarins placés avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient viſiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer ſi le nombre eſt complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive aſſez ſouvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces Tartares ont beaucoup à ſouffrir dans cette expédition. Ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant aſſez chargé de ſa proviſion de millet roti au four, dont il doit ſe nourrir tout le tems du voyage. Ainſi ils ſont contraints de prendre leur ſommeil ſous quelque arbre, ſe couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils

trouvent. Les Mandarins leur envoient de tems en tems quelques piéces de bœuf, ou de gibier, qu'ils dévorent, après les avoir montrées un moment au feu. C'eſt ainſi que ces dix mille hommes paſſent ſix mois de l'année. Ils ne laiſſent pas, malgré ces fatigues, d'être robuſtes, & de paroître bons ſoldats.

Pour donner une juſte idée de la plante de Gin-Seng, nous allons expliquer la Figure de cette plante exactement deſſinée.

A. Repréſente la racine dans ſa groſſeur naturelle. Quand elle eſt lavée, elle eſt blanche, & un peu raboteuſe, comme le ſont ordinairement les racines des autres plantes.

B. C. C. Repréſentent la tige dans toute ſa longueur, & ſon épaiſſeur; elle eſt toute unie, & aſſez ronde. Sa couleur eſt d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement B. où elle eſt plus blanche, à cauſe du voiſinage de la terre,

Le point D. eſt une eſpéce de nœud formé par la naiſſance des quatre branches, qui en ſortent comme d'un centre, & qui s'écartent enſuite également l'une de l'autre ſans ſortir d'un même plan. Le deſſous de la branche eſt d'un verd temperé de blanc. Le deſſus eſt aſſez ſemblable à la tige; c'eſt-à-dire, d'un rouge foncé tirant ſur la couleur de mure. Les deux couleurs s'uniſſent enſuite par les côtés avec leur dégradation naturelle; chaque branche a cinq feuilles, de la grandeur & de la figure qui ſe voit dans la planche. Il eſt à remarquer, que ces branches s'écartent également l'une de l'autre auſſi bien que de l'horizon, pour remplir avec leurs feuilles un eſpace rond à peu près paralléle au plan du ſol.

Quoique l'on n'ait deſſiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles F. on peut aiſément concevoir, & achever toutes les autres ſur le plan de cette partie. Il ne

ſeroit guéres poſſible de trouver des feuilles de cette grandeur ſi minces & ſi fines ; les fibres en ſont très-bien diſtinguées : elles ont par-deſſus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui eſt entre les fibres, s'éleve un peu vers le milieu au-deſſus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille eſt d'un verd obſcur par-deſſus, & par-deſſous d'un verd blanchâtre & un peu luiſant. Toutes les feuilles ſont dentelées, & les denticules en ſont aſſez fines.

Du centre D. des branches de cette Plante, s'éleve une ſeconde tige D. fort droite & fort unie, tirant ſur le blanc depuis le bas juſqu'en haut, dont l'extrémité porte un bouquet de fruits fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet eſt compoſé de vingt-quatre fruits. Il y en a deux de marqués par ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui envelope ce fruit, eſt fort mince, & très unie. Elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme

ces fruits ſont doubles, [car il s'en trouve de ſimples] ils ont chacun deux noyaux mal polis, de la groſſeur & de la figure des lentilles ordinaires, ſéparés néanmoins l'un de l'autre, quoique poſés ſur le même plan. Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles ; il eſt preſque par tout également épais. Chaque fruit eſt porté par un filet uni, égal de tous côtés, aſſez fin, & de la couleur de celui de nos petites ceriſes rouges. Tous ces filets ſortent d'un même centre, & s'écartent en tout ſens, comme les rayons d'une ſphére ; ils forment le bouquet rond des fruits qu'ils portent.

Ce fruit n'eſt pas bon à manger : le noyau reſſemble aux noyaux ordinaires ; il eſt dur, & renferme le germe. Il eſt toujours poſé dans le même plan, que le filet qui porte le fruit. Delà vient que ce fruit n'eſt pas rond, & qu'il eſt un peu applati des deux côtés. S'il eſt double, il a une eſpéce d'enfoncement au

milieu, dans l'union des deux parties qui le compoſent. Il a auſſi une petite barbe diamétralement oppoſée au filet, auquel il eſt ſuſpendu. Quand le fruit eſt ſec, il ne reſte que la peau toute ridée, qui ſe cole ſur les noyaux. Elle devient alors d'un rouge obſcur, & preſque noir.

Au reſte, cette Plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ſes années, par le nombre des tiges, qu'elle a déja pouſſées, dont il reſte toujours quelques traits, comme on le voit marqué dans la figure, par les petits caractéres B. B. B. Par-là on voit que la racine A. étoit dans ſa ſeptiéme année, & que la racine H. étoit dans ſa quinziéme.

A l'égard de la fleur, quelques-uns diſent qu'elle eſt blanche & fort petite; d'autres aſſurent que cette Plante n'en a point, & que perſonne n'en a jamais vû. Il eſt plutôt probable qu'elle eſt ſi petite, & ſi peu remarquable, qu'on n'y fait pas

d'attention ; & ce qui paroit le confirmer, eſt que ceux qui cherchent le *Gin-Seng*, n'ayant en vûe que la racine, mépriſent, & rejettent d'ordinaire tout le reſte, comme inutile.

Il y a des Plantes, qui outre le bouquet des fruits, qui ont été deſſinés ci-deſſus, ont encore un ou deux fruits tout à fait ſemblables aux premiers, ſitués à un pouce, ou à un pouce & demi au deſſous du bouquet ; & alors on dit, qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque guéres de trouver encore cette Plante à quelques pas delà, ſur ce même rhomb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il en a, diſtingue cette Plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord : mais il arrive ſouvent qu'elle n'en a point, quoique la racine ſoit fort ancienne. La racine marquée dans la figure par la Lettre H. ne portoit aucun fruit, quoi qu'elle fût dans ſa quinziéme année.

Comme on a eu beau ſemer la graine, ſans que jamais on l'ait vûe pouſſer, il eſt probable que c'eſt ce qui a donné lieu à la fable qui a cours parmi les Tartares. Ils diſent qu'un Oiſeau la mange dès qu'elle eſt en terre; que ne la pouvant digérer, il la purifie dans ſon eſtomac; & quelle pouſſe enſuite dans l'endroit où l'Oyſeau la laiſſe avec ſa fiente. Il eſt plus vrai-ſemblable, que ce noyau demeure fort long-tems en terre, avant que de pouſſer aucune racine. Et ce ſentiment paroît fondé, ſur ce qu'on trouve de ces racines qui ne ſont pas plus longues, & qui ſont moins groſſes que le petit doigt, quoiqu'elles ayent pouſſé ſucceſſivement plus de dix tiges, en autant de différentes années.

Quoique la Plante, qui eſt décrite dans la Planche, eut quatre branches; on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois; quelques-unes qui en ont cinq & même ſept; & celles-ci ſont

les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle qui eſt deſſinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des Plantes eſt proportionnée à leur groſſeur, & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, ſont d'ordinaire petites & fort baſſes.

La racine la plus groſſe, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, eſt toujours la meilleure. C'eſt pourquoi celle qui eſt marquée par la Lettre H. l'emporte ſur l'autre. Il ne ſeroit pas aiſé de deviner pourquoi les Chinois appellent cette Plante *Gin-ſeng*, qui veut dire repréſentation de l'homme. On n'en voit point qui en approche tant ſoit peu; & ceux qui la cherchent de profeſſion, aſſurent qu'on n'en trouvoit pas plus qui euſſent de la reſſemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures aſſez bizares. Les Tartares

l'appellent avec plus de raiſon *Orhota* ; c'eſt-à-dire, la premiére des Plantes.

Au reſte, il n'eſt pas vrai que cette Plante croiſſe à la Chine, comme le dit le Pere Martini, ſur le témoignage de quelques Livres Chinois, qui l'ont fait croître dans la Province de Pekin ſur les montagnes de *Yong-Pinfou* On a pû aiſément s'y tromper, parce que c'eſt là qu'elle arrive, quand on l'apporte de la Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette Plante, n'en conſervent que la racine ; & ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amaſſer durant dix ou quinze jours. Ils ont ſoin de bien laver la racine, & de la nétoyer, en ôtant avec une broſſe tout ce qu'elle a de matiére étrangére. Ils la trempent enſuite un inſtant dans de l'eau preſque bouillante, & la font ſécher à la fumée d'une eſpéce de millet jaune, qui lui communique un peu de ſa couleur. Le millet

renfermé dans un vaſe avec un peu d'eau, ſe cuit à un petit feu ; les racines couchées ſur de petites traverſes de bois au-deſſus du vaſe, ſe ſéchent peu à peu ſous un linge, ou ſous un autre vaſe qui les couvre. On peut auſſi les ſécher au Soleil, & même au feu ; mais quoiqu'elles conſervent leur vertu, elles n'ont pas alors cette couleur que les Chinois aiment, quand ces racines ſont ſéches : il faut les tenir renfermées dans un lieu qui ſoit auſſi bien ſec, autrement elles ſeroient en danger de ſe pourir, ou d'être rongées des vers.

CHAPITRE VII.

Servitude des Habitans du Royaume de Carnate; Superſtitions des Brames; leur Créance ſur les différens âges du Monde, ſur le cours & le mouvement des Aſtres.

LE Royaume de Carnate eſt fort peuplé, & on y voit un grand nombre de Villes & de Villages. Il ſeroit beaucoup plus fertile, ſi les Mores (Mahométans ſujets du Mogol) qui l'ont ſubjugué, ne fouloient pas les peuples par leurs continuelles exactions. L'oppreſſion où vivent les Indiens de Carnate ſous une pareille domination, les rend extrémement miſérables; ils ne retirent preſque aucun fruit de leurs travaux. Le Roi de chaque Etat a le domaine abſolu & la propriété des terres. Ses Officiers obligent les habitans d'une Ville à cultiver une

certaine étendue de terre qu'ils leur marquent. Quand le tems de la moiſſon eſt venu, ces mêmes Officiers vont faire couper les grains; & les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le ſceau du Roi, & puis ils ſe retirent. Quand ils le jugent à propos, ils viennent enlever les grains dont ils ne laiſſent que la quatriéme partie, & quelquefois moins au pauvre laboureur. Ils les vendent enſuite au peuple au prix qui leur plaît, ſans que perſonne oſe ſe plaindre.

Le Grand Mogol tient d'ordinaire ſa Cour du côté d'Agra, éloignée d'environ cinq cens lieues du Royaume de Carnate; & c'eſt cet éloignement de la Cour Mogole, qui contribue beaucoup à la maniere dure dont les Indiens ſont traités. Le Mogol envoie dans ces terres un Officier, qui a le titre de Gouverneur, & de Général de l'armée. Celui-ci nomme des Sous-Gouverneurs, ou Lieutenans, pour tous les lieux conſidérables, afin

de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur Gouvernement ne dure que peu de tems, & qu'après trois ou quatre ans ils ont coutume d'être révoqués, ils ſe preſſent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur ſuccédent: auſſi ne peut-on guéres être plus miſérable que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Mores, ou les Officiers Indiens, qui ſervent les Rois particuliers de chaque état. Encore arrive-t'il ſouvent qu'on les recherche, & qu'on les force à grands coups de chabom [gros fouet] de rendre ce qu'ils ont amaſſé par leurs concuſſions; de ſorte qu'après leur magiſtrature, ils ſe trouvent d'ordinaire auſſi gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la juſtice ſans beaucoup de formalité: celui qui offre le plus d'argent, gagne preſque toujours ſa cauſe; & par ce moyen les criminels échappent ſouvent aux châtimens, que méritent les crimes les plus noirs.

Ce qui arrive même assez communément, est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes, les Mores prennent des deux côtés, sans donner ni à l'une ni à l'autre la satisfaction qu'elle demande.

Quelque grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens sous l'Empire du Mogol, ils ont la liberté de se conduire selon la coutume de leurs Castes.

On doit dire à la louange des Indiens du Carnate, qu'ils sont fort sobres, & qu'ils naissent même avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre. Ils sont très-réservés à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur ; & on ne leur verra rien faire en public, qui soit contre la pudeur, ou la bienséance. Le respect qu'ils ont pour leur *Gourou*, ou leur Docteur, est infini. Ils se prosternent devant lui, & le regardent comme leur pere. On ne voit guéres de Nation plus charitable envers les pauvres ; c'est une loi inviolable parmi les parens, de s'assister

ſiſter les uns les autres, & de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui ſont dans le beſoin. Ces Peuples ſont encore très-zélés pour leurs Pagodes: un Artiſan qui ne gagnera que dix fanons par mois, [piéce de monnoye, qui vaut environ cinq ſols] en donnera quelquefois deux à l'Idole.

Pour ce qui eſt de leur Religion, on ne peut douter qu'ils n'ayent eu quelque connoiſſance de la véritable. Ce qu'il eſt aiſé de voir à la tête du Livre appellé *Pantangan*, dont voici les paroles traduites mot pour mot. *J adore cet Eſprit qui n'eſt ſujet ni au changement, ni à l'inquiétude, cet Etre dont la nature eſt indiviſible, cet Etre dont la ſimplicité n'admet aucune compoſition de qualités, cet Etre qui eſt l'origine & la cauſe de tous les Etres, & qui les ſurpaſſe tous en excellence, cet Etre qui eſt le ſoutien de l'univers, & qui eſt la ſource de ſa triple Puiſſance.* Mais ces expreſſions ſi belles ſont mêlées dans la ſuite des plus grandes extravagances.

Ce ſont les Poetes du Pays, qui par leurs fictions ont effacé de l'eſprit de ces Peuples les traits de la Divinité. La plupart des Livres Indiens, ſont des Ouvrages de Poeſie, pour leſquels ils ſont fort paſſionnés; & c'eſt de là ſans doute que leur Idolâtrie tire ſon origine. Les noms de leurs faux Dieux, *Chiven*, *Ramen*, *Vichnou*, ſont ſans doute les noms de quelques anciens Rois, que la flaterie des Indiens, & ſur tout des Brames, a diviniſés ou par une Apothéoſe, ou par des Poëmes compoſés en leur honneur. Les anciens Livres qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une Langue fort ancienne, ont été négligés peu à peu; & l'uſage de cette Langue s'eſt entiérement aboli. Cela eſt certain à l'égard du Livre de la Religion appellé *Vedam*, que les Sçavans du Pays n'entendent plus; ils ſe contentent de le lire, & d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une maniére myſtérieuſe,

pour impoſer plus facilement aux Peuples.

Outre *Vichnou* & *Chiven*, qui ſont regardés comme les deux Principales Divinités, & qui partagent les Indiens en deux Sectes différentes, ils admettent encore un nombre preſque infini de Divinités ſubalternes. *Brama* tient le premier rang parmi celles-ci. Selon leur Théologie, les Dieux ſupérieurs l'ont créé dans le tems ; en lui donnant ſes prérogatives ſinguliéres ; & la Surintendance ſur toutes les Divinités inférieures.

Les Indiens n'obſervent que les huit principaux rhumbs de vent qu'ils placent comme nous à l'horiſon. Or ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi Dieu a été placé par *Brama*, pour veiller au bien général de l'Univers. Dans l'un eſt le Dieu de la Pluie, dans l'autre le Dieu des Vents, dans un troiſiéme le Dieu du Feu ; & ainſi des autres, qu'ils appellent les huit gardiens. *Divendiren*, qui eſt comme

le premier Miniſtre de *Brama*, commande immédiatement à ces Dieux inférieurs. Le Soleil, la Lune, les Planettes, ſont auſſi des Dieux. Enfin ils comptent juſqu'à trois millions de ces Divinités ſubalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Ils croyent un Paradis, mais dont la félicité conſiſte dans les plaiſirs des ſens; ils croyent auſſi un enfer, mais qu'ils ne penſent pas pouvoir durer éternellement.

Pour ce qui eſt de leur Morale, ils admettent cinq péchés, qu'ils regardent comme les plus énormes. Le Bramicide, ou meurtre d'un Brame, l'ivrognerie, l'adultére commis avec la femme de ſon *Gourou*, le vol quand la matiére eſt conſidérable, & la fréquentation de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont auſſi cinq péchés capitaux, la luxure, la colére, l'orgueil, l'avarice, & l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la Polygamie, quoi qu'elle ſoit plus rare parmi

eux, que parmi les Mores. Mais ils ont horreur d'une Coutume auſſi monſtrueuſe que bizarre, qui régne dans le *Malleamen*. Les femmes de ce Pays peuvent épouſer autant d'hommes qu'elles veulent ; & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les différentes choſes dont elles ont beſoin, l'un des habits, l'autre du ris, & ainſi du reſte.

En récompenſe, on voit parmi les Indiens de Carnate une coutume, qui n'eſt pas moins étrange. Les Prêtres des Idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une épouſe à leurs Dieux. Quand ils voyent une femme à leur gré, ſoit qu'elle ſoit mariée, ſoit qu'elle ſoit libre, ils l'enlevent, ou la font venir adroitement dans le Pagode ; & là ils font la cérémonie du mariage. Ils en abuſent enſuite ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit reſpectée du peuple, comme l'épouſe d'un Dieu.

C'eſt encore un uſage dans pluſieurs Caſtes, ſur tout dans les

plus distinguées, de marier leurs enfans dans l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui lui est destinée, un petit bijou qu'on appelle *Tali*, qui distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas. Si le mari vient à mourir, avant que le mariage ait pû être consommé, on ôte le *Tali* à la jeune veuve, & il ne lui est plus permis de se remarier. Comme rien n'est plus mépriſable, selon l'idée des Indiens, que cet état de viduité, c'est en partie pour n'avoir pas à soutenir ce mépris, qu'elles se brûloient toutes vives avec le corps de leur mari. C'est ce qu'elles ne manquoient pas de faire, avant que les Mores se fussent rendus maîtres du Pays, & que les Européens occupassent les côtes; mais à présent on voit peu d'exemples d'une si barbare coutume. Cette Loi ne regarde point les hommes; car un second mariage ne les déshonnore, ni eux, ni leur Caste.

Une des maximes de Morale ;

qui régne encore davantage parmi les Indiens, eſt que pour être heureux, il faut enrichir les Brames, & qu'il n'y a guéres de moyen plus efficace d'éfacer ſes péchés, que de leur faire l'aumône.

Ce ſont les Brames qui ont introduit l'Aſtrologie judiciaire, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais ſuccès de leurs affaires, de la conjonction des Planettes, du vol des Oiſeaux, & du mouvement des Aſtres. Par-là ils ſe ſont rendus comme les arbitres des bons & des mauvais jours: on les conſulte comme des Oracles; & ils vendent bien cher leur réponſe.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier qu'ils repréſentent comme un ſiécle d'or, a duré, diſent-ils, dix-ſept cens vingt-huit mille ans; c'eſt alors que fut formé le Dieu Brama, & que prit naiſſance la Caſte des Brames qui en deſcendent. Les hommes étoient d'une taille

giganteſque : leurs mœurs étoient fort innocentes ; ils étoient exempts de maladies, & vivoient juſqu'à quatre cens ans.

Dans le ſecond âge, qui a duré douze cens quatre-vingt-ſeize mille ans, ſont nés les *Rajas* ou *Kchatrys*, Caſte noble, mais inférieure à celle des Brames. Le vice commença alors à ſe gliſſer dans le monde. Les hommes vivoient juſqu'à trois cens ans. Leur taille n'étoit pas ſi grande que dans le premier âge.

A celui-ci a ſuccédé un troiſiéme âge, qui a duré huit millions ſoixante & quatre mille ans ; le vice augmenta beaucoup, & la vertu commença à diſparoître : auſſi n'y vêcut-on que deux cens ans.

Enfin ſuivit le dernier âge, qui eſt celui où nous vivons, & où la vie de l'homme eſt diminuée des trois quarts ; c'eſt dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu preſque banie du monde. Ils prétendent qu'il s'en eſt écoulé quatre millions vingt-ſept mille deux cens

ſoixante

ſoixante & quinze ans : ce qu'il y a de plus extravagant, eſt que leurs Livres déterminent la durée de cet âge, & marquent le tems où le monde doit finir.

Ils ſont aſſez verſés dans l'Aritméthique ; mais ce n'eſt que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter, dès leur plus tendre jeuneſſe ; & ſans ſe ſervir de la plume, ils font par la ſeule force de l'imagination toutes ſortes de comptes ſur les doigts : ils ont cependant quelque méthode Méchanique, qui leur ſert de régle pour cette maniere de calculer.

Au regard de l'Aſtronomie, les Brames ont les Tables des anciens Aſtronomes, pour calculer les Eclypſes, & ſçavent même s'en ſervir. Leurs prédictions ſont aſſez juſtes, aux minutes près, qu'ils ſemblent ignorer, & dont il n'eſt pas parlé dans leurs Livres, qui traitent des Eclypſes du Soleil & de la Lune. Eux-mêmes quand ils en parlent, ne font aucune

mention de minutes, mais seulement de *Gari*, ou de demi *Gari*, d'un quart & demi quart de *Gari*: or un *Gari* est une de leurs heures, mais qui est bien petite en comparaison des nôtres. Car elle n'est que de vingt-deux minutes, & environ quarante-trois secondes.

Quoiqu'ils sçachent l'usage de ces Tables, & qu'ils prédisent les Eclypses, il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient fort habiles dans cette science. Tout consiste dans une pure Méchanique, & dans quelques opérations d'Aritmétique. Ils en ignorent tout à fait la Théorie, & n'ont nulle connoissance des rapports & des liaisons que ces choses ont entr'elles. Il y a toujours quelque Brame, qui s'applique à connoître l'usage de ces Tables : il enseigne ensuite à ses enfans; & ainsi par une espéce de tradition, ces Tables ont été trasmises des peres aux enfans, & on en a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'Eclypse, comme un jour d'Indul-

gence pléniére ; car ils croyent qu'en ſe lavant ce jour-là dans l'eau de la mer, ils ſe purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux ſiſtême du Ciel & des Aſtres, il n'y a point d'extravagances, qu'ils ne diſent du mouvement du Soleil, &des autres Planettes. Ils tiennent, par exemple, que la Lune eſt au deſſus du Soleil, que le Soleil, après avoir éclairé notre hémiſphére, va ſe chacher durant la nuit derriére une montagne. Ils admettent neuf Planettes, en ſuppoſant que les nœuds aſcendant & deſcendant ſont des Planettes réelles, qu'ils nomment pour cela *Ragou* & *Kedou* ; de plus ils ne peuvent ſe perſuader que la terre ſoit ronde, & ils lui donnent je ne ſçais quelle figure bizarre.

Il eſt vrai pourtant, qu'ils reconnoiſſent les douze ſignes du Zodiaque, & que dans leur Langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons. Mais la maniérr-

dont ils diviſent le Zodiaque, & les Signes qui le compoſent, mérite d'être rapportée.

Ils diviſent la partie du Ciel, qui répond au Zodiaque, en vingt-ſept Conſtellations. Chacune de ces Conſtellations eſt compoſée d'un certain nombre d'étoiles, qu'ils déſignent comme nous par le nom d'un animal, ou d'une autre choſe inanimée. Ils compoſent ces Conſtellations du débris de nos Signes, & de quelques autres étoiles, qui leur ſont voiſines. La premiére de leurs Conſtellations commence au Signe du Bélier, & renferme une ou deux de ſes étoiles, avec quelques-unes du voiſinage : ils l'appellent *Achonini*, qui veut dire en leur Langue Cheval, parce qu'ils croyent y voir la figure d'un Cheval. La ſeconde ſe prend enſuite en montant vers le Signe du Taureau, & s'appelle *Barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un Elephant, & ainſi des autres.

Chaque Signe renferme deux de

ces Conſtellations, & la quatriéme partie d'une autre, ce qui fait juſtement vingt-ſept Conſtellations dans toute l'étendue du Zodiaque, ou des douze Signes. Ils ſubdiviſent chacune deſdites Conſtellations en quatre parties égales, dont chacune eſt déſignée par un mot d'une ſeule ſyllabe ; par conſéquent toute la Conſtellation eſt appellée d'un mot bizarre de quatre ſyllabes, qui ne ſignifie rien, & qui exprime ſeulement les quatre parties égales.

Ils diviſent encore chaque Signe en neuf quarts de Conſtellation, qui ſont autant de dégrés à leur mode, & qui en valent trois des nôtres, & vingt minutes de plus. Enfin, ſelon ces mêmes principes, ils diviſent le Zodiaque en cent huit de leurs dégrés ; de ſorte que quand ils veulent marquer le lieu du Soleil, ils nomment premiérement le Signe, enſuite la Conſtellation, & enfin le dégré, ou la partie de la Conſtellation à laquelle répond le Soleil.

Si c'eſt la premiére partie, ils mettent la premiére ſyllabe ; ſi c'eſt la ſeconde, ils y mettent la ſeconde, & ainſi du reſte.

CHAPITRE VIII.

DU TEMPLE D'ISIS;

Description des Grottes de la Basse-Thébaïde ; de la célébre Ville d'Antinoë ; de la Colonne d'Alexandre Sévére ; du Lac de Mœris, ou de Caron ; d'un Sacrifice offert au Soleil ; du Sphinx ; des Cataractes ; du Labyrinthe ; du fameux Puits de Joseph ; du Palais d'Achemounain.

TEMPLE D'ISIS.

ON voit dans le village de *Bhabeit*, c'est-à-dire en Arabe, Maison de Beauté, les restes d'un des plus beaux, des plus vastes, & des plus anciens Temples d'Egypte. Toutes les pierres sont d'une longueur, & d'une épaisseur énormes, toutes de marbre granit, ornées la plûpart de Sculptures, qui

représentent en demi reliefs des Hommes & des Femmes, & toutes sortes d'hieroglyphes. Plusieurs de ces pierres portent la figure d'un Homme debout, un bonnet long & pointu en tête, tenant deux gobelets dans les deux mains, & les présentant à trois ou quatre filles, qui sont pareillement debout l'une derriére l'autre. Ces Filles ont un javelot dans une main, & un bâton plus court dans l'autre, & sur la tête une boulle entre deux cornes longues & déliées. D'autres pierres sont embellies de diverses images hieroglyfiques d'oiseaux, de poissons, & d'animaux terrestres. Un pillier d'un beau granit fort haut & fort massif, ayant dans sa partie supérieure quatre entaillures aux quatre faces, paroît avoir été construit pour soutenir les arcades, & les voutes de ce grand édifice. Chaque face du pillier présente aux yeux une tête de femme gravée, plus grande que nature. Ces gravures n'ont souffert aucune injure,

ni du tems, ni du Soleil, ni des Arabes.

Hérodote, avec toute l'Antiquité, parle d'un Temple conſtruit au milieu du *Delta*, dans le village de Buſiris, conſacré à la Déeſſe Iſis, femme d'Oſiris, ſi reſpectée par les Egyptiens. Il paroît plus que probable, que ce Temple qui ſe voit à *Bhabeit*, étoit ce Temple même de la Déeſſe Iſis, & que la Ville même dont parle Hérodote, eſt la Ville même de *Bhabeit*, ſituée au milieu du Delta, proche *Sebennythus* ou *Sammanoud*. Cette opinion eſt d'autant plus croyable, que dans tout le reſte de l'Iſle, il eſt inoui qu'on ait trouvé aucun veſtige, ni grand ni petit, d'aucun monument de marbre, ou de pierre, qui puiſſe convenir à d'autres Divinités qu'à la Déeſſe Iſis.

Les ruines du Temple de cette Déeſſe ont environ mille pas de tour. Elles ſont à une lieue du Nil, & à deux ou trois lieues de *Sammanoud*, & de la grande *Mehalée*, vers

le Nord, à vingt-cinq ou trente lieues du Caire. Dans ces ruines on ne trouve ni briques, ni mortier, ni ciment, ni plâtre, ni pierre commune. On ne voit que groſſes maſſes de marbre granit.

Grottes de la Baſſe Thébaïde.

C'eſt à *Soudai*, que commencent les Grottes de la baſſe Thébaïde. La perſpective que forment les divers rangs, & les bizares ouvertures de ces grottes; l'immenſe étendue du Nil, qui unit par une ſeule nappe d'eau les deux chaînes de montagnes, qui bordent l'Egypte à ſon Levant & à ſon Couchant; la multitude des bâtimens à voiles & à rames, dont ce fleuve eſt couvert; le nombre prodigieux de Villes, & de Hameaux qui forment différentes Villes; les Forêts d'Acacias, de Sycomores & de Palmiers, qui font briller leur verdure au-deſſus des flots; tout cela préſente aux yeux un Spectacle qui les charme: il n'eſt pas étonnant que les Romains

ayent eu la curioſité de faire des voyages en Egypte, pour jouir du plaiſir de voir ces différens tableaux, que la nature, plus habile que tous les Peintres du monde, a voulu peindre elle-même en ces lieux.

Ces Grottes s'étendent juſqu'à Manfelouth, du même côté, c'eſt-à-dire au Levant du Nil. On ne voit qu'une campagne toute ſabloneuſe, à quelques endroits près, où il y a des habitations. Elle n'a qu'une demi-lieue de largeur, depuis le pied de la montagne juſqu'au Nil; mais les terres qui ſont au Couchant de cette riviere ſont très-fertiles, & s'étendent cinq ou ſix lieues vers les montagnes qui les bornent.

Les Grottes dont nous parlons, occupent un terrain de quinze à vingt lieues. Elles ſont creuſées dans la montagne du Levant du Nil, faiſant face à la riviére qui baigne le pied de cette montagne. A la ſeule vûe de ces Grottes, on juge aiſément, qu'elles ont été d'abord un terrain pierreux de la montagne qui

côtoye le Nil ; qu'on a enſuite fouillé ce terrain pour en tirer des pierres, qui devoient ſervir à la conſtruction des Villes voiſines des Pyramides & des autres grands édifices. Les Pierres qu'on a tirées de ces carrieres, ont laiſſé, pour ainſi parler, des appartemens vaſtes, obſcurs, bas, & qui forment une eſpéce d'enfilade ſans ordre & ſans ſymétrie. Les voutes de ces concavités baſſes & inégales ſont ſoutenues de diſtance en diſtance par des pilliers, que les Ouvriers ont laiſſés exprès pour les appuyer.

Rien ne reſſemble donc plus à des carriéres, que ce qu'on appelle aujourd'hui Grottes; & il eſt hors de doute, qu'elles ont été carriéres dans leur origine.

En effet, Hérodote nous apprend, que le Roi Cléopas employa cent mille hommes l'eſpace de dix ans à ouvrir des carriéres dans la montagne du Levant du Nil, & à en tranſporter les pierres au-delà du fleuve ; que pendant dix autres

années ſuivantes, les mêmes cent mille hommes furent occupés à élever une Pyramide conſtruite de ces pierres tendres & blanches en ſortant de la carriére, mais qui peu à peu ſe durciſſent à l'air & bruniſſent.

Au milieu de ces carriéres eſt un petit Temple, orné de peintures Hiéroglyfiques, qui le rendent très agréable à la vûe.

CeTemple eſt d'une figure quarrée de quatre ou cinq toiſes de longueur ſur un peu moins de largeur, & encore moins de hauteur. La voute, les murailles, le dedans, le dehors, tout eſt peint, mais avec les couleurs les plus brillantes, & les plus douces. Les dehors de la muraille ont conſervé juſqu'à préſent des figures entiéres, avec preſque tous leurs traits, & toute la vivacité du coloris.

Au côté droit on voit un homme debout, avec une canne de chaque main appuyé ſur un Crocodile; & une fille auprès de lui, ayant une canne à la main.

On voit à la gauche de la porte un homme pareillement debout, & appuyé ſur un Crocodille, tenant une épée de la main droite, & de la gauche une torche allumée. Au dedans du Temple, des fleurs de toutes couleurs, des inſtrumens de différens Arts, & d'autres figures groteſques & emblématiques ſont dépeintes. On y voit auſſi d'un autre côté une chaſſe, où tous les Oiſeaux du Nil ſont pris d'un ſeul coup de rêts; & de l'autre on y voit une pêche, où les poiſſons de cette riviére ſont envelopés dans un ſeul filet.

Au fond du Temple on a creuſé dans le mur une niche aſſez profonde, élevée de ſix ou ſept pieds, large de quatre pointes, & enjolivée comme tout le reſte.

Les Peintures Hiéroglyphiques de ce Temple ſont une nouvelle preuve de l'ancienneté de ces carriéres. Car les Grecs & les Perſes, uſurpateurs de l'Egypte, & ennemis de toutes ces figures, n'en ont jamais été les Auteurs.

On remarque dans ces carriéres d'autres endroits deſtinés à la priére des anciens Egyptiens, & d'autres deſtinés à la ſépulture des morts. Ce ſont des trous dans l'épaiſſeur du roc, de ſix pieds de long & de deux de large ; & c'eſt-là juſtement la meſure d'un cercueil. Pour trouver ces cercueils, il faut quelquefois deſcendre dans un puits peu profond, & qui a des trous de part & d'autre pour la commodité de ceux qui y deſcendent. Le fond de ce puits aboutit à une eſpéce d'allée quarrée, faite dans le roc, & par conſéquent très-obſcure. On obſerve aiſément une parfaite conformité du puits de ces carriéres, avec ceux qu'on trouve dans les Pyramides & dans les Cimetiéres, où les Momies ſont renfermées. C'eſt de ces carriéres percées par les premiers Pharaons, pour fonder des habitations aux vivans, & des ſépulchres aux morts, que les ſucceſſeurs d'Aléxandre, & les Romains apr s eux, ont tiré cette quantité prodigieuſe de

pierres, qui leur étoit néceſſaire pour l'établiſſement de leurs colonies.

Ces ténébreuſes cavernes, qui dans la ſuite ont ſervi de retraite à une infinité de Solitaires, ſont partagées en différentes cellules très-petites, & pratiquées dans les voutes des carriéres, dont les portes & les fenêtres n'ont pas plus d'un pied en carré. On trouve d'eſpace en eſpace des Croix, des Images, des Oratoires, & d'autres marques de la dévotion & de la pieté de ces Saints Anachorétes.

La célébre Ville d'Antinoë.

Vers le Nord, entre le Nil & la montagne des Grottes, on voit ſur une plaine de ſable les ruines de deux Villes qui ſont voiſines l'une l'autre. La premiére paroît avoir été comme le Fauxbourg de l'autre. Son circuit eſt de deux milles environ. Elle ne contient que des reſtes de maſures aſſez communes. La ſeconde Ville, qui eſt deux fois plus grande

grande que la premiére, préſente d'abord aux yeux des édifices publics d'une magnificence Royale. Ils furent en effet l'ouvrage de l'Empereur Adrien.

Les Hiſtoires nous ont appris la folle paſſion, que ce Prince eut pour le jeune Antinoüs. Il la fit paroître exceſſive pendant la vie de ce Favori; mais elle éclata plus que jamais après ſa mort. Il mourut dans un voyage qu'Adrien fit en Egypte. La douleur qu'il en conçut, lui fit inventer tout ce que ſon authorité & ſa puiſſance pouvoient exécuter, pour immortaliſer le nom de ſon Antinoüs. Il lui fit conſtruire & dédier des Temples. Il inſtitua des Jeux en ſon honneur; les Grecs, pour lui complaire, ſoutinrent qu'il avoit rendu des Oracles, qu'on ſçait avoir été compoſés ſecréttement par Adrien même. Ce Prince fit enſuite célébrer avec une pompe ſomptueuſe les cérémonies de ſon apothéoſe. Non content de tout cela, il fit bâtir une petite, mais magnifique Ville

ſur les bords du Nil, près du lieu où l'on prétend qu'*Antinous* expira; & il donna à cette Ville le nom d'*Antinoë*, ou *Antinopolis*.

La Ville eſt quarrée ; elle n'a de diamétre qu'environ deux mille pas communs. Deux grandes & longues rues, qui ſe croiſent par le milieu, & qui vont toutes deux d'une extrémité de la Ville à l'autre, en formènt la figure. Ces deux rues croiſées ont de largeur dix-huit pas, ou quarante-cinq pieds de Roi, & conduiſent à quatre grandes portes de la Ville. Outre ces deux grandes rues qui la partagent en quatre parties égales, il y en a pluſieurs autres de traverſe, moins larges, mais auſſi longues, toutes tirées au cordeau, & placée d'eſpace en eſpace pour donner aux maiſons des iſſues commodes ; c'eſt ce qu'il eſt aiſé de reconnoître, par les veſtiges qui en reſtent.

Les deux grandes rues, & les autres de traverſe, avoient toutes de chaque côté leur petite galerie,

de cinq à ſix pieds de large, & de la longueur de leur rue. Ces petites Galeries étoient voutées. Leurs voutes étoient appuyées d'un côté ſur des colonnes de pierre d'ordre Corinthien, très-délicatement travaillées, & étoient poſées de l'autre ſur le toit des maiſons, que l'art avoit conſtruites exprès.

La voute des galeries des deux grandes rues, plus larges que celles des rues de traverſe, étoit ſoutenue par plus de mille colonnes rangées ſur la même ligne; ce qui devoit faire un ſpectacle auſſi agréable aux yeux, que magnifique.

Cette Ville étoit un continuel Périſtyle; d'où l'on peut juger que l'Empereur Adrien avoit eu autant d'égard à la commodité des Citoyens, qu'à la magnificence du monument qu'il vouloit laiſſer à la poſterité. Car par le moyen de ces galeries, qui ornoient toutes les rues, on alloit dans tous les quartiers de la Ville, à couvert des ardeurs du Soleil, & des autres injures de l'air.

De toutes ces voutes, & de ce nombre prodigieux de colonnes qui les ſoutenoient, il n'en reſte aujourd'hui que des morceaux çà & là, qui ſervent ſeulement de témoins de ce qu'elles étoient autrefois.

Pour ce qui eſt des quatre grandes portes de la Ville, celles qui étoient au Septentrion & au Levant, ſont ruinées à n'être plus reconnoiſſables par leur forme ; les deux autres du côté du Midi & du Couchant ſont aſſez entiéres.

La Porte qui eſt au Midi, eſt une eſpéce d'arc de triomphe, qui a trois grandes Portes voutées, qui ſervent de trois paſſages. La Porte du milieu a environ vingt-huit pieds de Roi de largeur & quarante de hauteur. Elle ſe fermoit par deux grands batans de bois couverts de fer, qui ont été dans la ſuite des tems tranſportés au Caire, pour y former une voute, qu'on appelle *Bab Ezzouailé*, proche le Palais du grand Prevôt. Les deux Portes qui

ſont aux côtés de la plus grande qui eſt au milieu, ont environ vingt-quatre pieds de haut, ſur dix ou douze de large. Elles ont au-deſſus d'elles une ouverture quarrée, moins grande que les deux portes qui ſont au-deſſous.

La largeur de tout cet édifice eſt d'environ ſoixante-ſix pieds, l'épaiſſeur de quinze ou vingt, la hauteur de quarante-cinq. Les deux façades ſont enrichies de huit pilaſtres Corinthiens en bas relief, canelés depuis le milieu juſqu'à leur baſe. La ſaillie des angles & de leurs chapiteaux eſt ſi grande, qu'elle a donné occaſion aux Mores d'appeller cette Porte *Abou-Elqueroum*, c'eſt-à-dire, le pere des Cornes.

Vis-à-vis de ces huit pilaſtres, & à cinq ou ſix pas delà, huit Colonnes Corinthiennes de pierre blanche avoient été élevées de quatre pieds de fuſt. Chaque fuſt étoit de cinq piéces égales, & cannelées depuis le bas juſqu'au milieu; le tems à reſpecté deux colonnes qui regardent

la Ville ; les deux autres ſont plus de moitié détruites ; pour ce qui eſt de celles qui regardoient la campagne, on n'en voit pas même les ruines.

La Porte au Couchant eſt auſſi entiére que celle du Midi, mais bien plus maſſive, & d'un goût différent. Elle a pareillement trois Portes, ou trois grands paſſages voutés. La voute du milieu eſt de ſeize pieds de largeur, & d'environ vingt pieds de haut. Les deux autres ont moitié moins d'élévation & de largeur. Il y a pareillement au-deſſus des trois Portes voutées, trois grandes ouvertures quarrées, qui font une eſpéce de platte forme Celle du milieu eſt beaucoup plus grande que les deux autres. On y monte par deux eſcaliers, d'environ cinquante marches, pratiqués dans l'épaiſſeur des murs des deux côtés. Ce monument entier a environ cent-cinquante pieds de façade, trente-cinq de hauteur, & quarante-cinq de profondeur. Les Gens du Pays

le nomment *Qualaa*, c'eſt-à-dire, Château, parce que c'eſt un bâtiment ſolide.

A quelques pas de cette grande Porte de la Ville, qui eſt au Couchant, on rencontre un ſuperbe Portail, qui fait l'entrée d'une cour de trente ou quarante pas en quarré, fermée de hautes & fortes murailles crenelées, avec un dégré taillé dans le mur, à côté du Portail. Ce Portail paroît avoir été conſtruit, pour y poſer un corps-de-garde.

Les Arabes donnent à ce Portique, & à cette grande Tour, le même nom qu'ils donnent au Palais d'*Achemounain*, c'eſt-à-dire, *Melab-Elbenat*; ce qui ſignifie, maiſon de plaiſance des Princeſſes.

La magnificence d'Adrien, en faveur de ſon favori Antinoüs, ne ſe borna pas à la conſtruction de ces quatre grandes Portes, & de toutes les Galeries des rues, dont nous venons de parler On voit encore en différens quartiers de la Ville

les décombres de plusieurs Palais & Temples. Il n'est plus possible de juger quelle étoit leur structure. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres & de colonnes de toute sorte de marbre.

On trouve à cent pas de la grande Porte du Couchant quatorze Colonnes de granit, qui sont encore debout, & un peu plus loin quatre autres Colonnes de Porphyre. Ce que le tems avoit respecté, a été détruit par les Turcs, pour en enlever de gros morceaux de marbre bien travaillés, & des Colonnes dont ils ont voulu orner leurs Mosquées.

La Colonne d'Alexandre Sévére.

Dans la grande rue, qui va du Sud au Nord de la Ville d'Antinoë, il y a une place à l'endroit même où cette grande rue est traversée par une autre moins grande, qui va de l'Est à l'Oueſt. Aux quatre coins de cette Place, ou de ce Carrefour, il y avoit quatre grandes Colonnes de pierre d'ordre Corinthien.

Corinthien ; de ces quatre, il n'en reſte plus qu'une, avec trois piédeſtaux des autres. La Colonne qui reſte, a quatre pieds de diamétre. Son Fuſt eſt en cinq piéces ; la premiére piéce, voiſine de la baſe, eſt de trois pieds & demi de hauteur, entourée de feuillages de Chêne, ce qui lui donne beaucoup de grace. Les quatre autres piéces ont ſept pieds chacune. Son chapiteau eſt ſurmonté d'une pierre quarrée de trois pieds de haut, & de deux de large. Cette pierre ſervoit d'appui à une Statue qui étoit deſſus. Le piédeſtal eſt de onze pieds de haut, compoſé de huit aſſiſes de pierre. C'eſt ſur la quatriéme, cinquiéme & ſixiéme pierre, qu'on lit l'Inſcription Grecque ſuivante. Elle contient treize lignes, dont le tems, ou les Arabes, ont effacé plus de la moitié. Voici la traduction de ce qui reſte.

Pour la proſpérité. A l'Empereur Céſar Marc Aurele Sévére Alexandre, pieux, heureux . . . Aurelius étant Préfet des nouveaux Grecs d'Antinoë..... & Appollonius..... ſur ces monumens Caius Chrémes.

Sur cette Inſcription, il y a quatre remarques à faire.

La premiére eſt, que la même Inſcription avoit été gravée ſur les quatre piédeſtaux, d'où il faut conclure, que ces quatre Colonnes avoient été érigées à l'honneur de Sévére Alexandre. Son nom y eſt diſtinctement gravé.

La ſeconde réflexion eſt, que ſelon toutes les apparences ce mot τινοέων a été tronqué, & qu'il y faut ajouter les deux Lettres initiales Ἀν, qui feront en entier ce nom Ἀντινοέων.

La troiſiéme remarque à faire eſt, que les quatre Colonnes placées dans une des grandes rues de la Ville d'*Antinoë*, ont été élevées

après une des Victoires de Sévére Aléxandre. Peut-être après celle qu'il remporta en perſonne contre Artaxerxes Roi des Perſes, en l'année 233. de J.C. Ces branches de Chêne qui environnent le bas de la Colonne, ſemblent être un Symbole de ſon triomphe.

Les noms d'Aurelius, d'Appollonius, de Caius Chrémes, exprimés dans l'Inſcription, ſont les noms des Magiſtrats de la Ville, & de l'Architecte, ou d'un Officier de l'Empereur, qui tous préſiderent à la conſtruction de ce monument en l'honneur de leur Maître.

La derniére remarque à faire eſt, que dans cette Inſcription, les Habitans d'Antinoë ſont appellés les nouveaux Grecs. La raiſon eſt, qu'Adrien, dès l'an 175. s'étant fait initier aux Myſtéres de Cerès Eleuſine à Athenes, avoit fait venir de cette Ville, ou de quelqu'autre Ville de Gréce, des Prêtres, & des Miniſtres, pour deſſervir dans ſa nouvelle Colonie d'An-

tinoë les Temples qu'il avoit conſacrés à la mémoire d'Antinoüs.

Cette célébre Ville eſt ſituée à cinquante deux lieues du Caire, à trois de *Melavi* vers le Nord-Eſt, ſur le bord Oriental du Nil.

Le Lac de Mœris, ou de Caron.

Diodore de Sicile rapporte, que le Lac de Mœris fut autrefois creuſé par les ordres d'un ancien Roi d'Egypte appellé *Mœris*. Ceux du pays qui ſe piquent d'être ſçavans dans l'Antiquité, diſent que les anciens Egyptiens portoient leurs corps morts avec grande cérémonie ſur le bord de ce Lac; que le convoi y étant parvenu, un des amis de la famille faiſoit l'éloge du défunt; qu'enſuite les femmes payées pour pleurer redoubloient leurs cris & leurs lamentations; que ces cérémonies finies, on mettoit le corps dans une barque pour paſſer ce Lac, & l'aller enterrer dans une terre voiſine, deſtinée à la ſépulture: ils ajoutent, que les ba-

teliers de cette barque s'appelloient Caron, & qu'on leur payoit une petite monnoie, pour le droit du paſſage.

Voilà les idées fabuleuſes, qui ont paſſé des Egyptiens chez les Phéniciens, des Phéniciens chez les Grecs, & de chez les Grecs en Italie, où les Italiens non ſeulement les ont adoptées, mais les ont encore enrichies de leurs nouvelles imaginations. Ils ſont cependant obligés de convenir, qu'ils n'ont parlé, comme ils ont fait, de leurs lacs ſulphurés que les oiſeaux n'oſent traverſer, de leurs gouffres affreux qui vomiſſent des tourbillons de feux & de flammes, de leurs Champs Elyſées placés dans les délicieuſes campagnes de Bayes, qu'après avoir appris ce que les Egyptiens avoient dit avant eux de leur lac de Mœris, de la barque de Caron, & des ames qu'il paſſoit aux enfers.

Les Auteurs qui ont parlé de ce Lac, ſe contrediſent. M. *Boſſuet* lui donne cent quatre-vingt lieues de

circuit. Il s'en eſt tenu à l'opinion de *Pline*, de *Mutianus*, qui ſe ſont trompés eux-mêmes. *Pomponius Mela* ne lui en donne que cent ſix ; & il eſt inconteſtable que ce Lac n'a que vingt-cinq lieues de longueur, & ſoixante ou environ de circuit ; ce qui a été vérifié par de récentes obſervations faites ſur les bords de ce Lac, & réiterées avec beaucoup d'exactitude & d'attention.

Sacrifice offert au Soleil.

Aux environs du Bourg de *Touna*, proche les ruines de la Ville de *Babain*, qui ſont au Midi de celle d'Abouſir, on trouve une longue plaine de ſable ; elle conduit à un monument ſingulier, qui mérite d'être vû avec attention.

C'eſt un ſacrifice offert au Soleil. Il eſt repréſenté en demi relief ſur une grande roche, dont la ſolidité a bien pû défendre ce demi relief contre les injures du tems ; mais elle n'a pû réſiſter au fer, dont les Arabes ſe ſont ſervis pour

détruire ce que l'on voit tronqué dans la représentation de ce sacrifice.

La roche qui représente ce sacrifice, fait partie d'un grand roc placé au milieu d'une montagne. Il a falu & bien du tems, & un pénible travail, pour venir à bout de faire dans ce roc une ouverture de cinq ou six pieds de profondeur sur une cinquantaine de largeur & de hauteur. C'est dans cette vaste niche creusée dans le roc, que toutes les figures, qui accompagnent ce sacrifice du Soleil, sont renfermées.

On voit d'abord un Soleil environné d'une infinité de rayons de quinze ou vingt pieds de diamétre. Deux Prêtres de hauteur naturelle, couverts de longs bonnets pointus, tendent les mains vers cet objet de leur adoration. L'extrémité de leurs doigt touche l'extrémité des rayons du Soleil. Deux petits garçons, ayant la tête couverte comme les Prêtres, sont à leur côté, & leur présentent à

chacun deux grands goblets pleins de liqueur. Au-dessous du Soleil il y a trois agneaux égorgés, & étendus sur trois buchers composés chacun de dix piéces de bois. Au bas du bucher sont sept cruches avec des anses. De l'autre côté du Soleil, opposé au côté des deux Sacrificateurs, il y a deux femmes & deux filles en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, & un peu par le dos. On y voit les marques des coups de marteau, qui les ont décapitées. Derriére les deux femmes, il y a une espéce de quadre chargé de plusieurs traits hiéroglyphiques; il y en a d'autres plus grands, qui sont sculptés dans les autres parties de la niche.

Le Sphinx.

A deux ou trois cens pas de la grande Pyramide, & presque vis à-vis du vieux Caire, à l'Occident, proche le rivage du Nil, on voit la tête de ce fameux Sphinx, dont

tant d'Auteurs anciens ont parlé. Le reſte du corps eſt enterré ſous le ſable : à juger de ſa groſſeur par ce qu'on voit de ſa tête, il faut qu'elle ſoit énorme. Pline dit que la tête de ce monſtre a douze pieds de circuit, quarante trois pieds de longueur, & en profondeur, depuis le ſommet de la tête juſqu'au ventre, cent ſoixante & douze pieds. On croit, ajoute le même Auteur, que le Roi Amaſis y a été enterré.

La Fable a fait rendre des Oracles à cette Figure monſtrueuſe, qui étoit la Divinité champêtre des habitans. Mais ces Oracles étoient une fraudule uſe invention de leurs Prêtres, qui ayant creuſé ſous terre un canal aboutiſſant au ventre & à la tête de cette prétendue Divinité de pierre, avoient trouvé moyen d'entrer dans ſon corps, d'où ils faiſoient entendre d'une voix ſépulchrale des paroles myſtérieuſes, pour répondre aux Voyageurs, qui venoient conſulter l'Oracle.

Les Cataractes du Nil.

De tout tems les Egyptiens ont eu les Cataractes devant leurs yeux, ſurtout la derniére, qui ſépare la Nubie de l'Egypte. Chaque Cataracte eſt un amas de hauts rochers, au travers deſquels coule le Nil en forme de caſcade. Il y auroit de la témérité à tenter d'y faire paſſer une barque. Le cours du Nil n'eſt pratiquable, que lorſqu'il eſt dans l'Egypte; car il y a ſept de ces Cataractes, en remontant de l'Egypte à la ſource du Nil.

On ne peut pas douter, que le Nil ne ſe jettât dans la mer Méditerranée par ſept embouchures. Les Anciens les nommoient Peluſiacum, Taniticum, Mendeſium, Pathmeticum, Sebennetycum, Bolbitinium, Canopicum. Voilà pourquoi Virgile, parlant du Nil, lui donne l'épithete de *Septemgeminus*: *& ſeptemgemini turbant trepida oſtia Nili*; & Ovide celle de *Septem-*

fluus : perque papyriferi ſeptemflua flumina Nili.

Ptolomée, il eſt vrai, en met deux autres, qu'il appelle, l'une Pineplimi, & l'autre Dioclas. Pline en met quatre ſans les nommer. Strabon & Diodore diſent en général, qu'il y en avoit pluſieurs. Tous ces Auteurs ne ſe contrediſent pas pour cela. Ils parlent des embouchures que l'on avoit ajoutées aux ſept, qui étoient naturelles au Nil. Ptolomée s'en explique nettement, puiſqu'il les appelle fauſſes embouchures, & qu'il les diſtingue des véritables embouchures.

Ces ſept véritables embouchures ſubſiſtent encore : mais elles ont changé de nom ; & dans quelques-unes, l'eau n'en ſort pas continuellement, & avec la même abondance qu'autrefois.

Le Peluſiacum oſtium eſt aujourd'hui celui de Thiné, au bout du Lac Mantalé. Il n'en faudroit point d'autre preuve que les termes mêmes. En effet πηλούσιον en Grec,

& Thine en Arabe, signifient l'un & l'autre de la boue. Mais il y en a une qui paroît démonstrative. Selon Diodore & Strabon, il y avoit mille trois cens stades, c'est-à-dire, à peu près cinquante-quatre lieues, depuis l'ostium Pelusiacum, jusqu'à l'ostium Canopicum. Or Thiné est précisément à cinquante-quatre lieues de Madié, qui est le Canopicum ostium des Anciens. Thiné est donc l'embouchure Pelusiaque.

L'Ostium Tanicum, ou Tanitícum, ainsi nommé à cause de la ville de Tanis, est l'embouchure Lummessarege, près de San, qui est l'ancienne ville de Tanis.

La ville de Mendès avoit aussi donné son nom à l'ostium Mendesium. Mendès étoit dans la Province dont Themuis, aujourd'hui Themei, étoit la Capitale. Par conséquent l'embouchure de Dibé, que quelques peuples de la Méditerranée appellent Desquiere, est le Mendesium des Anciens; car cette embouchure n'est pas éloignée de Themei.

Il n'y a nulle difficulté pour l'oſtium Pathmeticum, ou Phamiticum, qu'Herodote appelle Bucolicum. Tout le monde convient, que c'eſt l'embouchure de Damiette, étant indubitable que le Bogas, dans lequel eſt Damiette, étoit la Pathmétique des Anciens.

L'on peut dire la même choſe des deux embouchures Sebennytique & de la Bolbitique. L'une eſt à l'embouchure de Brullos; au ſortir du Lac de Brullos, il y a un canal qui aboutit à la mer. Les Anciens l'appelloient Oſtium Sebennyticum, à cauſe de la ville Sebennythus, aujourd'hui Samarinoud. L'autre eſt l'embouchure de Roſette, c'eſt-à-dire, de l'ancienne ville Bolbitina. Strabon a marqué ſi diſtinctement la diſtance qu'il y avoit du Phare d'Alexandrie à l'oſtium Canopicum, qu'il paroît qu'elle ne convient qu'à l'embouchure, qu'on nomme à préſent la Madié. Selon cet Auteur, il y avoit de l'un à l'autre cent cinquante

ſtades, autrement ſix lieues & deux tiers de lieue. C'eſt la diſtance que mettent encore aujourd hui les Egyptiens, de Madié au Phare d'Alexandrie. Outre cela l'Oſtium Canopicum avoit pris ſon nom de la ville de Canopé, parce qu'il n'en étoit pas éloigné. Or la ville d'Abouquir eſt l'ancienne ville Canopus, & l'embouchure la plus proche d'Abouquir eſt aſſurément la Madié.

Cette connoiſſance des ſept anciennes embouchures du Nil ſert beaucoup à expliquer le paſſage de Ptolomée, où cet Auteur met ſept embouchures du Nil. Il parle là des embouchures d'*Aſchtom-jamaſſe*, entre Brullos & Damiette, & de celle qui étoit à l'Oueſt d'Aſchtom, mais qui eſt à préſent entiérement enſablée. Les Cataractes ſont habitées par des Nubieus, qui ſont de couleur noire.

Non loin des Cataractes & de Syenné, eſt la carriére de granit, où ont été travaillés ces excellens

morceaux, qui ont fait les riches ornemens des Palais & des Temples d'Egypte, & qui ont été transportés à Rome, dont ils font la plus grande beauté.

On lit sur la même route quatre Inscriptions Grecques: l'une à *Elephantine*, qui est sur un marbre noir, dans les ruines du Temple *Knuphis*; l'autre à *Phile*, trouvée sur un Obélisque de granit à la tête du Temple d'Isis. La troisiéme est dans le Temple du Dieu Pan, à Panapolis; & la quatriéme est à *Ombos*, dans le Temple d'Apollon. A *Ombos*, *à Phile*, *à Apollinopolis magna*, on voit des Temples encore tout entiers: les portes de ces Villes sont d'une élévation, & d'une beauté surprenante. Elles sont ornées de Sculptures giganteſques, de quinze on vingt pieds de haut, & flanquées de grosses Tours, qui annoncent une superbe Ville. Les pierres de ces édifices sont d'environ vingt pieds de longueur. Il y en a quelques-unes, qui en ont jus-

qu'à vingt-ſept. Leur groſſeur eſt proportionnée à leur longueur Ces pierres n'ont point beſoin de ciment, ni d'autre matiére qui les joigne étroitement l'une avec l'autre. Elles ſont taillées avec tant d'art, pour être aſſemblées l'une dans l'autre, que par leur ſeule & immédiate poſition, elles acquiérent une ſolidité, qui les a fait réſiſter juſqu'à préſent à toutes les injures des tems.

Le Labyrinthe.

Près du Lac de Mœris, ou de Caron, ſont les reſtes de ce fameux Labyrinthe, qui a été l'objet de l'admiration des ſiécles paſſés. Pluſieurs Rois d'Egypte ont eu part à ſa conſtruction. Hérodote prétend, que les premiéres pierres en avoient été poſées plus de deux mille ans avant la priſe de Troye.

Pline fait une deſcription magnifique de ce fameux monument des Egyptiens. Il renfermoit, dit cet Auteur, un eſpace immenſe, diviſé par des murailles en divers corps

corps de logis, ou appartemens séparés les uns des autres, dont chacun contenoit de grandes sales voutées; plus de trois cens chambres hautes & basses; plusieurs Portiques ornés de diverses sculptures, lesquelles représentoient des divinités Egyptiennes. Ces vastes bâtimens communiquoient les uns aux autres, par des cours qui les séparoient.

Hérodote & Pline ajoutent, que cette multitude d'appartemens qui se communiquoient sans confusion, & dont il étoit difficile de trouver l'entrée & la sortie, formoit ce qu'on appelloit alors le Labyrinthe. L'état monstrueux, où les tems ont réduit ce superbe édifice, ne permet pas de vérifier la description, que nous en font ces deux illustres Auteurs.

Le Puits de Joseph.

C'est dans le Château du Caire, que se trouve le fameux Puits, surnommé le Puits de Joseph. On ne peut disconvenir, qu'il a fallu un

tems infini pour le conſtruire. Sa profondeur eſt comme partagée en deux parties. Du ſommet juſqu'à la moitié, on deſcend par un eſcalier qui régne autour du puits, & qui eſt taillé dans la pierre. Cet eſcalier a été pratiqué pour y deſcendre des bœufs ; on trouve au fond de cette premiére partie une platteforme, répondante à la partie ſupérieure.

Les bœufs travaillent ſur cette platteforme, pour élever l'eau par le moyen d'une roue & de longues cordes, où des pots de terre ſont attachés ; ces pots ſe rempliſſent & ſe vuident en tournant avec la roue. L'eau ſe tire en deux tems différens par le moyen de deux roues, l'une poſée ſur l'autre, & à quelque diſtance l'une de l'autre ; la plus profonde verſe l'eau dans un premier réſervoir, d'où la ſeconde l'enleve, & la porte juſqu'au haut du puits. Quatre bœufs, & ſouvent ſix, ſont occupés à ce travail. Cette eau qui eſt un peu ſalée, ne ſert que pour

les animaux, & les uſages différens des maiſons. Le Puits de Joſeph eſt l'ouvrages des Babyloniens. Elevés à la fatigue, & ayant pris ſous Ninus & ſous Sémiramis un goût particulier pour le merveilleux, ils voulurent ſe ſignaler par une ſi hardie entrepriſe.

Le Palais d'Achemounain.

Achemounain, ſitué à deux lieues de *Mellavi*, vers le Nord-Oueſt, n'eſt à préſent qu'un Bourg. Mais les vaſtes ruines d'un grand nombre de Palais, dont on voit encore les marbres & les colonnes de granit, marquent aſſez ſon ancienne ſplendeur. On ne peut en particulier s'empêcher d'admirer la majeſté d'un ſuperbe Portique à douze colonnes. Le travail en eſt magnifique, délicat, & ſi entier, que quoiqu'il ait été fait pendant les régnes des Pharaons, & avant les Conquêtes de Cambyſe Roi des Perſes, il ſemble cependant que les Ouvriers ne viennent que de le finir. Les colon-

nes ont trois pas, ou sept pieds & demi de diamétre, sur sept ou huit fois autant de hauteur. Elles ne sont d'aucun de nos cinq ordres d'Architecture, dont l'invention est postérieure à la construction de ces colonnes. Ce sont proprement douze massifs de pierre ronds, qui soutiennent un plancher long & isolé. La premiére qui pose sur une base à moitié enterrée, est couverte d'Hiéroglyphes gravés; entre ces Hiéroglyphes, on distingue près de la base la figure d'une Pyramide, avec sa porte ouverte. La deuxiéme & la troisiéme piéces sont cannelées, & peintes de rouge & de bleu. La tête de chaque colonne finit par un simple cordon sans chapiteau, & toutes ensembles portent vingt pierres quarrées longues, dont une moitié occupe le dessous du platfonds. Deux de ces pierres beaucoup plus épaisses, & plus grandes que les autres, forment au milieu du Portique une espéce de fronton quarré. D'une colonne à l'autre on

compte quatre pas ; excepté néanmoins qu'au milieu, depuis la troiſiéme juſqu'à la quatriéme, il y en a ſix. Entre les deux rangs qui ſont de ſix colonnes chacun, la diſtance eſt auſſi de quatre pas ; deſorte que compris les diamétres & les entre-deux des colonnes, le Portique a quarante pas de long, & de large dix pas, ou vingt-cinq pieds de Roi. La hauteur des colonnes avec l'entablement eſt d'environ cinquante-cinq ou ſoixante pides. Il régne tout au tour une friſe chargée de riches bas reliefs, de myſtéres hiéroglyphiques. Ce ſont des animaux terreſtres, des inſectes, des oiſeaux du Nil, des obéliſques, des pyramides, des hommes aſſis gravement ſur des ſiéges. Devant chacun de ces hommes, on voit un perſonnage debout, qui leur préſente on ne ſçait quoi. On diroit que ce ſont des Rois, qui reçoivent les Placets de la main de leurs miniſtres. Il y a plus de cinquante de ces figures humaines dans les deux faces de la friſe. Le relief

y eſt par tout bien net & bien conſervé. La corniche & la friſe ne ſont point peintes ; mais le deſſous de l'Architrave, tout au long de la colonade, eſt d'une couleur d'or, qui brille & qui éblouit. Pour couronner un ſi beau deſſein, on a repréſenté le firmament dans le platfond ; les étoiles n'y ſçauroient être mieux gravées, ni l'azur paroître plus frais & plus vif.

Cet Ouvrage eſt fort ancien, & d'une magnifique ſimplicité. Les Grecs & les Romains, qui ont poſſedé l'Egypte, n'ont pas été les Inventeurs des Hiéroglyphes ; à peine les entendoient ils. Hérodote qui vivoit plus de cent ans avant Alexandre le Grand, décrivant dans ſon deuxiéme Livre ſon voyage en Egypte, parle de ces caractéres myſtérieux, comme ayant été inventés dans des âges ſi éloignés, que leur antiquité les avoit rendus dès-lors in intelligibles. Cambyſe Roi de Perſe, & ſes Succeſſeurs, ayant fait la conquête du Royaume d'Egypte,

ne purent souffrir que leurs nouveaux sujets adorassent l'Eau, comme une Divinité, pendant que leurs nouveaux Maîtres étoient adorateurs du feu. Ils se déclarerent contre la Religion & la Divinité des Egyptiens, & contre ces sortes d'Images symboliques, jusqu'à exterminer de ce Royaume les Prêtres qui avoient la science de ces sortes d'images, qui leur étoient odieuses; d'où l'on peut conclure avec quelque probabilité, que le Portique que nous venons de décrire, enrichi de tant de figures Hiéroglyphiques, est plus ancien que les Romains, les Grecs, & les anciens Perses.

CHAPITRE IX.

De la Religion, de la Morale des Chinois; de leur Phyſique, & de leur Gouvernement; du Caractère & du Génie de leur Langue, & de leurs anciens Livres; de l'Antiquité de la Nation Chinoiſe.

LA Religion de la Chine eſt toute renfermée dans les *King*; on y trouve, quant à la doctrine fondamentale, les principes de la Loi naturelle, que les anciens Chinois avoient reçûs des enfans de Noë.

Ils enſeignent à connoître, & à révérer un Etre Souverain. L'Empereur y eſt tout enſemble & Roi, & Pontife, comme étoient les Patriarches, avant la Loi écrite : c'eſt à l'Empereur qu'il appartient d'offrir le ſacrifice pour ſon Peuple, en certain tems de l'année; c'eſt à l'Empereur

pereur d'établir les cérémonies, & de juger de la doctrine. Il n'y a proprement que cette Religion, qu'on puiſſe appeller la Religion de la Chine. Toutes les autres Sectes répandues dans l'Empire ſont regardées comme étrangéres, fauſſes & pernicieuſes, & elles n'y ſont que tolérées : la ſeule Religion Chrétienne avoit été autoriſée par un Edit Public ; mais elle a été enſuite proſcrite.

Il eſt donc faux que les Chinois ſoient des Athées, comme l'a avancé un Critique peu judicieux ; & qu'ils n'ayent nulle connoiſſance de l'Etre Souverain. Qu'il n'y ait dans la Langue Chinoiſe aucun mot propre à exprimer Dieu, ils ne s'enſuit pas que les Chinois ne connoiſſent pas, & n'adorent pas un Etre ſuprême. Ils diſent de cet Etre qu'il eſt *Tſée aſe yeou Ens*, l'Etre de lui-même ; *Tou yeou totus ens*, l'Etre tout Etre.

Nous diſons avec l'Ecriture, que Dieu eſt un, qu'il eſt ſimple &

ſans compoſition, qu'il eſt immuable, qu'il eſt intelligent, qu'il eſt bon & miſéricordieux, qu il eſt puiſſant, qu'il eſt terrible, qu'il eſt juſte, qu'il eſt ſage ; qu'i a tout fait, qu'il a ſoin de tout, qu'il voit tout, qu'il entend tout ; qu'il punit & récompenſe tout, qu' il eſt pur eſprit, qu'il eſt la verité, qu'il eſt la vie, qu'il eſt roi ; qu'il eſt ſeigneur, qu'il eſt pere, qu'il eſt le maître intérieur qui nous éclaire. Or il n'y a aucun de ces attributs, qu'on ne voye clairement marqué dans les anciens Livres de la Chine, appellés *King*, qui traitent de la Religion.

Il eſt faux auſſi, comme l'avance le même Critique, que les Chinois ſoient perſuadés que l'ame meurt avec le corps, & qu'ils s'imaginent groſſiérement que l'eſprit de Confucius, & ceux de leurs Ancêtres, viennent ſe repoſer ſur des tablettes. Car comment ſe peut-il faire, que ces ames viennent ſe repoſer ſur des tablettes, ſi elles ne

ſubſiſtent plus après la mort. C'eſt à ce Critique à s'accorder avec lui même.

Le même Critique (c'eſt l'Abbé R.) ſe trompe auſſi, lorſqu'il dit que la Religion de la Chine vient des Indes, & que *Fohi*, qui y régnoit plus de deux mille ans avant J. C. eſt l'Idole Indienne qu'on appelle *Foë*, qui n'a été connue à la Chine, que 65 ans après la venue de J. C.

Ce Critique ſuppoſant que les Chinois ſont Athées, conclut que leur Morale ne peut-être que déteſtable; & la ſeule Morale des Chinois ſuffiroit pour prouver qu'ils ne ſont pas Athées.

Celui qui ſçait ſe régler ſoi-même, dit ſaint Denis, ſçait auſſi régler les autres; il régle donc ſa famille, réglant ſa famille, il régle la Ville, & enfin toute la Nation. Le Texte Chinois dit la même choſe; il fait paſſer de la même maniére l'ordre qu'on a établi dans ſon cœur, juſqu'à la famille, de la

famille à la ville, & de la ville à tout le Royaume. La Morale Chinoiſe ne ſe propoſe point d'autres bornes, que de perfectionner l'Empire ; mais elle veut qu'on commence par ſe perfectionner ſoi-même. Auſſi trouve-t'on dans tous leurs Livres les préceptes de la Morale la plus épurée, & la plus parfaite. Paſſons à la Phyſique des Chinois.

Elle n'eſt pas aſſurément auſſi mauvaiſe que le prétend M. l'Abbé R. car hypothéſe pour hypotéſe, il ſemble qu'on eſt auſſi avancé en diſant, que la raiſon de tel effet, c'eſt qu'il y a trop d'*Yen*, ou trop d'*Yang*, comme diſent les Chinois, que ſi l'on diſoit avec le fameux Deſcartes, qu'il y a trop de matiére rameuſe, ou trop de matiére ſubtile.

Mais où ce Critique a-t'il trouvé ſon œuf de *Pouan-kou* ? Il devoit ſçavoir, que les Egyptiens voulant exprimer que le premier de leurs Dieux nommé Knuph, avoit produit le monde par ſa parole, le

repréſentoient avec un œuf ſortant de ſa bouche. Il trouveroit dans cet emblême quelque ſens profond. Mais dans les Chinois, c'eſt une idée Iroquoiſe. *Ces Sauvages diſent auſſi* [ajoûte M. l'Abbé R.] *qu'autrefois vers le Lac des Hurons, un œuf tomba du Ciel; qu'en tombant il ſe caſſa, & que du blanc nacquirent les Hommes, & du jaune les Caſtors.* On lit bien dans les Livres Chinois, que l'Univers reſſemble à un œuf; que le jaune qui eſt au centre, & qui flotte dans ce blanc, c'eſt la terre, ou plutôt l'orbe Planetaire tout entier, dont la couleur eſt jaune, à cauſe du Soleil, qui en eſt comme le Roi; & que le blanc eſt cet élément fluide, qui s'étend depuis la ſuperficie de la terre, juſqu'à la coque, ſymbole du plus haut des Cieux: mais pour l'œuf de *Pouan-kou*, il n'en n'eſt fait mention dans aucun Auteur Chinois.

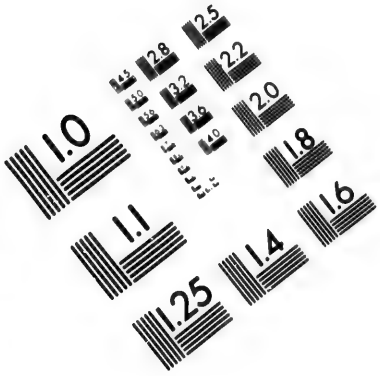
Enfin c'eſt ſur le Gouvernement de la Chine, que tombent les der-

niers traits de la critique de M. l'Abbé R. Il ſemble néanmoins, qu'un Gouvernement qui ſubſiſte dans ſa même forme depuis un ſi grand nombre de Siècles, devoit échaper à ſa critique. Il prouve ce qu'il avance, ſur ce que des Mandarins gouvernent mal le Peuple; d'où il conclut, que les Loix du Gouvernement Chinois ne valent rien. Il paroît que Confucius raiſonnoit plus juſte, lorſqu'il diſoit, que ſi l'homme ſe comporte mal, on ne doit pas s'en prendre à la Loi. En effet blamera-t'on la Loi Chrétienne, parce qu'il y a des Chrétiens qui vivent mal?

Le Gouvernement Chinois eſt parfaitement Monarchique. Il exige une dépendance ſi abſolue entre les diverſes puiſſances, qui gouvernent l'Etat, que rien ne ſeroit comparable à un ſi bel ordre, ſi les Chinois, au lieu de ſuivre leurs paſſions, ſe conformoient aux ſages Loix que leurs anciens Livres preſcrivent. On peut, il eſt vrai, donner le nom

de Roi aux Gouverneurs de Ville : en effet le plus petit de ces Mandarins eſt comme Roi dans l'étendue de ſon Gouvernement. Mais c'eſt un Roi facilement amovible ! s'il ſe comporte bien, il conſervera ſa dignité ; s'il ſe comporte mal, il perdra tout ce qu'il poſſédoit. Les Mandarins des petites Villes relevent d'autres Mandarins, dont le pouvoir eſt plus grand. Ceux-ci dépendent des Officiers Généraux de chaque Province : ces derniers, des Tribunaux de la Ville Impériale ; & les Préſidens des Cours Souveraines, devant qui tremblent tous les Mandarins de l'Empire, tremblent eux-mêmes devant l'Empereur, en qui réſide la ſuprême puiſſance.

Mais une autorité ſi abſolue n'eſt que trop tempérée par celle qu'on veut donner au peuple, en cas que ceux qui le gouvernent viennent à abuſer de leur pouvoir S'il y a quelque défaut dans le Gouvernement Chinois, c'eſt qu'il ſemble



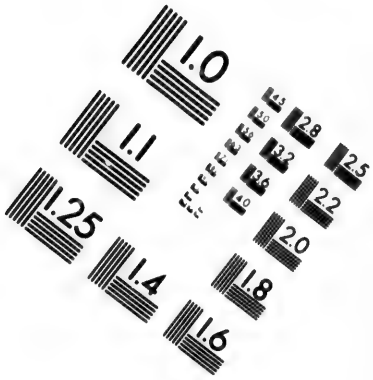
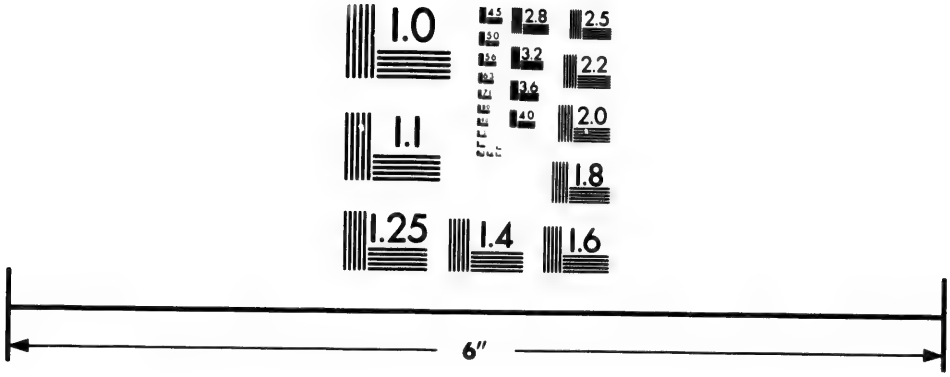
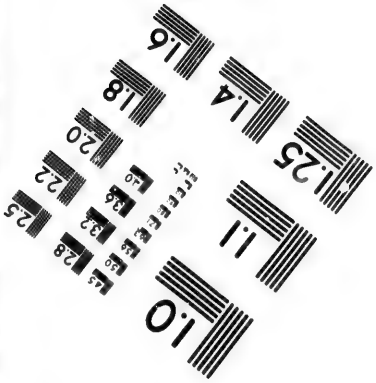
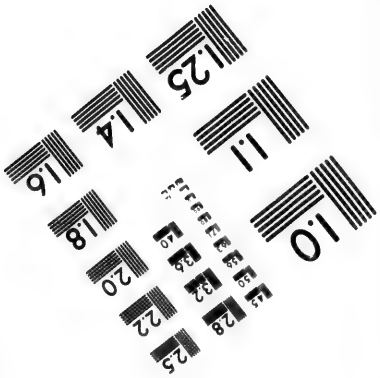


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8

que des Livres, qui renferment cette doctrine, ne devroient pas se communiquer aux peuples, mais demeurer entre les mains des Rois, afin de leur inspirer de la bonté pour leurs sujets, & qu'il en faudroit donner d'autres aux peuples, pour leur enseigner le respect & l'obéissance dûe aux Rois. C'est ce que fit faire *Tsinchihoang*, quand il se vit maître de tout l'Empire : mais il n'étoit plus tems ; & le Peuple étoit trop instruit de son prétendu pouvoir.

Venons aux Livres anciens des Chinois. Le sçavant Vossius en fait un sublime éloge ; mais cet éloge n'est pas du goût de M. l'Abbé R. *C'est-là le jugement d'un homme*, dit-il en parlant de Vossius, *qui n'avoit jamais été à la Chine, qui ne connoissoit ni la Langue, ni les Livres du Pays, que par des traductions, dont il n'étoit pas capable de juger.* Mais M. R. ne devoit-il pas prévoir, que ce même raisonnement pouvoit être tourné contre lui-même ?

Les Livres anciens que Confucius, Mencius, & les autres Philosophes Chinois n'ont fait qu'interpréter, & qui ont toujours été & sont encore dans la plus grande vénération à la Chine, s'appellent *King*, ce qui signifie une doctrine sublime, vraie & solide. Il y en a principalement trois d'un ordre supérieur, & admirés de tous les Chinois dans tous les tems, sans distinction de Sectes & d'opinions particuliéres. Le premier s'appelle *Yiking* : c'est un Ouvrage purement symbolique, c'est une image de ce monde visible. Le Peuple ignorant ne voit que ce qui frappe les sens, un Ciel, une Terre, des Plantes, des Animaux, &c. Les Sages y découvrent bien d'autres merveilles. Le second s'appelle *Chaking* : il décrit les vertus de divers Héros, que les grands Empereurs prennent pour leurs modéles. Le troisiéme qui s'appelle *Chiking*, est un recueil de Cantiques, au nombre de trois cens, qui sont les images que la Poësie

fournit : ils chantent le même objet. On apprend qu'autrefois, il y en avoit encore deux de la même beauté, & de la même autorité. L'un s'appelloit *Liking*, & établiſſoit des cérémonies, afin de régler l'extérieur ; l'autre ſe nommoit *Yoking*, & traitoit de la Muſique, afin de mettre la paix au dedans.

C'eſt avec raiſon, que le ſçavant Voſſius avoit loué l'antiquité de ces Livres. M. l'Abbé R. croit-il l'avoir refuté, *par l'imprimerie qui n'eſt pas ſi ancienne qu'on dit, par le papier Chinois, qui eſt trop fin pour durer long-tems, & par le burleſque Conte d'une Vieille qui colla contre la muraille les Livres de Confucius, & de Mencius, alors écrits ſur de l'écorce, & par ce moyen les ſauva du feu de l'Empereur Ching ?*

Les Chinois n'ont jamais ſongé à écrire ſur de l'écorce. Mais avant l'invention du papier, les planches de bois, & les tablettes de Bambou, ſur leſquelles ils gravoient, & écrivoient leurs *Kings*, étoient beau-

coup plus durables, que le plus fort & le meilleur parchemin de l'Europe. On écrivit donc d'abord avec un pinceau de fer ſur des tablettes de Bambou ; enſuite on ſe ſervit du pinceau pour écrire ſur du Satin. On grava de plus les *Kings* ſur de dures & de larges pierres. Enfin ſous la dynaſte des *Han*, on inventa le papier, qui n'eſt point ſi fragile que l'on croit. Mais fût il beaucoup plus fin qu'il n'eſt, les planches de bois de meurent entieres ; quand la broſſe commence à l'eſſuyer, on les renouvelle.

Au reſte *Tſinchihoang*, en faiſant brûler ces Livres, n'avoit en vûe que de ſe maintenir dans la tranquille poſſeſſion du trône, dont il s'étoit rendu maître. Les Lettrés de ce tems-là ne pouvant ſouffrir un Roi, qui vouloit être abſolu, abuſoient du *Chuking*, & ſouffloient de tous côtés le feu de la révolte ; c'eſt ce qui engagea le nouveau Monarque à ôter aux Lettrés Chinois des Livres, qui entre leurs

mains cauſoient du trouble. *Lyking* cependant fut épargné, parce qu'étant moins intelligible que les deux autres, il étoit moins dangereux. On conſerva de même les autres Livres de Médecine & d'Agriculture, &c. Ce fut alors que pluſieurs Lettrés voulant ſauver du feu des monumens, qui leur étoient ſi chers, ouvrirent les murs de leurs maiſons, & les enſevélirent-là comme dans un tombeau de brique, d'où ils eſpéroient de les retirer quand l'orage ſeroit paſſé. Voilà ce qui a fondé le Conte rapporté de cette Vieille, qui colla contre ſa muraille les Livres de Confuſius.

M. l'Abbé R. avance encore, que les Chinois n'ont point de Sciences, & que leur Religion, auſſi bien que leurs Loix, tirent leur origine des Indiens.

Il faut bien diſtinguer dans la Chronologie de la Chine, ce qui eſt manifeſtement fabuleux, ce qui eſt douteux & incertain, & enfin ce qui eſt ſûr & indubitable. C'eſt des

Hiſtoriens Chinois les plus célébres, que nous vient une critique ſi ſage. L'amour de leur Patrie ne les a pas empêchés de retrancher de cette longue ſuite de ſiécles tout ce qui ne leur paroiſſoit pas ſolidement vrai. Ces ſages Hiſtoriens marquent, qu'on ne doit pas faire attention aux tems qu'on met depuis *Hoei-lie-vang*, juſqu'à *Fohi*, qui ſont incertains; c'eſt-à-dire, qu'on ne peut les ranger ſuivant une exacte & vraie Chronologie; & que ce qui précéde *Fohi*, doit paſſer pour mytologique.

Ce qu'il y a de certain, eſt que la Chine a été peuplée plus de 2155 ans avant la naiſſance du Sauveur. Cela ſe démontre par une Eclypſe de Soleil arrivée cette année là. On a envoyé en France des Obſervations Aſtronomiques tirées de l'Hiſtoire, & d'autres Livres des Chinois; qui prouvent & leur habileté en fait d'Aſtronomie, & l'antiquité de ces Obſervations.

Aux 2155 ans avant J. C. ſi l'on

ajoute les 1748. qui ſe ſont écoulés depuis, on aura une grande nation, qui s'eſt conſervée dans cette partie du monde, que nous nommons la Chine, pendant l'eſpace de trois mille neuf cens & un an ; cette antiquité n'eſt elle pas aſſez reſpectable ? Où étoient les Perſans & les Arabes, lorſque les Chinois obſervoient déja le cours des Aſtres ? Que ſont devenus les Egyptiens & les Chaldéens, tandis que les Chinois, du moins auſſi anciens qu'eux, ſubſiſtent encore ?

Mais il eſt bien difficile, dit M. l'Abbé R. *d'accorder cette antiquité avec la Chronologie même des ſeptante.* Il ajoûte, *qu'on ne peut plus reconnoître l'univerſalité du Déluge, & qu'on attribue aux premiers Empereurs Chinois des inventions, que l'Ecriture attribue à d'autres.*

Mais que fait tout cela contre le calcul Aſtronomique d'une Eclypſe de Soleil, vue & obſervée à la Chine 2155 ans avant J. C. On abandonne à M. R. les tems plus reculés ; & en

s'en tenant à cette époque, tout ce que dit ce Critique s'évanouit de lui-même. Quant aux inventions qui le choquent, comme elles ne se trouvent que dans les tems mythologiques, on ne s'y arrête pas.

C'eſt ſur tout aux Lettres Hiéroglyfiques, dont ſe ſervent les Chinois, qu'en veut le même Critique; il proteſte que cette maniére d'écrire eſt la plus ſotte choſe qui ſoit au monde.

Il eſt bien vrai-ſemblable, que les premiers hommes, après la confuſion des Langues, prenant leur route vers l'Orient, eurent la Chine pour partage, y apporterent avec eux les Livres qu'ils avoient reçûs de leurs Peres; & qu'ainſi ils ne s'amuſerent point à chercher d'autres Lettres, que celles de ces monumens antiques. On ſçait que les Babyloniens, les Egyptiens, & autres anciens Peuples avoient leurs Lettres Hiéroglyphiques; mais, ſelon toutes les appa.ences, la plûpart n'étoient que de pures pein-

tures énigmatiques. Témoin l'inſcription que l'on voyoit ſur la porte du temple de Dioſpolis. Un jeune Enfant, un Vieillard, un Epervier, un Perſan, un Crocodile ; le tout pour exprimer cette Sentence morale : *O vous qui naiſſez & qui mourez preſque en même tems, ſouvenez-vous que Dieu a en haine l'impudence.*

Ce que les Egyptiens exprimoient d'une façon ſi obſcure, ſi difficile, ſi bornée, & ſans aucune régle certaine, les vrais Hiéroglyphes de la Chine le font d'une maniére plus noble, plus univerſelle, & plus méthodique : d'une maniére plus aiſée ; car il eſt bien plus facile d'écrire ce caractére que ſi on vouloit faire un arbre tout entier ; plus noble ; car avec peu de traits, on peint les idées les plus ſublimes: plus univerſelle ; car ils comprennent tout ; plus méthodique ; car ce ne peut pas être le fruit du hazard. Ils ont été faits ſur des régles certaines ; & il y a des claſſes générales, auſquelles ils doivent ſe rapporter.

Il

Il eſt certain que plus les Intelligences ſont parfaites, elles penſent & communiquent leurs penſées avec des eſpéces plus générales, plus fécondes, & en même-tems plus ſimples. Attachés à un corps matériel, nous avons beſoin de ſens & de paroles, pour entretenir commerce les uns avec les autres. Les Anges d'un ordre plus élevé n'ont pas beſoin d'un ſecours ſi groſſier. Les Hiéroglyphes tiennent comme le milieu. Les yeux ne ſont pas ſi purs ni ſi légers que l'eſprit ; mais il vont & plus vîte, & plus loin que l'oüie Les Hiéroglyphes ne ſont point du reſſort de l'oreille: c'eſt par les yeux qu'ils vont à l'eſprit ; & dans les peintures racourcies qu'ils lui préſentent, il conçoit d'une maniére vive & claire, ce que la bouche ne pourroit lui dire qu'imparfaitement avec le ſecours de beaucoup de paroles.

Si donc M. l'Abbé R. a raiſon de dire, que l'invention des vingt-deux lettres de l'Alphabet Hebreu

doit venir d'inſpiration divine, cela doit ſe dire de même des hieroglyphes. Mais il ſoutient, *qu'il eſt bien plus merveilleux d'avoir compoſé une infinité de mots avec vingt ou trente figures, que d'en multiplier les figures en ſi grand nombre, que la vie de l'homme ne ſuffiſe pas pour les connoître toutes : c'eſt ce qu'ont fait les Chinois, qu'on admire tant ; & avec leurs ſoixante ou quatre-vingt mille caractéres, il leur manque encore quelques lettres, comme R.*

Sans doute que M l'Abbé R. s'imagine, que ce ſon qu'on a donné à nos lettres entre dans l'eſſence des hieroglyphes Chinois, parce qu'il ne ſçait pas, que n'étant pas faits pour parler aux oreilles, ils n'ont d'eux-mêmes aucun ſon, & qu'on pourroit les connoître tous ſans le ſecours d'aucune Langue, s'arrêtant aux ſeules idées qu'ils préſentent à l'eſprit.

Mais quand ce Critique admire, comment avec un Alphabet de vingt-quatre figures : on a pû for-

mer tous les mots de la Langue Grecque ou Arabe, s'il ſçavoit ce que c'eſt que les Hiéroglyphes, il admireroit avec bien plus de raiſon, comment de trois élémens, ſçavoir le point unique —, la ligne de deux points — —, & la ligne entiére — — —, qui en contient trois, on a pû tirer ce prodigieux nombre de divers caractéres. Au reſte cette multitude de caractéres ne doit pas tant embarraſſer. Avec un peu de facilité, on ſe met en état en trois ou quatre ans de lire & d'entendre les Livres de la Chine. Quand on ſçait cinq ou ſix mille lettres, il n'eſt preſque plus de Livres qui arrêtent; & c'eſt par la lecture, que ces lettres revenant ſans ceſſe, s'apprennent peu à peu, & ſans qu'on y faſſe aucune réflexion. Que l'on ſuppoſe un homme qui ſçache le Grec: il ſera néanmoins obligé de recourir quelquefois au *Lexicon*. Il en eſt de même pour l'intelligence des Livres Chinois; on eſt obligé de conſulter quelquefois les Dictionnaires.

Finiſſons par le caractére & le génie de la Langue Chinoiſe. On peut diſtinguer trois ſortes de langages chez les Chinois Celui du peuple, celui des honnêtes gens, & celui des livres Quoi que le premier ne ſoit pas ſi peigné que les deux autres, on ne peut pas dire cependant qu'il ſoit fort au-deſſous des Langues d'Europe ; & il n'a aſſurément aucun des defauts qu'on lui prête. Quelques Européans peu habiles trouvent des équivoques, où il n'y en a pas l'apparence. Ne s'étant pas gênés d'abord à bien prononcer les mots Chinois avec leurs aſpirations & leurs accens, il arrive qu'ils n'entendent qu'à demi ce que diſent les Chinois, & qu'ils ont beaucoup de peine à ſe faire entendre eux-mêmes. C'eſt une faute en eux, & ce n'eſt point un défaut dans la langue, qu'ils devoient mieux étudier.

Au deſſus de ce langage bas & groſſier, qui quant à la prononciation ſe varie en cent maniéres,

& qui ne s'écrit presque jamais, il y en a un autre plus poli & plus châtié, qui s'emploie dans une infinité d'histoires vraies ou feintes, d'un goût très-fin & très-délicat. L'esprit, les mœurs, l'urbanité, les peintures vives, les caractéres, les contrastes, rien n'y manque. Ces petits ouvrages se lisent & s'entendent sans beaucoup de peine; on n'y trouve aucune expression louche : mais par tout on y sent une netteté & une politesse, qui ne le céde guére aux Livres François mieux écrits.

Après ces deux maniéres de s'exprimer, l'une pour le petit Peuple, qui est moins soigneux de l'arrangement de ses paroles, & l'autre qui devroit être celle des Mandarins & des Lettrés, vient le langage des Livres, qui ne sont pas écrits en style familier; & il y a dans ce genre-ci bien des dégrés, pour parvenir à la briéveté majestueuse & sublime des anciens Livres appellés *King*. Ce n'est point

ici une Langue qui ſe parle, mais ſeulement qui s'écrit, & qu'on n'entendroit pas aiſément ſans le ſecours des lettres qn'on a ſous les yeux, & qu'on lit avec plaiſir. Car on trouve un ſtyle net & coulant : on ne ſent rien qui choque une oreille délicate ; & la varieté des accens ménagés avec art rend toujours un ſon harmonieux & doux.

M. Voſſius avoit raiſon de dire, que l'abondance de la Langue Chinoiſe vient de la multitude des caractéres. Il faut ajouter, qu'elle n'aît auſſi des ſens divers qu'on leur donne, & de l'aſſemblage qu'on en fait, en les mariant le plus ordinairement deux à deux, aſſez ſouvent trois à trois, & même quelquefois quatre à quatre. Il y a un Dictionnaire compoſé par les ordres d'un des derniers Empereurs, qui ne comprenoit pas toute la Langue, puiſqu'on a été obligé d'y ajouter un Supplément en vingt-quatre volumes ; cependant ce Dictionnaire avoit déja quatre-vingt-quinze

tomes, la plûpart fort épais, & d'une écriture fort menue. Y a-t'il une Langue au monde, qu'on ne pût épuiſer en beaucoup moins de volumes ? Il n'y a donc point de Langue au monde, ni qui ſoit plus riche que la Langue Chinoiſe, ni qui puiſſe ſe vanter d'avoir régné plus de trois ou quatre mille ans, comme elle régne encore aujourd'hui.

CHAPITRE X.

Du Salagraman : Explication de cette eſpéce de Caillou, & où il ſe trouve; cas particulier qu'en font les Indiens: Deſcription de ce Caillou ; Ses différentes eſpéces.

LE *Salagraman*, ou le Caillou vermoulu, ſe trouve dans la riviére de Gandica. Cette riviére de l'Indouſtan deſcend des montagnes au Nord de *Patna*, & ſe jette dans le Gange près de cette Ville. Le Gandica n'eſt pas moins ſacré pour les Indiens que le Gange. L'un & l'autre ont été l'objet de leur Poëſie, & ſont le terme de leur péleri-nage

Ce qu'il y a de ſingulier dans le Gandica, ſont des Cailloux, qu'on dit être percés par un ver, lequel s'y loge, s'y roule, & forme en s'y roulant des figures orbiculaires, qui ont

ont quelque choſe de ſurprenant. Les Indiens en font grand cas ; ils les achetent fort cher, & en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre. Les Brames les conſervent dans des boëtes de cuivre, ou d'argent, & leur font un ſacrifice tous les jours. Développons ſur ce ſujet le naturel & le myſtique, le réel & la fable.

Le Caillou percé de la riviére de Gandica ſe nomme communément *Salagraman.* Ses différentes eſpéces ont donné lieu à quantité de noms différens qu'on lui donne : on en compte juſqu'à ſoixante qui ne ſont guéres connus que des Sçavans, & qu'il ſeroit aſſez inutile de détailler. Tous ces noms ont rapport à leurs fables, & ſur tout aux trois principales Divinités de l'Inde. *Hirania-garban*, matrice d'or, eſt une eſpéce de Salagraman qui a des veines d'or ; elle appartient à Brama. *Chivanaban*, qui veut dire nombril de *Chivoudou* eſt du reſſort du Dieu de ce nom. Ces deux Divinités n'en

ont que quatre chacun qui leur ſoient attribués ; les autres Salagramans, à la réſerve de deux, ont tous des noms de Vichnou, & de ſes métamorphoſes.

Le Salagraman eſt un caillou dur, poli, communément noir, quelquefois marbré, & de différentes couleurs, de figure ronde, oblongue, ovale, applati quelquefois d'un côté, ou même des deux. Ces cailloux ſe forment dans la rocaille des rives ou caſcades du Gandica, d'où on eſt obligé de les extraire en caſſant la pierre qui les enveloppe du moins en partie. Ils conſervent la marque de leurs poſitions, par un médiocre applatiſſement d'un des côtés. C'eſt dans l'eau, ou à la portée des flots qu'ils naiſſent. L'inſecte qu'on y trouve, eſt appellé Ver. Dans la Langue des Indiens, on lui donne trois noms : *Souvarnakiam*, le Ver d'or ; *Vagirakitam*, le Ver de diamant ; & *Præſtarakitam*, le Ver de pierre.

Une Fable que l'on débite vers le

Nord, porte que c'eſt une métamorphoſe du Dieu *Vichnou*, arrivée de la maniere ſuivante. *Vichnou* alla rendre viſite à la femme d'un Pénitent, & la ſuborna ; le Pénitent déshonoré ſe vengea par une malédiction conçue en ces termes : Puiſſe-tu naître Ver, & n'avoir à ronger que la pierre ! La malédiction eût ſon effet ; ainſi nacquit *Vichnou*.

On rapporte ailleurs d'une autre maniére la métamorphoſe de *Vichnou*. Les trois Divinités *Brahma*, *Vichnou* & *Chivoudou* ayant ouï parler d'une Danſeuſe nommée *Gandica*, non moins fameuſe par ſa douceur, que par ſa beauté, furent la voir, & mirent ſa patience à l'épreuve, par des maniéres inciviles, & tout à fait propres à la fâcher. N'ayant pu altérer ſa bonne humeur, ils furent ſi contens de ſa politeſſe, qu'après s'être fait connoître, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois ; & pour cet effet ils la métamorphoſerent en riviere.

C'eſt la rivierre Gandica, où ces trois Divinités renaiſſent ſous la forme de Salagraman.

Ces deux Fables conduiſent au même point, qui eſt de faire l'apothéoſe de l'Inſecte, lequel ſe loge ou naît dans cette rocaille. Faut-il le nommer Ver, ou Poiſſon ? On a lieu de douter que ce ſoit un Ver; on diroit plus volontiers que c'eſt un poiſſon. Peut-être conviendroit-il mieux de l'appeller Limaçon, à cauſe de ſa figure & de ſa poſition, telle qu'on peut la conjecturer des orbes qu'on remarque ſur les cailloux les plus diſtincts : la queue eſt au centre ; le ventre dans la partie la plus évaſée de ſon lit ; la tête au bord, où l'Inſecte reçoit la nourriture que le flot lui apporte.

Dans l'eſpace qu'occupe le corps de l'Inſecte, on voit à diſtances égales des lignes profondes, paralelles, & réguliérement tracées comme ſi elles partoient du centre à la circonférence, coupées cependant ou interrompues d'un orbe à

l'autre. Ces lignes ſont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre ; ce qui ſuppoſe que l'Inſecte a divers plis, ainſi que le Ver & la Chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens, eſt que c'eſt un Ver qui ronge la pierre, pour s'y faire une loge, ou pour s'en nourrir.

L'admiration eſt la mere de l'idolâtrie. L'Indien qui examine peu, & qui n'eſt rien moins que Phyſicien, ayant remarqué dans ces cailloux des loges artiſtement travaillées, a donné de l'eſprit à l'Inſecte ; & il ne lui en a pas fallu d'avantage pour en faire un Dieu. Quelques-uns parmi eux, ſurtout vers le Nord, placent même à diſtances réglées les Dieux ſubalternes du Dieu de *Vichnou* : les *Dourapalacoulan*, ou les portiers ſont à l'entrée, & ainſi des autres.

On ne peut nier abſolument, que la figure ou les cavités de certains cailloux, qui paroiſſent rongés, ne ſoient l'ouvrage de quel-

que Ver ; mais ce Ver doit-être différent de l'Inſecte dont nous parlons. Encore peut-on, ce ſemble, expliquer ainſi la plûpart des cavités irrégulieres. Le Salagraman étant uni étroitement au roc dans lequel il ſe forme, il eſt naturel que les pointes du roc entrant ſans ordre dans le caillou, qui croît avec lui, ces pointes concaſſées laiſſent le creux dont nous cherchons la cauſe.

Il y a une eſpéce de Salagraman appellé *Charcapani*, plat des deux côtés, qui a huit à dix loges ſemblables ſur une des faces, à diſtance égale, & parfaitement régulieres. On ne peut douter qu'il n'y ait eu un petit poiſſon, mais différent de ceux qui ſont diſpoſés en limaçon : ainſi le *Charcapani* ſera un coquillage pierreux ou pétrifié ; cependant il ne différe pas du marbre par la couleur & la dureté. Pourquoi les autres Salagramans ne ſeroient-ils pas de même des coquillages ?

On voit ſur les roches de l'Iſle

de France des coquillages, qui, ſans reſſembler aux Salagramans, peuvent nous aider à les faire connoître. C'eſt un aſſemblage de petites loges dans les creux, ou ſur les pointes des rochers battus par la vague. Chaque loge eſt une coquille ; & toutes enſemble font un bloc, qu'on appelle le Bouquet de Mer. Le poiſſon s'y nourrit de la graiſſe de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la ſurface, à peu près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaiſſeau : ce bloc de coquillages, qui n'en font qu'un, a quelque rapport au *Charcapani*. Il eſt enchaſſé dans la pierre, qu'il faudroit caſſer pour l'en extraire. Se pétrifie-t'il avec le tems ? c'eſt ce qu'on ignore ; mais s'il ſe pétrifioit, on pourroit en faire une nouvelle eſpéce de Salagraman.

Le plus grand Salagraman, appellé *Anantamourli*, eſt rare & précieux. La figure du limaçon y eſt ſi diſtincte, tant au-deſſus qu'au de-

dans, qu'il prouve ſeul l'explication que nous en avons donnée. Les Salagramans de la ſeconde grandeur ſont appellés *Gopalamourli* ; ils n'ont qu'une loge & un limaçon. Le Chivanabam eſt le plus rond. Il eſt diſtingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent Nombril ; on ne peut l'expliquer, qu'en diſant que c'eſt un caillou enchaſſé par la partie, qu'ils appellent Nombril, dans un creux circulaire du roc où il ſ'eſt formé. Ce qui paroît inégal & rongé tout autour, peut être l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnoit; car on ne voit pas par quel art un Ver formeroit un front ſi régulier, & comment en rongeant la pierre inégalement, il ſeroit attentif à ne pas endommager le cercle, qui fait la rareté du Caillou. Un autre Salagraman moins grand a ſur le côté plat la figure de limaçon fort bien gravée : on pourroit même croire, en voyant ce Caillou, que le Limaçon marche

en portant sa maison sur le dos. Les plus petits Salagramans, appellés *Cachamourti* ont deux loges, & un lien par lequel elles se communiquent.

Le sacrifice que les Brames font au Salagraman, consiste à y appliquer la raclure du bois de Sandal, dont ils ont coutume de s'orner eux-mêmes ; à le remplir ou froter d'huile, à le laver, à lui faire dessus des libations, à lui donner une espéce de repas d'une composition de beure, de caillé, de lait, de sucre, & de figues bananes, appellée *Panchamroutam*, ou l'ambroisie de cinq mets. Ils accompagnent la cérémonie des paroles du Vedam, à l'honneur de Vichnou, entre lesquelles ils lui adressent celles-ci : Divinité à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds ; peut-être par allusion à la quantité de loges, de trous, & de lignes, qu'on voit dans quelques *Salagramans*. C'est aux habiles Naturalistes à expliquer de quelle maniére se forme cet admirable caillou.

CHAPITRE XI.

De l'état ancien & de l'état préſent de l'Arménie ; diviſion de l'Arménie, Deſcription d'Erzerum, d'Erivan, & du Mont Ararat ; Mœurs, génie, caractére, occupations des Arméniens.

L'Arménie s'étend depuis le mont Taurus, qui la ſépare de la Méſopotamie vers le Midi, juſqu'à l'Ibérie ; & depuis la Médie à ſon Orient, juſqu'aux Pariadres & à l'Euphrate, qui la ſépare de la petite Arménie à ſon Occident. Dans cette étendue de Pays, dit Strabon, naiſſent pluſieurs rivieres, qui ſe partagent en trois différentes mers ; ſçavoir le Cycus & le Phaſe, qui ſe jettent dans le Pont Euxin, l'Araxe, dans la mer Caſpienne, l'Euphrate & le Tigre, dans le Golfe Perſique.

L'Euphrate & l'Araxe ſont aſſez voiſins l'un & l'autre de la Montagne appellée autrefois Abos, au 41 ou 42e. dégré de latitude. Le Tigre ſort du Mont Nephate, vers le 33e dégré.

Toutes ces Montagnes ſont des parties du Taurus, qui dans ſa longueur prend divers noms.

Les anciens Géographes & les Hiſtoriens Grecs & Latins font mention de quelques Villes principales de l'Arménie, telles que ſont Artaxata, & Tigranocerta, Carca-Thiourta, Armaſata.

Artaxata étoit ſur l'Araxe. Strabon & Plutarque diſent, qu'Antiochus le Grand, Roi de Syrie, ayant été obligé de faire ſortir de ſes Etats Annibal, l'ennemi capital des Romains, ce Général Carthaginois vint ſe réfugier auprès du Roi Artaxes, ou Arſaces, & qu'étant auprès de ce Prince, il lui donna le deſſein de faire bâtir cette Ville d'Artaxata, qui fut ainſi nommée en l'honneur du Roi Artaxes ſon fondateur.

Tigranocerta étoit ſituée ſur une Montagne, au-delà des Sources du Tigre. Carcathiourta étoit entre l'Euphrate & le Tigre, mais plus proche de ce dernier fleuve. Armaſata, ou Arſamaſata, étoit placée au pied du mont Taurus.

Les Arméniens peuvent avec plus de raiſon que les Chaldéens, & que les Egyptiens, vanter leur antiquité; car il eſt conſtant que la terre qu'ils habitent, eſt la premiére ſur laquelle marcherent les hommes après le déluge, en deſcendant de l'Arche; qui, ſelon le témoignage de l'Ecriture, s'arrêta ſur les Montagnes d'Arménie. Mais il faut auſſi convenir, que Noë & ſa famille n'y firent point alors d'établiſſement, & qu'ils paſſerent en la Terre de Sannaar, ſoit pour chercher un climat plus doux, ſoit pour y aller revoir leur chere Patrie. On ne ſçait lequel des deſcendans de Noë y ramena une Colonie; ſelon l'opinion commune, ce fût ou Hus, ou Gather, l'un & l'autre fils d'Aram petit fils de Sem.

Au reſte les Arméniens ont comme les Chaldéens & les Egyptiens leurs antiquités fabuleuſes ; mais ils ne les font point remonter au-delà du Déluge, ainſi qu'ont fait ces deux Peuples.

Selon l'ancienne hiſtoire des Arméniens, *Haik* fut leur premier Roi ; il étoit fils de Targon, petit-fils de Thiras, arriere petit-fils de Gomer, né de Japhet. Il vainquit & tua Belus, qui prétendoit le ſoumettre à ſon Empire ; & c'eſt de lui que la Nation a été nommée *Haikane*.

Les Hiſtoriens Arméniens ajoûtent qu'ils ont eu cinquante-trois Rois de la poſterité de Laik ; & que le dernier nommée Vahé, fut défait & tué dans un combat contre Alexandre : ils comptent enſuite vingt-ſept Rois de la race des Arſacides, à commencer par Vacarſaces.

Ce qui paroît certain, eſt que l'Arménie ne fut point ſujette aux Rois d'Aſſyrie, puiſque les deux fils de Sennacherib s'y réfugie-

rent, après l'exécrable parricide qu'ils commirent en la perſonne de leur Pere, & de leur Roi.

Cette longue ſuite de Rois eſt contredite par des Hiſtoriens très-croyables ; & l'on ne peut pas douter, que l'Arménie n'ait été une Province de l'Empire des Medes & des Perſes, gouvernée par un Satrape. Car Strabon, pour prouver qu'elle eſt très-propre à élever des chevaux, dit que le Satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au Roi de Perſe ; & Xénophon raconte, que les dix mille Grecs qui firent cette fameuſe retraite, après la défaite du jeune Cyrus, prirent leur route au-deſſus des ſources de l'Euphrate, pour éviter d'être arrêtés par les Perſes, au paſſage des riviéres. Arrien faiſant le dénombrement des troupes de Darius à la bataille d'Arbelles, y nomme les Arméniens, & leur donne deux Chefs, *Orontes* & *Mithruſtes*.

On ne croit pas non plus qu'A-

léxandre soit entré en Arménie, puisque de la Mésopotamie, traversant l'Euphrate, il passa en Assyrie, & combatit Darius, près d'Arbelles au-dessous du mont Taurus. L'Arménie néanmoins subit le sort commun de l'Orient ; car Aléxandre la met au nombre de ses autres Conquêtes : peut-être que la crainte seule de ses armes la lui assujettit, ou qu'il y envoya un de ses Généraux.

Après la mort d'Aléxandre, dont les Etats furent partagés entre les principaux Chefs de son armée, l'Arménie échut en partage à Fraraphernes, qui prit le titre de Roi, & le transmit à sa posterité. Orontes fut le dernier qui porta ce titre. Après sa mort, l'Arménie fut partagée entre Artaxes & Quadriades, qui avoient servi dans les armées d'Antiochus le Grand, & qui apparemment étoient de la famille d'Orontes.

Artaxes fut aussi nommé Arsaces, ou plutôt c'est le même nom. Il

fut la tige des Arſacides, Rois d'Arménie ; comme un autre Arſaces le fut des Arſacides, Rois des Parthes.

Tigrane, fils d'Artaxes, ſe rendit maître de l'autre partie de l'Arménie, & la poſſéda toute entiére; profitant enſuite des diviſions qui affoibliſſoient la Syrie ; il la conquit, & conquit auſſi la Cappadoce, la Galatie, la Méſopotamie, & battit ſouvent les Parthes.

Tigrane, victorieux & redoutable dans l'Orient, fut obligé de plier ſous les Romains, & de fuir devant Luculle, qui l'attaqua avec dix mille hommes d'Infanterie, trois mille de Cavalerie, & environ mille autres armés de fléches, tandis que l'armée de Tigrane étoit compoſée de cent cinquante mille hommes d'Infanterie, cinquante mille de Cavalerie ; ſans compter dans ce nombre vingt mille autres Soldats armés de frondes & de fléches.

Cette diſgrace lui arriva, pour avoir reçû chez lui & favoriſé Mithridate,

Mithridate, dont il avoit épouſé la fille.

Mais étant allé au-devant de Pompée, auſſi-tôt qu'il le ſçut arrivé en Arménie, l'ayant joint, il ſe proſterna en ſa préſence, & s'ôtant le diadéme de deſſus la tête, il le mit aux pieds du Vainqueur, proteſtant qu'il ne vouloit le tenir que de la grace du Peuple Romain. Pompée reçût ſes ſoumiſſions avec civilité, lui remit le Bandeau Royal, le déclara Roi d'Arménie, allié & ami du Peuple Romain.

Artavaſde ſon fils & ſon Succeſſeur s'étant rendu ſuſpect à Marc-Antoine, qui faiſoit la guerre aux Parthes, il fut arrêté & mené à Aléxandrie, où après avoir été traîné en triomphe, on lui fit perdre la vie dans la priſon.

Depuis ce tems-là l'Arménie fait une partie aſſez conſidérable de l'Hiſtoire Romaine, ſur tout à l'occaſion des gue res entre les Romains & les Parthes, puis entre les Grecs & les Perſes.

Elle-eut d'ailleurs beaucoup à ſouffrir des invaſions des Sarrazins & des Tartares ; enfin les Turcs & les Perſans, après s'être fait long-tems la guerre, ſe ſont accordés à la partager entr'eux.

L'Hiſtoire d'Arménie nous fait remarquer, que ce Royaume a eu des Rois de la maiſon des *Arſacides*, juſqu'à *Ardeſciras* qui fut le dernier, & qui régna du tems de l'Empereur Arcadius.

Ce qui reſte des célébres & anciennes Villes de l'Arménie a changé de nom ; & ce ſont aujourd'hui les Villes d'Erzerum, Terzom, Aſſan-Kala, Beazit, Baybout, Erivan, Nachivan, Zulpha ; enſorte qu'on ne peut comparer que ſur de légeres conjectures, l'état préſent de l'Arménie, avec celui où elle étoit autrefois.

Si les anciennes Villes étoient bâties comme les nouvelles, il n'eſt pas étonnant qu'il n'en ſoit demeuré aucun veſtige ; car elles ne ſont conſtruites que de terre ſoutenue

par quelques morceaux de bois, qui y eſt très rare & très cher : auſſi n'allume-t'on guéres dans le Pays que du chaume & de la bouze de vache, que l'on fait ſécher au Soleil.

Les murs des Villes, & les Forts ſont d'une eſpéce de brique, liée par le moyen d'un mortier, qui n'eſt qu'une terre détrempée. Tous ces ouvrages ſont bien-tôt détruits par les pluies, & plus encore par ce qu'on néglige de les réparer.

L'Arménie eſt preſque toute environnée du mont Taurus, des monts Pariades & Caſpiens, de l'Antitaurus, de Niphate, des monts Gordiens ou Ararat. Ces Montagnes toujours couvertes de neiges & de glace y entretiennent un froid continuel ; ces incommodités n'empêchent pas que le Pays ne ſoit aſſez bien peuplé, ſon terroir étant très-fertile.

Les Laboureurs n'ouvrent la terre qu'au Printems, pour faire la récolte vers le commencement de Septem-

bre. Leur uſage eſt de faire les ſillons très-profonds, ce qui les oblige d'atteler juſqu'à douze paires de bœufs à leurs charrues ; les vignes ſont couvertes de terre pendant l'hiver : elles donnent de très-mauvais vin.

Au reſte l'Arménie ne ſe reſſemble pas en toutes ſes parties. Pendant que les unes ſont expoſées au grand froid, les autres ſouffrent une chaleur exceſſive. Elle eſt ſi grande à Erivan, que les Habitans ſont obligés de quitter la Ville, pour aller chercher le froid ſur les Montagnes voiſines. L'Arménie étant ſituée entre le 37e. & le 41e. dégré de latitude, la chaleur y ſeroit univerſelle, ſi elle n'étoit extrêmement tempérée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent.

L'Arménie eſt inégalement partagée entre les Turcs & les Perſans. Les Turcs en poſſédent la plus grande partie, dont Erzerum eſt la ville Capitale ; les Perſans ſont maîtres de l'autre partie, dont la Capitale eſt *Erivan*.

On croit communément qu'Erzerum eſt l'ancienne Theodoſiopolis. Procope prétend que Théodoſe le Grand ſe contenta de l'honnorer de ſon nom, en la laiſſant ouverte comme un village ; mais que dans la ſuite l'Empereur Anaſtaſe la ferma de murailles, & la mit en état de défenſe contre les Perſes. Cette opinion qu'Erzerum ſoit l'ancienne Théodoſiopolis, ne peut s'accommoder avec la ſituation que Procope lui donne ; car cet Auteur ajoute, que Théodoſiopolis étoit à 43. ſtades, c'eſt-à-dire, à deux lieues environ de la ſource de l'Euphrates. Or il eſt certain qu'Erzerum en eſt beaucoup plus éloigné ; car il eſt ſitué entre deux rivieres, qui vont ſe joindre à trois journées au-deſſous de cette Ville, & qui forment l'Euphrate de leurs confluens. L'une de ces rivieres coule à une journée d'Erzerum, & l'autre à une journée & demie. Quelques-uns prétendent que cette Ville eſt l'ancienne Charres, que d'autres

appellent Charni ; mais peut-être que Charno ou Charni fut le premier & l'ancien nom, qui fut enſuite changé en celui de Theodoſiopolis.

Quoiqu'il en ſoit, Erzerum eſt au pied de la Montagne qui donne naiſſance aux deux riviéres, dont on vient de parler, & à quantité de ruiſſeaux, qui viennent l'arroſer. La Ville a devant-elle une belle & fertile plaine, qui s'étend entre les deux premiers bras de l'Euphrate. Elle eſt fermée d'une double enceinte de murailles aſſez mauvaiſes, qui ont des tours d'eſpace en eſpace. Son Château bâti ſur une hauteur n'eſt guéres en meilleur état; il eſt commandé par une eſpéce de Dongeon plus élevé, où l'Aga des Janiſſaires loge, & commande indépendamment du Bacha.

Il y a à Erzerom dix-huit mille Turcs, ſépt à huit mille Arméniens, & environ cinq cens Grecs. Ces derniers ramaſſés enſemble dans un Faubourg travaillent à faire de

la vaiſſelle, & des uſtenciles de cuiſine ; les Arméniens exercent toutes ſortes de métiers, & font commerce de marchandiſes. Il n'eſt pas permis aux Chrétiens d'avoir des maiſons dans le Château ; s'ils y vont pour leurs affaires, ou pour travailler, ils ſont obligés d'en ſortir avant la nuit.

Cette Ville paroît d'autant plus peuplée, qu'il y arrive continuellement des Caravanes. Comme c'eſt le paſſage le plus connu entre la Turquie & la Perſe, il eſt auſſi le plus fréquenté ; ainſi Erzerom eſt toujours rempli d'un grand nombre d'Etrangers.

On dit que le Grand Seigneur tire chaque année d'Erzerom & de ſes dépendances quatre cens bourſes, & que le Bacha en a trois cens pour ſon compte. Erzerom eſt environ au 40e. dégré de latitude; & néanmoins l'hiver y eſt rude & long : à peine y eſt-on délivré du froid au mois de Juin, & il revient dès le mois de Septembre.

A deux lieues d'Erzerom, près d'un village nommé Elyia, il y a un bain d'eau chaude, qui se renouvelle continuellement par deux sources, qui jettent deux bouillons aussi gros chacun que le corps d'un homme : le bassin est octogone, environné d'un bâtiment de la même figure. Ces bains sont extrêmement fréquentés.

D'Erzerum à Erivan, il y a quatorze ou quinze journées de Caravanne. On a le choix de deux différentes routes : l'une par Cars, qui est la derniére Place des Turcs en Arménie ; l'autre par Teflis, Capitale de la Géorgie.

Erivan est la seule Place importante, que le Roi de Perse possede en Arménie. Elle est la Conquête de Cha Sephi, fils de Cha Abas, qui l'an 1635. l'emporta d'assaut, & fit main basse sur la Garnison Turque composée de vingt-deux mille hommes.

Erivan n'étoit pas alors où il est aujourd'hui, mais à environ neuf cens pas plus loin. Les

Les Perſans ont jugé que cette nouvelle ſituation ſeroit plus avantageuſe. Son Château eſt ſur un roc eſcarpé, & inacceſſible vers le Couchant; le reſte eſt défendu par une triple enceinte de murailles de briques ſéchées au Soleil C'eſt la demeure du Kan, ou du Gouverneur, & des autres Officiers de la Garniſon. La Ville eſt au-deſſus, enfermée d'une double muraille, plus remplie de jardins & de vignes, que de maiſons; on y compte environ quatre mille ames: les Arméniens n'en ſont que la quatriéme partie, & onr cependant quatre Egliſes.

Au pied du roc ſur lequel eſt bâti le Château, on voit une riviére, ou pour mieux dire un torrent nommé Zengui, qui deſcend d un grand Lac de vingt-cinq lieues de tour, à deux journées & demie de la Ville, vers le Nord; c'eſt le Lac d Agtamar. Le Zengui va ſe jetter dans l'Araxe, à trois lieues au-deſſous d'Erivan. On le paſſe en cette

Ville ſur un beau Pont de trois arches, ſous leſquelles on a pratiqué des chambres, pour y aller prendre le frais Il y a encore de l'autre côté une petite riviére nommée *Queurboulac*. La Ville eſt de plus arroſée de pluſieurs ruiſſeaux & fontaines, qui ne donnent que de mauvaiſe eau ; mais en revanche le vin eſt excellent.

En ſortant d'Erivan, on entre dans une charmante plaine, fertile en toute ſorte de fruits & de grains, abondante en ris & en cotton, avec de beaux vignobles & de gras pâturages. Grand nombre de Villages, & de Maiſons de plaiſance agréament ſituées, donnent à cette Ville une vûe délicieuſe.

On met Erivan entre le 20 & le 29é degré d'élévation du Pole : les glaces & les neiges n'y manquent pas pendant l'hiver ; mais en été l'air s'enflamme ſi vivement, & devient ſi mal ſain, que le Kan & la plûpart des Habitans ſont obligés d'abandonner la ville, pour aller

reſpirer un meilleur air ſur les Montagnes. Elles ſont alors couvertes d'un Peuple très nombreux. Il ſe loge ſous des tentes, & l'on dit que l'on en dreſſe plus de vingt mille ; car non-ſeulement les Curdes, qui n'en ſont pas éloignés, mais encore d'autres Peuples, qui viennent du fond de la Chaldée, y conduiſent leurs troupeaux, pour y conſommer les herbages, & pour y éviter les chaleurs

Erivan eſt de même qu'Erzerom, le chemin le plus ordinaire des Caravanes, qui vont de Turquie en Perſe, & de Perſe en Turquie ; parcequ'elles y trouvent plus abondamment les commodités de la vie.

Cette Province remplit les coffres du Roi de Perſe de groſſes ſommes d'argent : l'opinion commune eſt qu'elle vaut au Kan plus de vingt mille Tomans, c'eſt-à-dire environ neuf cens mille livres.

Le mont Ararat, ſur lequel on croit que l'Arche de Noe s'arrêta,

quand les eaux du Déluge commencerent à baiſſer, eſt à dix ou douze lieues d'Erivan, tirant entre le Midi & l'Orient. Les Arméniens l'ont en grande vénération ; ſitôt qu'ils l'apperçoivent, ils ſe proſternent en terre, & la baiſent. Ils appellent cette Montagne *Meſeſoufat*, c'eſt à-dire Montagne de l'Arche. On croit que cette Montagne eſt dans l'ancienne Géographie le mont Gordien, *Mons Gordioeus* Son ſommet eſt diviſé en deux pointes, toujours couvertes de neiges, & preſque toujours environnées de nuées & de brouillards, qui en dérobent la vûe.

Au bas de la Montagne, ce ſont des ſables mouvans, entrecoupés de quelques pelouſes maigres, où de pauvres Bergers conduiſent des troupeaux, qui ſe ſentent de la mauvaiſe pâture. Plus haut ce ſont d'affreux rochers noirs, & entaſſés les uns ſur les autres, où néanmoins des Tigres & des Corneilles trouvent à ſe nourrir. On n'y peut par-

venir qu'avec d'extrêmes difficultés à cauſe de la roideur de la Montagne, de l'abondance des ſables, & du manque d'eau.

Il nous reſte à faire connoître le génie & le caractére des Arméniens. On loue en eux un ſens droit, leur prudence, leur habileté dans le commerce, leur application continuelle & infatigable au travail qu'ils aiment d'inclination, un fond de bonté naturelle qui les lie aiſément avec les étrangers, & qui exclut d'entr'eux toute querelle, pourvû que l'intérêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche, c'eſt d'aimer un peu trop le vin, & leur intérêt par-deſſus toutes choſes.

Le Chriſtianiſme qu'ils profeſſent, a pour eux de grandes rigueurs; il les oblige à des jeûnes longs & auſteres, qu'ils obſervent avec la plus ſcrupuleuſe régularité.

On ſçait que Cha Abas I. ſurnommé le Grand, déſeſpérant de garder l'Arménie contre les Turcs,

& ne voulant leur laiſſer qu'un Pays déſert, enleva plus de vingt deux mille familles Arméniennes, & les diviſa en pluſieurs Colonies, qu'il diſperſa en pluſieurs Provinces de ſes Etats; mais la plus grande partie de ces Colonies ayant été confondues avec les Mahométans dans des régions éloignées, elles ont oublié leur origine, & la religion de leurs Peres.

Il n'en a pas été ainſi de la Colonie, que *Cha-Abas* établît à une lieue, & comme dans le Faubourg d'Iſpaham. Ce Prince qui avoit de grandes vûes, ayant reconnu que ſes Etats pouvoient fournir à un riche commerce, mais que les Perſans, portés naturellement à l'oiſiveté & à la profuſion, étoient incapables de l'entreprendre, & de l'entretenir, réſolut de ſe ſervir des Arméniens, Peuple d'un naturel tout contraire, pour mettre à profit dans ſes Etats les richeſſes qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs, que les Arméniens étant Chrétiens, ſeroient mieux

venus en l'Europe, que toutes autre Nation, qui ne l'étoit pas. Il réuſſit dans ſes deſſeins. Les Arméniens prirent goût au commerce; & depuis ce tems-là, ils ont porté par tout le monde le commerce de la Perſe.

Un des premiers fruits qu'ils en tirerent, fut de ſe bâtir une Ville près d'Iſpahan. Ils la nommerent Sulfa, ou Julfa, du nom d'une Ville de leur premiére Patrie; & cette Ville eſt aujourd'hui conſidérable. Elle a ſon Kalanther de leur Nation; cet Officier eſt, comme qui diroit en France un Maire, où un Juge de Police.

Le commerce ayant fait ſortir les Arméniens de leur Pays, ils ſe ſont établis par des Colonies volontaires dans preſque tous les endroits où ils l'ont exercé; dans la Géorgie & les Provinces voiſines, dans la Perſe, dans la Turquie, dans la petite Tartarie, juſques en Pologne, & dans les autres lieux où les guerres qui ravageoient leur

Patrie, les ont contrains de se réfugier.

Les Turcs & les Perses, qui sont leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire : ils les chargent d'impôts, & les exigent avec violence; ce qui entretient dans l'esprit de toute la Nation une timidité, qui passe des peres aux enfans.

Il n'y a point de Noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres Peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables, ne leur laisse pour toute distinction, que d'avoir plus ou moins de bien. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, & cessent de l'exercer, quand ils se mettent au commerce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi faire subsister leur famille.

Une grande partie de la Nation est occupée des travaux de la campagne, à labourer les terres, & à cultiver les vignes.

Pour ce qui est des femmes, il en est d'elles, comme de toutes celles qui sont dans l'Orient. L'on peut

dire qu'elles ſont condamnées, pour ainſi parler, à une priſon perpétuelle ; ſi elles ſont obligées de ſortir du logis, c'eſt toujours ſous l'enveloppe d'un long manteau, & d'un grand voile blanc qui les couvrent de telle maniére, qu'ils ne leur laiſſent de libre que les yeux pour ſe conduire, & le nez pour reſpirer. Cependant, afin qu'elles puiſſent ſe viſiter & s'entretenir, on leur fait des portes de communication avec les maiſons voiſines ; mais ces portes bien différentes de celles de Janus, s'ouvrent quand les Dames ſont en paix, & ſe ferment quand elles ſont en guerre.

CHAPITRE XII.

Description de divers Arbres singuliers de la Chine ; de l'Arbre du Vernis ; de l'Arbre dont on tire de l'huile ; de l'Arbre qui porte le suif ; de l'Arbre où l'on prend la cire ; de l'Arbre qui donne du Sang de Dragon ; de l'Arbre qui répand une odeur plus agréable que celle de l'Encens ; de l'Arbrisseau du Thé

LE *Tsichu*, ou l'Arbre du Vernis, n'est ni haut, ni touffu, ni étendu. Son écorce est blanchâtre; sa feuille ressemble assez à celles des cerisiers sauvages. La gomme qu'il distille goute à goute ne ressemble pas mal aux larmes de térébentine : il rend beaucoup de liqueur, si on lui fait une incision; mais il périt aussi plutôt.

On dit que cette liqueur tirée à

froid a certaines qualités veneneuſes, dont on n'évite les mauvais effets, qu'en tâchant de n'en pas recevoir la vapeur, quand on la change de vaſe, ou qu'on l'agite; c'eſt auſſi une précaution qu'il faut prendre quand on la cuit.

Le Vernis prend toutes les couleurs qu'on veut y mêler; & s'il eſt bien fait, il ne perd rien de ſon luſtre & de ſon éclat, ni par les changemens de l'air, ni par la vieilleſſe du bois où on l'a appliqué. Mais pour le bien faire, il faut du tems & du ſoin: une ou deux couches ne ſuffiſent pas; il faut y revenir pluſieurs fois; attendre que la couche qui a été miſe égale & mince, ſoit ſéche ſans être durcie; prendre garde ſi celle qu'on met eſt plus forte, ou d'une couleur plus foncée, & tâcher de venir peu à peu à prendre un certain tempéramment, qui ſeul rend l'ouvrage ſolide, uni & éclatant: c'eſt ce que l'expérience ſeule apprend aux habiles ouvriers. Comme il faut

mettre quelquefois l'ouvrage dans des lieux humides, quelquefois même le tremper dans l'eau, & enfin le tourner, ou en diſpoſer à ſon gré, on en fait rarement de gros ouvrages, comme ſeroient les colonnes arrêtées ſur des baſes de pierre, dont les bâtimens Chinois ſont ſoutenus, & celles de la grande ſalle de l'Empereur. Toutes ces colonnes ne ſont point enduites d'un vrai vernis, mais d'une autre liqueur qu'on nomme Tong-yeou.

Le *Tong-chu* eſt un arbre, dont on tire une liqueur qui approche du vernis. Quand on le voit de loin, on le prend pour un vrai noyer, tant il lui eſt ſemblable, ſoit par la forme & la couleur de l'écorce, ſoit par la largeur & le contour des feuilles, ſoit par la figure & la diſpoſition des noix. Ces noix ne ſont pleines que d'une huile un peu épaiſſe, mêlée avec une poulpe huileuſe, qu'on preſſure enſuite, pour ne pas perdre la plus grande partie de la liqueur. Pour la mettre

en œuvre, on la fait cuire avec de la litharge, & l'on y mêle, ſi l'on veut, de la couleur; ſouvent on l'applique ſans mélange ſur le bois, qu'elle défend de la pluie. On l'applique auſſi ſans mélange ſur les carreaux qui forment le plancher d'une chambre : ils deviennent luiſans; & pourvû qu'on ait ſoin de les laver de tems en tems, ils conſervent leur luſtre. C'eſt ainſi que ſont faits les appartemens de l'Empereur & des Grands de l'Empire.

Mais ſi on veut faire un ouvrage achevé; s'il s'agit, par exemple, d'orner une chambre, un cabinet, on couvre les colonnes & la boiſerie de filaſſe, de chaux, ou d'autres matiéres ſemblables préparées en pâte. On laiſſe ſécher le tout juſqu'à un certain dégré : enſuite ayant mêlé dans l'huile telle couleur que l'on veut, & après l'avoir fait cuire à l'ordinaire, on l'applique avec des broſſes, ſuivant le deſſein qu'on s'eſt formé. On dore quelquefois les moulures, les

ouvrages de ſculpture, & tout ce qui eſt relevé en boſſe, mais ſans le ſecours de la dorure, l'éclat & le luſtre de ces ouvrages ne cédent guéres à celui du vernis, que les Chinois nomment *Tſi*.

L'arbre qui porte le ſuif eſt de la hauteur d'un grand ceriſier; le fruit eſt renfermé dans une écorce qu'on appelle *Tenkiou*, & qui s'ouvre par le milieu quand il eſt mûr, comme celle de la chataigne. Il conſiſte en des grains blancs de la groſſeur d'une noiſette, dont la chair a les qualités du ſuif: auſſi en fait-on des chandelles, après l'avoir fait fondre, en y mêlant ſouvent un peu d'huile ordinaire, & trempant les chandelles dans la cire, qui vient ſur l'arbre dont nous allons parler.

Le *Pe-lachu*, ou l'Arbre qui porte la Cire blanche, eſt moins haut que l'Arbre de Suif, dont il différe auſſi par la couleur de l'écorce, qui eſt blanchâtre, & par la figure des feuilles plus longues que

larges. De petits vers s'attachent à ces feuilles, & s'y étant enveloppés pendant quelque tems, y laiſſent des rayons de cire bien plus petits que les rayons de miel faits par les Abeilles. Cette cire eſt très dure & très luiſante, & coûte beaucoup plus cher que la cire des Abeilles. Ces Vers, une fois accoûtumés aux arbres d'un canton, ne s'en écartent qu'en certaines circonſtances ; & quand ils ont une fois diſparu, on ne les voit plus revenir : il en faut chercher d'autres ; il y a des Marchands qui en font le commerce.

Les Arbres de Caſſe ſe trouvent dans la Province d'*Ynnan*, du côté du Royaume d'*Ava*. Ils ſont aſſez hauts & portent de longues gouſſes ; elles ſont en effet plus longues que celles qu'on voit en Europe. Elles ne ſont point compoſées de deux coſſes convexes comme celles des légumes ordinaires, mais d'une eſpéce de tuyau creux, diviſé par des cloiſons en forme de cellules qui contiennent une ſubſtance moëleuſe, & tout à fait

ſemblable à la Caſſe dont nous nous ſervons.

On trouve dans l'Iſle de Hainan des Plantes maritimes, & des Madrepores de toute eſpéce ; on y voit auſſi quelques arbres qui donnent le Sang de Dragon, & pluſieurs autres de différentes ſortes, qui diſtilent par l'inciſion un jus blanc, lequel en durciſſant, prend une couleur rougeâtre, & dont la conſiſtance formée n'a aucun rapport parfait avec les gommes, ou avec les réſines. Cette matiére jettée dans une caſſolette brûle lentement, & répand une odeur moins forte, & plus agréable que celle de l'Encens.

Il y a quatre différentes ſortes d'arbriſſeaux de Thé. Sçavoir, le *Song-lo tcha*, le *Vou-y tcha*, le *Pou-eul tcha*, & le *Lo-ngan tcha*.

On plante les arbiſſeaux du Thé Song-lo, que nous appellons Théverd, à peu près comme les vignes, & on les empêche de croître ; ſans quoi ils iroient juſqu'à ſix à ſept pieds

pieds de hauteur. Il faut même les renouveller après quatre ou cinq ans, autrement la feuille devient groſſiere, dure & âpre : la fleur en eſt blanche, & a la forme d'une roſe compoſée de cinq feuilles. Quand la fleur ſe paſſe dans l'arriére ſaiſon, on trouve ſur la plante une baye, qui a la figure d'une noix charnuë, peu humide, & ſans mauvais goût.

Ce que nous diſons de la hauteur de ces arbriſſeaux, regarde ceux qui croiſſent dans la Province de *Kiang-non* ; car ailleurs on les laiſſe croître à leur hauteur naturelle, qui va juſqu'à dix ou douze pieds : c'eſt pourquoi quand l'arbre eſt jeune, on fait pancher les branches pour en cueillir plus aiſément les feuilles. Le Song-lo tcha, conſervé long-tems, eſt un excellent reméde contre pluſieurs maladies.

Le *Vou-y tcha* naît dans la Province de Fo-kien, & tire ſon nom de la fameuſe Montagne *Vou y chan*.

La hauteur, la groſſeur, & la culture des arbriſſeaux *Vou y tcha* eſt la même que celle des arbriſſeaux *Song-lo tcha*. La ſeule différence qu'il y ait, eſt que les feuilles du *Song-lo*, ſont plus longues & plus pointues ; que leur décoction rend l'eau verte, & qu'on s'apperçoit aiſément, par l'uſage, qu'il eſt corroſif. Au contraire, les feuilles du *Vou y tcha* ſont courtes, plus arondies, un peu noirâtres, & donnent à l'eau une couleur jaune, ſans aucune acreté, & ſans rien avoir, dont l'eſtomac le plus foible ne puiſſe s'accommoder. Auſſi le *Vou y tcha* eſt-il généralement dans tout l'Empire le Thé le plus recherché pour l'uſage. Plus les feuilles du *Vou y tcha*, de même que celles du *Song-lo*, ſont jaunes, tendres & fines, plus elles ſont eſtimées. On en fait ſur les lieux de trois ſortes.

La premiere, eſt de la feuille qui a été cueillie ſur les arbriſſeaux les plus récemment plantés ; on ne s'en

ſert guéres que pour faire des préſens, ou pour l'envoyer à l'Empereur.

La ſeconde, eſt des feuilles dont la croiſſance eſt ſenſible; c'eſt celui qu'on vend ſous le nom de bon *Vou y tcha:* ce qui reſte enſuite ſur les arbriſſeaux de feuilles qu'on laiſſe groſſir, fait la troiſiéme eſpéce, qui eſt à très-bon marché.

On en fait encore une autre eſpéce, de la fleur même; mais il faut le commander, & avancer un prix exceſſif pour l'avoir. Le Thé Impérial eſt celui que les Chinois appellent *Mao-tcha*, on en trouve à vendre dans les lieux voiſins des Montagnes *Songlo* & *Vouy*, pour 40 ou 50 ſols la livre.

La troiſiéme eſpéce de Thé eſt celui que nous avons nommé *Pou cul tcha*, qui ſignifie Thé du Village *Pou cul*, qui eſt dans la Province de *Yun-nan*. L'entrée en eſt défendue aux Etrangers par les Gens du Pays. On permet à quelques-uns d'approcher juſqu'aux

pied des Montagnes, pour recevoir la quantité de Thé dont ils ſont convenus.

Les arbres de ce Thé ſont hauts & touffus, plantés ſans ordre, & croiſſent ſans culture. Les feuilles ſont plus longues & plus épaiſſes que celles du *Song lo-tcha*, & du *Vou y tcha*. On roule ces feuilles, & on en fait une maſſe, qui ſe vend à bon prix. Ce Thé n'a rien d'âpre au goût ; mais auſſi il n'a rien d'agréable. On coupe en morceaux cette boule, on en jette dans l'eau bouillante, comme on fait pour l'autre ſorte de Thé, & l'eau en devient rougeâtre. Les Médecins Chinois aſſurent, que cette boiſſon eſt ſalutaire : elle eſt ſur tout excellente, pour appaiſer les douleurs de la colique, pour arrêter le cours de ventre, pour rendre l'appétit ; mais alors pour la doſe, elle doit être une fois plus forte que celle du Thé ordinaire.

Il y a un autre arbre qui produit un fruit, dont on tire de l'huile,

nommé *Tcha yeou*. Cette huile, lorſqu'elle eſt fraîche, eſt peut-être la meilleure de la Chine. Quoique par le contours de la feuille, par la couleur du bois, & par quelques autres qualités, il approche beaucoup des arbriſſeaux du *Vou y tcha*, il en eſt néanmoins différent, non-ſeulement par ſa grandeur, par ſa groſſeur, par ſa ſtructure, mais encore par les fleurs, & par les fruits, qui ſont naturellement huileux, & qui le deviennent encore davantage, lorſqu'on les garde après la récolte.

Ces arbres ſont d'une médiocre hauteur & croiſſent ſans aucune culture, ſur le penchant des Montagnes, même dans les vallées pierreuſes. Ils portent des bayes vertes d'une figure irréguliere, remplies de quelques noyaux médiocrement durs, & plutôt cartilagineux qu'oſſeux.

CHAPITRE XIII.

Description du Mont Caucase & des trois Thibets ; Mœurs & Religion des Thibetains.

LE Caucase est une longue suite de Montagnes très-hautes, & très-escarpées. Après en avoir passé une, on en trouve une seconde plus haute que la premiére : celle-ci est suivie d'une troisiéme ; & plus on monte, plus on trouve à monter, jusqu'à ce qu'on arrive à la plus élevée de toutes, qui se nomme Pir-pangial.

Les Gentils ont un profond respect pour cette Montagne. Ils y apportent des offrandes ; & ils rendent un culte plein de superstitions à un vénérable Vieillard, auquel ils prétendent que la garde de ce lieu est confiée : c'est-là, sans doute, un reste du souvenir qu'ils ont de

l'hiſtoire fabuleuſe de Promethée, lequel, ſelon la fiction des Poëtes, fut attaché au Caucaſe.

Le ſommet des plus hautes Montagnes eſt toujours couvert de neiges & de glaces ; il ne faut guéres moins de douze jours pour en faire le chemin à pied. On a à traverſer des torrens qui ſe forment de la fonte des neiges, & qui ſe précipitent avec rapidité à travers les pierres & les rochers.

Ce Pays de Montagnes, quoique d'ailleurs ſi affreux, ne laiſſe pas d'être agréable en pluſieurs endroits, par la multitude & la varieté des arbres, par la fertilité du terroir, & par les différentes Peuplades qu'on y rencontre. Il y a quelques petits Etats, dont les Princes dépendent du Mogol.

Le premier Thibet eſt à peu de journées de Kaſchemire : il s'étend du Septentrion vers le Couchant, & s'appelle petit Thibet, ou *Baltiſtan*. Ses Habitans & les Princes qui le gouvernent ſont Mahomé-

tans, & tributaires du Mogol.

Le ſecond Thibet, qu'on nomme le grand Thibet, ou *Butan*, s'étend du Septentrion vers le Levant, & eſt un peu plus éloigné de Kaſchemire. La route en eſt aſſez fréquentée par les Caravanes, qui y vont tous les ans chercher des laines. Le grand Thibet commence au haut d'une affreuſe montagne toute couverte de neiges, nommée *Kaniel:* un côté de la montagne eſt du domaine de Kaſchemire; l'autre appartient au Thibet. Le chemin juſqu'à *Lek*, qu'on nomme autrement *Ladak*, qui eſt la Forteresſe où réſide le Roi, ſe fait entre deux montagnes, qui ſont une vraie image de la triſteſſe, de l'horreur, & de la mort même. Elles ſont poſées les unes ſur les autres, & ſi contigues, qu'à peine ſont elles ſéparées par des torrens, qui ſe précipitent avec impétuoſité du haut des montagnes, & qui ſe briſent avec tant de bruit contre les rochers, que les plus intrépides Voyageurs en ſont étourdis & effrayés,

effrayés. Le haut & le bas des Montagnes ſont également impraticables : on eſt obligé de marcher à mi-côte ; & le chemin y eſt d'ordinaire ſi étroit, qu'à peine y trouve-t'on aſſez d'eſpace pour poſer le pied.

Faut-il paſſer d'une Montagne à l'autre, on a à traverſer des torrens impétueux qui les ſéparent, & l'on ne trouve point d'autre pont, que quelque planche étroite & tremblante, ou quelques cordes tendues, & entrelaſſées de branchages verds.

Dans ces Provinces montagneuſes, on ne trouve point de groſſes Villes : il n'y a point de Monnoie particuliére ; on ſe ſert de celle du Mogol. Le commerce ſe fait plus ordinairement par l'échange des denrées.

On emploie communément quarante jours pour aller de Kaſchemire à *Ladak*, Capitale du ſecond Thibet. Ce Royaume commence, ainſi que nous l'avons déja remarqué, au

Mont *Kantel*, & s'étend du Septentrion vers le Levant. Il a un ſeul *Chiampo*, ou Roi abſolu ; celui-ci a ſous lui un Roi tributaire. Les premiéres Peuplades qu'on rencontre, ſont Mahométanes ; les autres ſont habitées par des Gentils moins ſuperſtitieux, qu'on ne l'eſt dans les autres contrées Idolâtres.

Les Thibetains appellent Dieu *Koniok*, & ils ſemblent avoir quelque idée de la Trinité ; car tantôt ils le nomment *Koniok Chek*, Dieu un ; & tantôt *Konio ſum*, Dieu trin Ils ſe ſervent d'une eſpéce de Chapelet, ſur lequel ils prononcent ces paroles *Om*, *Ha*, *Hum* ; lorſqu'on leur en demande l'explication, ils répondent, que *Om* ſignifie Intelligence, ou bras, c'eſt à-dire, Puiſſance ; que *Ha*, eſt la parole ; que *Hum*, eſt le cœur ou l'amour ; & que ces trois mots ſignifient Dieu. Ils adorent encore un nommé *Urghien*, qui nâquit, à ce qu'ils diſent, il y a plus de ſept cens ans. Quand on leur demande s'il eſt Dieu ou

Homme, quelques-uns d'eux répondent, qu'il eſt tout enſemble Dieu & Homme, qu'il n'a eu ni pere ni mere, mais qu'il eſt né d'une fleur: néanmoins leurs Statues repréſentent une Femme, qui a une fleur à la main; & ils diſent que c'eſt la mere d'*Urghien*. Ils adorent pluſieurs autres Perſonnes, qu'ils regardent comme des Saints. Dans leurs Egliſes, on voit un Autel couvert d'une nappe, avec un parement; au milieu de l'Autel eſt une eſpéce de Tabernacle, où, ſelon eux, Urghien réſide, quoique d'ailleurs ils aſſurent qu'il eſt dans le Ciel.

Les Thibetains ont des Religieux nommés *amas*. Ils ſont vêtus d'un habit particulier, différent de ceux que portent les perſonnes du ſiécle: ils ne treſſent point leurs cheveux, & ne portent point de pendans d'oreilles comme les autres; mais ils ont une Bonſane, & ils ſont obligés à garder un célibat perpétuel. Leur emploi eſt d'étudier les Livres de la Loi, qui ſont écrits en une Langue & en

des caractéres différens de la Langue ordinaire. Ils récitent certaines priéres en maniére de chœur ; ce ſont eux qui font les cérémonies, qui préſentent les offrandes dans le temple, & qui y entretiennent des Lampes allumées. Ils offrent à Dieu du bled, de l'orge, de la pâte, & de l'eau dans de petits vaſes fort propres. On mange, comme une choſe ſainte, ce qui a été offert de la ſorte. Les Lamas ſont dans une grande vénération : ils vivent d'ordinaire en Communauté, & ſéparés de tout commerce prophane ; ils ont des Supérieurs locaux, & outre cela un Supérieur général, que le Roi même traite avec beaucoup de reſpect.

Les Thibetains ſont d'un naturel doux & docile, mais inculte & groſſier. Il n'y a parmi eux ni ſciences, ni arts. Quoiqu'ils ne manquent pas d'eſprit, ils n'ont point de communication avec les Nations étrangéres : nulle ſorte de viande ne leur eſt interdite ; ils rejettent la Mé-

temſycoſe, & la Polygamie n'a point de lieu parmi eux.

Quant à la nature du climat, il eſt fort rude. L'Hiver eſt preſque la ſeule ſaiſon qui y régne toute l'année. En tout tems la cime des montagnes eſt couverte de neiges. La terre ne produit que du bled & de l'orge; on n'y voit preſque ni arbres, ni fruits, ni légumes. Les maiſons ſont petites, étroites, faites de pierres poſées groſſiérement & ſans art les unes ſur les autres. Ils n'uſent que d'étoffes de laine pour leurs vêtemens.

Il y a encore un troiſiéme Thibet, dont la Capitale eſt *Raſſa*. Ce troiſiéme Thibet eſt plus expoſé aux incurſions des Tartares, qui ſont limitrophes, que les deux autres; il n'eſt pas fort éloigné de la Chine.

CHAPITRE XIV.

Doctrine & superstition des Bonzes ; leur manière de vivre ; moyens qu'ils emploient pour attraper de l'argent ; comment ils tiennent leur assemblée ; leur hypocrisie, leurs débauches, leurs ruses pour séduire & deshonorer les femmes & les filles.

LES Bonzes disent, qu'après la mort, il y a des récompenses pour ceux qui ont pratiqué le bien, & des supplices dont on punit ceux qui ont fait le mal ; qu'il y a des lieux destinés pour les ames des uns & des autres, où elles sont placées selon leur mérite ; que le Dieu *Fo* ; est né pour sauver les hommes, & remettre dans la voie du salut ceux qui s'en écartent ; que c'est lui qui expie leurs péchés, & qui leur procure une heureuse renaissance dans l'autre monde ; qu'il y a cinq

préceptes à obſerver. Le premier défend de tuer aucune créature vivante; le ſecond de prendre le bien d'autrui ; le troiſiéme de ſe ſouiller par l'impureté ; le quatriéme de mentir ; & le cinquiéme de boire du vin.

Mais ſur tout il ne faut pas manquer de pratiquer certaines œuvres de miſéricorde qu'ils preſcrivent. Traitez bien les Bonzes, diſent-ils, & fourniſſez leur tout ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance; bâtiſſez leur des Monaſtéres, & des Temples, afin que par leurs priéres, & par les pénitences qu'ils s'impoſent pour l'expiation de vos péchés, ils vous délivrent des peines auſquelles vous ſeriez ſujets. Aux obſéques de vos parens, brûlez des papiers dorés & argentés, des habits & des étoffes de ſoie : tout cela dans l'autre monde ſe change en or, en argent, en véritables habits. Par ce moyen vos parens défunts ne manqueront de rien, & auront de quoi ſe concilier les dix-huit Gardiens des enfers,

qui ſans ce ſecours ſeroient inéxorables, & leur feroient ſentir tout le poids d'une rigueur infléxible. Que ſi vous négligez ces préceptes, votre ame, par une longue ſuite de Métempſycoſes, paſſera dans l'ame des plus vils animaux; vous renaîtrez ſous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, &c.

Cette ridicule doctrine ſert merveilleuſement a toutes les fourberies que les Bonzes employent, pour arracher des aumônes, & groſſir leurs revenus. On en peut juger par le trait ſuivant.

Deux de ces Bonzes voyant un jour dans la cour d'un riche Payſan deux ou trois gros canards, ſe proſternerent devant la porte, & ſe mirent à pleurer, & à gémir amérement. La bonne femme qui les apperçut de ſa chambre, ſortit pour apprendre le ſujet de leur douleur. *Nous ſçavons*, lui dirent-ils, *que les ames de nos Peres ont paſſé dans le corps de ces animaux; & la crainte où*

nous ſommes que vous ne les faſſiez mourir, nous fera aſſurément mourir nous-mêmes de douleur. Il eſt vrai, dit la Payſanne, *que nous avions réſolu de les vendre ; mais puiſque ce ſont vos Peres, je vous promets de les conſerver.*

Ce n'eſt pas ce que les Bonzes prétendoient. *Peut-être*, dirent-ils, *que votre mari n'aura pas la même charité ; & vous pouvez compter que nous perdrons la vie, s'il leur arrive quelque accident.*

Enfin après un long entretien, cette bonne Payſanne fut ſi touchée de leur douleur apparente, qu'elle leur donna les canards à nourrir durant quelque tems, pour leur conſolation. Ils les prennent avec reſpect, après s'être vingt fois proſternés devant eux ; mais dès le ſoir même, ils en firent un feſtin à leur petite communauté, & s'en nourrirent eux-mêmes.

Au reſte ces Bonzes ſont répandus dans tout l'Empire ; ce ſont des gens du Pays, qu'on éleve dans ce

métier dès leur plus tendre jeuneſſe. Ces ſcélerats, pour perpétuer leur Séćte, achétent de jeunes enfans, de ſept à huit ans, dont ils font de petits Bonzes, qu'ils inſtruiſent pendant quinze ou vingt ans, pour leur ſuccéder. Ils ſont preſque tous ignorans; & il y en a peu qui ſçachent les principes de la doctrine de leur Séćte.

Tous les Bonzes ne ſont pas également célébres; il y en a, pour ainſi dire, de tout étage: les uns ont l'emploi de quêter, les autres en très-petit nombre, qui ont acquis la connoiſſance des Lettres, & qui parlent poliment, ſont chargés de viſiter les Lettrés, & de s'inſinuer chez les Mandarins; il y a parmi eux des Vieillards vénérables. Ce ſont ceux-là qui préſident aux aſſemblées des femmes.

Quoique les Bonzes n'ayent pas une Hiérarchie parfaite, ils ont cependant des Supérieurs: ce ſont les grands Bonzes; & ce rang où on les éleve, ajoute beaucoup à la

réputation, que leur âge, leur extérieur grave & modeſte, & leur hypocriſie leur avoit acquiſe. On trouve par tout des Monaſtéres de ces Bonzes; mais tous ne ſont pas également fréquentés par le concours du Peuple.

Il y a dans chaque Province certaines Montagnes, où ſe trouvent des Temples d'Idoles plus accreditès que les autres. On va de fort loin en Pélerinage à ces Temples; les Pélerins, dès qu'ils ſont au bas de la Montagne, s'agenouillent, & ſe proſternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent faire le pélerinage, chargent quelques uns de leurs amis de leur achetter une grande feuille imprimée, & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feuille eſt la figure du Dieu *Fo* ſur l'habit de *Fo*, & tout autour de la figure ſont une infinité de petits cercles Les Dévots & les Dévotes au Dieu *Fo* ont pendu au col, ou autour du bras, une ſorte de cha-

pelet, compoſé de cent grains médiocres, & de huit plus gros. C'eſt en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles myſterieuſes *O-mi-to-fo*, auſquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Ils font de plus cent génufléxions, après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure eſt toute couverte.

De tems en tems on invite les Bonzes à venir à la maiſon, pour y faire des priéres, & pour ſcéller & autentiquer le nombre des cercles, qui ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles, dans un petit coffre bien ſcellé par les Bonzes; c'eſt-là le paſſe-port pour le paſſage de cette vie dans l'autre. Ce paſſeport ne s'accorde point, qu'il n'en coûte quelques taxes: mais, diſent-ils, on ne doit pas plaindre cette dépenſe, puiſqu'on eſt aſſuré d'un voyage heureux.

Ces Bonzes affectent une douceur, une complaiſance, une humilité, & une modeſtie qui éblouit

d'abord. A cet extérieur imposant ils joignent un jeûne rigoureux, & se relévent plusieurs fois la nuit pour adorer *Fo*. Ils se donnent outre cela en spectacle par de rudes pénitences, qu'ils font dans les rues, & au milieu des Places publiques : où ils traînent de longues chaînes plus pesantes qu'eux ; où ils se mettent en sang, en se frappant la tête avec une grosse pierre.

Les assemblées de Dames sont d'un bon revenu pour les Bonzes Il y a dans chaque Ville plusieurs societés de dix, quinze, vingt femmes plus ou moins. Elles sont la plûpart de bonne famille, & sur l'âge, ou bien veuves, & ont par conséquent quelque argent dont elles peuvent disposer. On les fait Supérieures de la Communauté tour à tour pendant un an ; c'est ordinairement chez la Supérieure que se tiennent les assemblées. Un Bonze déja sur l'âge y préside,& entonne les antiennes de *Fo :* les Dévotes entrent dans le Chœur ; & après

qu'on a bien crié *O-mi-to-fo*, & bien battu de petits chaudrons, on ſe met à table, & on ſe régale : mais ce n'eſt-là que la cérémonie ordinaire.

Aux jours plus ſolennels, on pare la maiſon de pluſieurs Idoles, que les Bonzes placent en cérémonie, & de pluſieurs Peintures groteſques, qui repréſentent en cent façons les peines qu'on ſouffre dans l'Enfer. Les priéres & les feſtins durent ſept jours. Le grand Bonze eſt ſoutenu de pluſieurs Bonzes qui fortifient le chœur.

Pendant ces ſept jours, un des principaux ſoins eſt de préparer & de conſacrer les tréſors pour l'autre monde. Pour cela on bâtit un corps de logis de papier peint & doré. On remplit ce petit Palais d'un grand nombre de boëtes de carton peintes & verniſſées. C'eſt dans ces boetes que ſont les lingots d'or & d'argent, c'eſt-à-dire, de papier doré ; il y en a pluſieurs centaines, qui ſervent à ſe rédimer des ſuppli-

ces terribles que *Genvang*, c'eſt-à-dire le Roi des Enfers, fait ſouffrir à ceux qui n'ont rien à lui donner. On en met à part une vingtaine pour gagner les gens du tribunal de ce Roi des Ombres. Le reſte, auſſi bien que la maiſon, c'eſt pour ſe loger, pour vivre, & pour acheter quelque charge en l'autre vie: on ferme toutes ces petites boetes avec des cadenats de papier, puis on ferme le logis, & on en garde ſoigneuſement les clefs.

Quand la perſonne qui a fait tous ces frais vient à mourir, on brûle le tout avec un grand ſérieux; puis on brûle les clefs de la maiſon & des petits coffres, afin qu'elle puiſſe les ouvrir, & en tirer ſon or & ſon argent, qui n'eſt plus alors de ſimple papier, mais qui s'eſt changé en argent fin & en or excellent. Yen-vang n'eſt pas à l'épreuve de ce doux métal; rien n'eſt plus aiſé que de le corrompre.

Comme il y a des aſſemblées de femmes où préſident ces Bonzes,

il y en a auſſi d'hommes ; qu'on appelle les jeûneurs, chaque aſſemblée a ſon Supérieur, qui eſt comme le maître des autres, & qui a ſous lui bon nombre de diſciples.

Les jours que doit ſe tenir l'aſſemblée, tous les Diſciples ſont avertis de s'y rendre, & nul n'oſeroit y manquer. Le Supérieur eſt aſſis dans le fond de la ſale, & au milieu. Chacun vient ſe proſterner devant lui, & va enſuite ſe ranger modeſtement à droite & à gauche ſur deux lignes : quand le tems eſt venu, on récite des priéres ſecrettes & impies, & l'on finit par ſe mettre à table, & ſe plonger dans la débauche. Car ce ſont de plaiſans jeûneurs, que les jeûneurs de la Chine : à la verité ils s'interdiſent pour toute leur vie l'uſage de la viande, du poiſſon, du vin, des oignons, du l'ait, & de tout ce qui échauffe ; mais ils ſçavent bien s'en dédommager par d'autres mets qu'ils ſe procurent, & ſur tout par la liberté qu'ils ont de manger à toutes les heures du jour.

Les

Les femmes & les filles grandes Dévotes à *Fo* ſe laiſſent aiſément ſéduire par les Bonzes, gens habiles dans les intrigues amoureuſes. Ils leur débitent que ce corps où l'on eſt en paſſant, eſt une vile maſure, dont on ne doit point ſe mettre en peine. Ils leur inſinuent que pluſieurs de leur ſéxe, en accordant des faveurs demandées, ont eu commerce avec le *Fo* lui-même, ſans le ſçavoir; maintenant, ajoûtent-ils, vous êtes du Séxe foible & ſoumis; n'en doutez pas, en renaiſſant vous deviendrez homme. Il n'arrive que trop ſouvent que des Dames & de jeunes filles d'un riche naturel, & de familles diſtinguées, ſe trouvent déshonnorées par cette canaille; elles en viennent enfin, ſous de de tels maîtres, à renoncer à toute pudeur.

CHAPITRE XV.

Eclairciſſement ſur la découverte du Fer, connu de tout tems à la Chine, & ignoré ailleurs : S'il naît plus de Garçons que de Filles à la Chine. Fauſſeté de l'opinion de ceux qui attribuent une même origine aux Egyptiens & aux Chinois ; Origine de l'Idolâtrie à la Chine ; Par qui la Chine a commencé d'être peuplée ; Etendue & beauté des Rivières & des Lacs de la Chine ; Fauſſe opinion de Mr. Huet ſur le Commerce de la Chine.

IL eſt certain que la connoiſſance du Fer eſt très-ancienne à la Chine. Il paroît qu'il étoit connu des premiers Conducteurs des Chinois, puiſqu'il en eſt fait mention dans le *Chuking*, où il eſt rapporté que le Fer vient de la Province de *Leangtcheou*. On ne dit point que

ce fut là qu'on eut la premiére connoiſſance du Fer ; mais parce que la Chine a commencé indubitablement à ſe peupler par l'Oueſt de Peking, ce fut à *Leangtcheou* que les Chefs des Chinois reconnurent cette terre propre à la fuſion du Fer. Peut-être qu'ils avoient avec eux quelque morceau de ce métal, ou qu'ils avoient appris à le reconnoître de ceux qui avoient vêcu avec Noë; car il n'eſt guéres croyable, que ce Patriarche ait bâti l'Arche ſans le ſecours d'aucun inſtrument de fer.

Mais Noë, dira-t'on, ne pouvoit-il pas avoir du fer dans l'Arche, ſans connoître la terre dont il étoit tiré ? C'eſt ce qui ne paroît pas vraiſemblable. Mais quand cela ſeroit vrai, il étoit bien plus aiſé à ſes deſcendans de reconnoître cette terre, qu'à ceux qui n'avoient jamais vû de fer, & qui n'ayant nulle idée de ce métal, & ne ſçachant pas même s'il exiſtoit, ne ſe ſeroient pas aviſés de le chercher.

Si les hommes avoient quelque connoiſſance du fer dès le tems de Noë, ou même avant Tubalcaïn, comment ſe peut-il que quelques Nations, même celles qui après la diſperſion, allerent habiter le Pays où Tubalcain en avoit forgé, oublierent tellement ce que c'étoit que le fer, & comment il ſe faiſoit, que pour ſuppléer à ce métal ſi néceſſaire, elles furent obligées d'employer des pierres de tonnerre. Enſorte qu'un homme paſſoit une partie de ſa vie à percer, à aiguiſer, à emmancher une de ces pierres en forme de hache, ou d'autres outils ſemblables, ce qui prouve une longue igno rance où l'on a été du fer.

Il faut convenir, qu'il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cette connoiſſance s'eſt perdue parmi ces anciens peuples, de même que parmi ceux qui allerent habiter l'Amérique, tandis qu'il paroît qu'elle s'eſt toujours conſervée chez les Chinois, ſans que ni par leurs Livres, ni en aucune autre maniére

on puiſſe déterminer, en quel tems ils ont commencé à avoir cette connoiſſance.

Dira-t'on, qu'au tems de la diſperſion, ceux qui tournerent du côté de la Chine, plus attentifs que les autres, emporterent avec eux les pelles, les pioches, les truelles & les autres outils qui ſervirent à élever la tour; ou bien dira-t'on, que les Chinois, qui deſcendoient inconteſtablement de Sem, fils aîné de Noé, reçurent de ce pere privilegié des connoiſſances, qui ne furent pas ſi communes parmi les deſcendans de Cham, & de Japhet, & qui furent même oubliées par quelques branches de Sem, ſurtout de celles qui ne vinrent point vers l'Orient? Quoiqu'il en ſoit, on ne trouve à la Chine aucun de ces veſtiges de l'ignorance du fer, telles que ſont ces pierres travaillées pour y ſuppléer; du moins les Lettrés Chinois n'en ont jamais entendu parler. Il faut ſe ſouvenir, que ſi le grand Yu eût manqué d'inſtrumens

de fer, il n'auroit jamais pû couper les montagnes, ni creuſer ces grands canaux, qu'il fit pour donner un libre cours aux eaux, qui inondoient les terres.

La ſeconde queſtion que l'on propoſe, eſt de ſçavoir s'il naît à la Chine plus de garçons que de filles. Il eſt certain que le nombre eſt à peu près égal. Mais dans cette hypothéſe, ne ſemble-t'il pas qu'il y ait de l'injuſtice à prendre pluſieurs femmes, ſans en laiſſer à ceux qui voudroient ſe marier Les Chinois répondent, qu'il y a parmi eux quantité d'Eunuques & de pauvres, qui renonçent au mariage, faute d'avoir les moyens d'entretenir une femme.

Il faut obſerver que ſous la Dynaſtie précédente, le Palais de l'Empereur, & les maiſons des Grands étoient remplis d'Eunuques de bonne famille, parceque pluſieurs d'entr'eux parvenoient aux premiéres charges de l'Empire, & que c'étoit la mode de ſe repoſer ſur

eux de tous les ſoins domeſtiques. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui : les Tartares ne laiſſent pas la moindre autorité aux Eunuques, parce qu'ils abuſerent autrefois de leur crédit, & cauſerent les plus grands troubles dans l'Empire. On ne trouve guéres maintenant parmi les Eunuques, que des gens de la lie du peuple, ou de pauvres Villageois, qui n'ont pas de quoi ſe marier.

Quoi qu'il paroiſſe aſſez vrai, que parmi les enfans qui naiſſent à Peking, il n'y a pas plus de mâles que de femelles, il eſt néanmoins certain, que ſi à la fin de chaque année on comptoit ce qui reſte en vie des enfans nés cette même année, on trouveroit un bien plus grand nombre de garçons que de filles ; parce que dans ce grand nombre d'enfans qu'on expoſe, on ne trouve preſque que des filles : il eſt rare que ſur cent enfans expoſés, on trouve trois garçons. C'eſt à peu près la même choſe dans toutes les gran-

des Villes, où il y a beaucoup d'Eſclaves; car dans les petites Villes, & dans les Villages habités par le ſimple Peuple, ou par des Laboureurs, il n'arrive guéres qu'on y expoſe les enfans; & ce ne ſont que des filles ou des garçons prêts à mourir. Pour ce qui eſt de ceux qui ſe portent bien, on trouve aiſément des gens qui les adoptent, & qui les élevent.

Dès qu'il ne naît pas un plus grand nombre de garçons que de filles à la Chine, il eſt évident que la Polygamie y doit-être un obſtacle à la multiplication.

Venons maintenant au' paralléle des Egyptiens & des Chinois. De la reſſemblance qui ſe trouve entre les mœurs & les coutumes de ces deux Nations, ont peut ſeulement juger, qu'elles ont puiſé dans la même ſource leurs coutumes, leurs ſciences & leurs arts, ſans que l'une ſoit un détachement, ou une colonie de l'autre. Tout prêche l'antiquité à la Chine, & une antiquité ſi bien établie,

établie, qu'il n'eſt pas concevable que les Egyptiens dans leurs commencemens ayent été en état de lever de grandes armées, de traverſer des pays immenſes, de défricher & de peupler un grand Royaume. Ce que rapporte Diodore de Sicile ne paroît prouver autre choſe, ſinon que dans des tems poſtérieurs à la Chine déja peuplée, Oſiris s'étoit tranſporté juſqu'à Bengale; & voilà l'Océan Oriental, que Diodore peu verſé dans la Géographie, prenoit peut-être pour le bout du monde, ſuppoſé qu'il crût la terre platte, comme on l'a cru pendant long-tems.

Quand on dit qu'Oſiris avoit voyagé dans l'Aſie, comme on ne dit pas dans quel endroit de l'Aſie il voyagea, il ne lui fallut pas aller bien loin pour vérifier cette propoſition.

Pour revenir à l'antiquité Chinoiſe, en voici quelques preuves auxquelles il n'y a guéres de re-

plique. On dit que les Egyptiens ont connu anciennement, que Venus & Mercure tournoient autour du Soleil, laiſſant néanmoins la terre immobile au centre du monde, autour duquel tournoient les autres Planettes.

Accordons que cette connoiſſance ſoit bien conſtatée : il eſt ſûr que cette même connoiſſance eſt auſſi ancienne, & l'eſt peut-être plus encore à la Chine qu'en Egypte ; avec cette différence, que les Egyptiens la perdirent, & que Ptolomée lui-même au milieu d'Alexandrie rejettoit ce mouvement de Mercure & de Venus autour du Soleil, au lieu que les Chinois l'ont conſervée juſqu'à nos jours.

On peut voir le Catalogue des Etoiles connues des anciens Chinois, avec la maniere dont ils les avoient obſervées ; leurs Sphéres Armillaires, leurs Cercles gradués en 360. dont l'un repréſentoit l'Equateur, l'autre un Méridien, pour déterminer le paſſage des Etoiles,

leur latitude, &c. Qu'on compare enſuite ce Catalogue, avec ce qui eſt reſté des Egyptiens : on trouvera que les Chinois ne leur doivent rien en fait d'antiquité, & ne peuvent-être par conſéquent un eſſain ſorti de leur ruche.

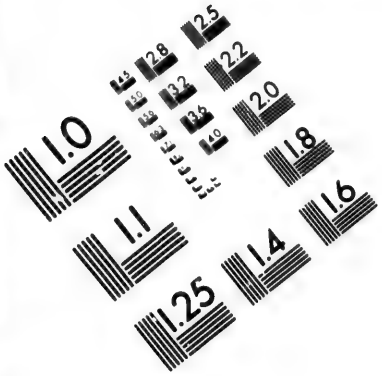
Les Chinois ont auſſi anciennement connu le triangle réctangle ; & cette connoiſſance étoit chez-eux ſi ancienne, que ſelon le témoignage de l'Empereur *Changi*, on ne pouvoit en aſſigner le commencement. On lit que le prédéceſſeur du fameux Tcheucong, qui vivoit environ onze ſiécles avant *Yu*, diſoit à ſon Diſciple, qu'avec cet inſtrument, on pourroit faire pluſieurs obſervations, & que *Yu* s'en étoit ſervi pour meſurer les hauteurs : il n'eſt pas dit que *Yu* en fût l'inventeur, mais qu'il en avoit fait uſage.

Comment cette connoiſſance paſſa t'elle dans la ſuite à Pythagore, auquel elle fit tant d'honneur? L'inventa-t'il ? car il n'eſt pas impoſſible

qu'on ſe rencontre dans les mêmes connoiſſances. Ou bien l'avoit-il reçûe des Indiens, & ceux-ci des Chinois? Pure conjecture On ne peut rien aſſurer, juſqu'à ce que l'on déterre d'autres monumens, qui donnent là-deſſus de plus grands éclairciſſemens.

Au regard de quelques traits de reſſemblance qu'on apperçoit entre les deux Nations, on ne doit pas en être ſurpris. Il eſt aſſez ordinaire, que deux Peuples anciens & polis ſe reſſemblent par quelque endroit, quoiqu'ils n'ayent pas la même origine; mais ce qui doit frapper davantage, eſt qu'il ſe trouve entre l'une & l'autre Nation des différences ſi palpables, qu'on ne voit pas comment on pourroit les faire ſortir de la même tige. En Egypte il eſt permis au frere d'épouſer ſa ſœur; ce ſeroit une choſe monſtrueuſe à la Chine, & dont il n'y a jamais eu d'exemple. Les Egyptiens ſe livrerent de bonne heure à la plus ſtupide Idolatrie. Ils adorerent non-

ſeulement leurs héros, mais encore les eaux, l'air, la terre, & enſuite les crocodiles, les rats & les plus vils inſectes; quelques-uns même choiſirent pour objet de leur culte les raves & les oignons, trouvant tous les matins, comme on le leur a reproché, de nouvelles divinités dans leurs jardins potagers. Si l'origine des Egyptiens & des Chinois étoit commune, les Chinois dès le commencement de leur établiſſement auroient été infectés de la même contagion. On n'a qu'à lire leurs Livres claſſiques, pour ſe convaincre que pendant pluſieurs ſiécles on n'a vû chez-eux aucune trace d'idolâtrie. C'eſt *Laokium*, Philoſophe Chinois, qui commença d'altérer le culte d'un Etre ſuprême. L'Idolâtrie s'y répandit dans la ſuite ſous le régne de *Ming-ti*, quinziéme Empereur de la Dynaſtie des *Han*, par les ordres duquel la Loi de *Fo* fut apportée des Indes; mais elle fut toujours combatue, réfutée & anathematiſée par les Lettrés,



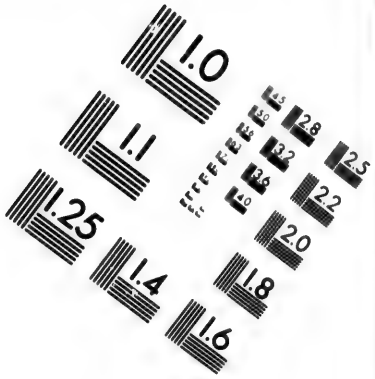
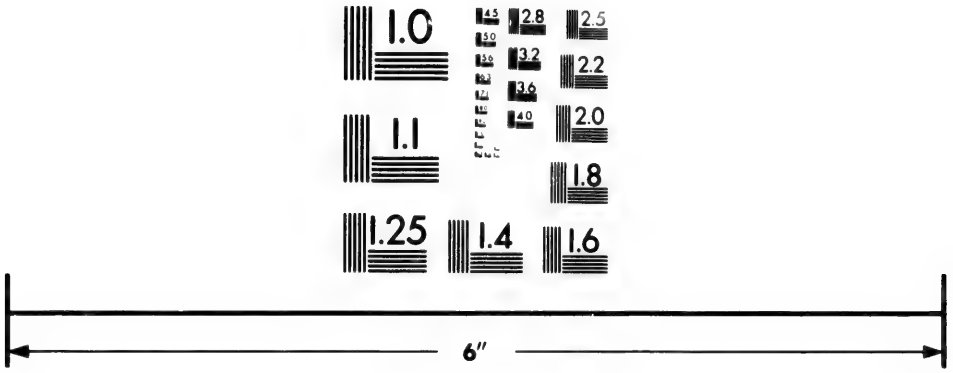
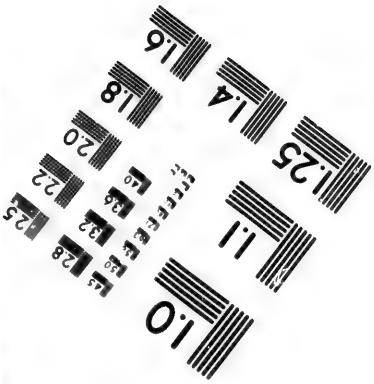
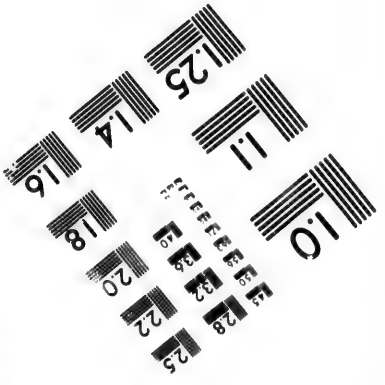


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

leſquels inonderent l'Empire de leurs Livres contre cette nouvelle Secte, qui ne laiſſa pas d'avoir, & qui a encore un grand cours, ſurtout parmi le Peuple.

On croit que l'Anatomie, qui fait connoître les parties du corps humain par la diſſection, a été d'abord en uſage en Egypte, & a paſſé enſuite dans la Gréce. Mais cette ſcience a toujours été ignorée des Chinois, juſqu'à ces derniers tems, qu'ils en ont oui parler aux Européens: quelque utile qu'elle ſoit aux vivans, elle n'a jamais pû être de leur goût, & ils ſe révoltent à la ſeule propoſition de faire l'ouverture d'un cadavre humain.

Mais en quel tems les Egyptiens auroient ils pû pénétrer à la Chine pour la peupler? Il faudroit qu'ils s'y fuſſent pris de bonne heure; car autrement ils l'euſſent déja trouvée toute peuplée, & il auroit fallu en faire la conquête, au lieu d'y établir des colonies.

Seroit-ce Seſoſtris, qui auroit con-

quis la Chine ? On donneroit trop d'affaires à ce héros, qu'on prétend avoir ſubjugué en dix ans les Médes, les Scythes, la Phénicie, l'Aſſyrie & toute l'Aſie mineure ; & dans ces derniers tems, quelques Auteurs ne ſçachant à qui s'adreſſer pour peupler l'Amérique, y ont envoyé Seſoſtris, ſur la foi de ce paſſage de Lucain: *Venit ad occaſum, mundique extrema Seſoſtris,*

On a donc recours à Oſiris ; mais c'eſt un perſonnage équivoque. Les uns diſent qu'il étoit Grec, & qu'il conquit l'Egypte. En ce cas-là, étant auſſi occupé qu'il étoit à conſerver ſes conquêtes, il n'avoit garde d'envoyer bien-loin des détachemens, pour en faire de nouvelles. S'il étoit Egyptien, comme d'autres l'on crû, devenu le chef d'une Nation molle, effeminée, & accoutumée aux douceurs de la vie, que le Pays où il régnoit lui fourniſſoit en abondance, auroit-il quitté une contrée ſi délicieuſe, pour aller bruſquer fortune dans des

climats si lointains, au hazard de ne rien trouver de meilleur que ce qu'il possédoit. D'ailleurs les Peuples auxquels il commandoit, étoient bien différens des Kalmouks, Nation pauvre & endurcie au travail.

On ne dira pas sans doute, que Menès, ou Miraism, fils de Cham, vint lui-même à la Chine; ce ne pourroit être tout au plus que ses enfans : mais dès-lors l'Egypte fut partagée en plusieurs Royaumes; on distinguoit le Roi des Thébains, le Roi des Tanites, & le Roi de Memphis. Ces Princes qui s'observoient les uns les autres, auroient-ils eu la pensée de s'éloigner, pour aller faire des établissemens dans des Pays qu'ils ne connoissoient pas.

Mais qui que ce soit des Rois d'Egypte, qu'on prétende être allé, ou avoir envoyé de ses gens à la Chine, soit en corps d'armée, soit en Caravane, ils auroient dû traverser toute l'Inde d'Occident en Orient. Or l'on demande, si pou

lors les Indes étoient habitées, où ſi elles étoient dépourvûes d'habitans? Si l'on répond qu'elles étoient déſertes, on ne pouvoit donc y trouver que des déſordres cauſés par le Déluge. Cette armée ſe ſeroit vûe dénuée de tout ſecours pour ſa ſubſiſtance. Il lui auroit fallu labourer, ſemer, recueillir à meſure quelle avançoit. C'eſt ce qui n'eſt pas aiſé à concevoir.

Si l'on ſuppoſe que les Indes étoient déja habitées par Sem & ſes enfans, ou par ſes petits fils, il faut dire en même temps, ou que ces Peuples étoient ſi foibles, ou ſi dépourvûs de ſens, qu'ils laiſſerent paſſer au milieu d'eux les Egyptiens ſans coup ferir, & qu'ils les virent tranquillement aller ſe mettre en poſſeſſion des terres à leur Orient, qui les reſſerroient, & les tenoient pour ainſi dire entre deux feux.

Il vaudroit peut-être mieux dire, qu'une Caravane des gens de Sem ſe joignit aux Egyptiens & que de concert ils allerent enſemble peupler

la Chine. Supposé que cela fût ainsi, les Chinois seroient ce qu'on appelle marchandise mêlée, race de Sem, & race de Cham. Les uns bons, les autres mauvais ; différens de langage, de génie, de mœurs & de coûtumes. De ce mélange seroit sorti en quelque façon une espéce d'ouvrage à la Mosaïque, & de piéces rapportées.

Or rien de plus uniforme que les Chinois dans tous les tems : depuis leur origine jusqu'à nos jours, même langage, mêmes loix, même génie, même physionomie, même figure ; il n'y a sur ce dernier article d'autres différences, que celles qu'on voit en Europe entre ceux qui naissent au Nord, & ceux qui habitent le Sud : les premiers sont d'ordinaire plus blancs & plus robustes, les seconds plus bazanés, & d'une compléxion plus foible.

Ne semble-t'il pas plus naturel de faire peupler la Chine par les seuls descendans de Sem, qui n'avoient point d'ennemis en tête, &

qui pouvoient défricher les terres de proche en proche, & entrer dans le Chenſi, qui eſt le premier Pays habité, comme tous les Chinois en conviennent?

Venons à la comparaiſon des Ouvrages de la Chine avec ceux de l'Egypte. Quoi de plus admirable que la grande muraille, ſoit par ſon utilité, ſoit pour ſa ſolidité, puiſque tant de ſiécles n'ont pû la détruire, & qu'il n'y a d'autres ouvertures, que celles qu'on y a faites à la main & à force de travail? Tout le reſte, juſqu'à la cime des plus hautes Montagnes, a tenu contre l'injure du tems, & contre les tremblemens de terre. Perſonne n'ignore quelle eſt ſa longueur, ſa hauteur & ſon épaiſſeur : on voit tant de briques & de pierres ſi bien arrangées & ſi bien cimentées. N'y en a-t-il pas plus que dans les monumens d'Egypte?

Ce n'eſt pas, dira-t'on, la pierre, la brique, la maçonnerie qu'on admire en Egypte. On y voit des

figures d'hommes, d'animaux, de quadrupedes, des volatiles, des basreliefs, des inſcriptions, des hiéroglyphes, qu'on ne peut preſque déchifrer, tant ils ſont anciens, & c'eſt juſtement pour cela même qu'on les admire ; car ſi on les entendoit bien, ce ſeroit peut-être très peu de choſe : on n'y trouveroit rien de myſtérieux.

Le malheur de la Chine eſt de n'avoir point encore été le terme des voyages des Sçavans de l'Europe. Les inſcriptions, les caractéres ne manquoient point à la grande muraille ; la différence eſt que les Chinois connoiſſent encore aujourd'hui leurs plus anciens caractéres, au lieu que les Egyptiens ne ſçavent pas lire l'écriture de leurs ancêtres.

Pour ce qui eſt des figures ſculptées d'hommes, d'animaux, de volatiles, les ſculptures des Chinois & leurs arcs de triomphes en ſont tout couverts. On voit des Statues coloſſales très-animées, avec des

attitudes conformes aux paſſions qu'on a voulu repréſenter.

S'il n'y a point de Pyramides à la Chine comme en Egypte, les Chinois n'ont-ils pas mieux fait de conſtruire des ponts auſſi magnifiques que ceux qu'on voit dans quelques Provinces, & auſſi ſinguliers que celui qu'ils nomment le pont de fer, qui va d'une montagne à l'autre ſur différens précipices? Des armées nombreuſes ont paſſé autrefois ſur ce pont, & il ſubſiſte encore aujourd'hui.

Mais, dira-t'on encore, le Nil, ce fameux fleuve, ſa ſource, ſes cataractes, ſes débordemens réguliers & féconds : la Chine a-t'elle rien qui puiſſe lui être comparé.

Ce fameux Nil ne paroîtra plus qu'un ruiſſeau, ſi on le compare au grand fleuve *Yangtſekiang*, qui traverſe toute la Chine. Qu'on jette un coup d'œil ſur la Carte de cet Empire, & qu'on conſidére ce fils de la mer, comme l'appellent les Chinois, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embou-

chure pendant 700 lieues ; qu'on faſſe attention à ſa largeur, à ſa profondeur, aux Lacs qu'il forme ou qu'il traverſe, dont un entr'autres à 80 lieues de tour ; aux grandes & belles Villes qu'il baigne & enrichit ; à cette multitude de vaiſſeaux & barques qui le couvrent, & qui ſont autant de Villes flottantes remplies de Marchands & de Peuples, qui vivent aux dépens de ce fleuve, lequel ſans ſe déborder comme le Nil, fournit à droite & à gauche grand nombre de canaux, qui arroſent les campagnes voiſines, autant & ſelon qu'on le juge à propos ; ce qui eſt bien plus commode & plus avantageux, qu'un débordement incertain qu'on ne ſçauroit régler, tantôt précoce, tantôt tardif, ſelon le plus ou le moins de pluie qui tombe à ſa ſource.

Si les Sçavans d'Europe pouvoient parcourir toute la Chine, à ne conſidérer même que ſa ſuperficie, combien de choſes curieuſes ne trouveroient-ils pas, dont on n'a encore

rien dit? Que ſeroit-ce s'il leur étoit permis de la labourer Nord & Sud, Oueſt ou Eſt, d'y creuſer, d'y fouiller, comme on a fait en Egypte? Combien ne trouveroient-ils pas d'inſcriptions ſur des pierres, ſur des marbres, ou ſur des monumens antiques enſévelis par des tremblemens de terre, qui ont été ſi fréquens à la Chine, & d'une violence juſqu'à applanir des Montagnes, & à engloutir des Villes entiéres, comme l'hiſtoire en fait foi.

Outre les Mines qu'on y connoît déja, combien d'autres ſe découvriroient par la ſagacité Européene? Ce ſeroit un ſujet tout neuf, qui donneroit de l'occupation aux Sçavans pour plus d'un ſiécle; & pendant ce tems-là ils laiſſeroient croupir les Phéniciens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs & d'autres Nations, qui ont tenu autrefois un rang conſidérable, & qui ne ſont plus rien.

Finiſſons par examiner ce qu'avance M. Huet ſur le commer-

cement de la Chine. Il dit que ; ſi l'on veut en croire les Chinois, ils ont étendu leur Empire juſqu'au Cap de bonne Eſpérance.

Voilà aſſurément ce qui ne ſe trouve dans aucun Livre claſſique de la Chine ; mais voici ce qui a pû donner lieu à cette erreur.

Les premiers Européens qui doublerent ce fameux Cap, pour ſe rendre à la Chine, trouverent qu'on l'appelloit *Ta-lanchan* ; c'eſt-à-dire, Montagne aux grands flots. Or, de l'Europe juſqu'à la Chine, il n'y a nul endroit qui mérite mieux ce nom, que ce Cap, qu'on nomma d'abord Cap des Tourmentes, Lyon de mer, & aujourd'hui Cap de bonne Eſpérance ; & pour le déſigner en Chinois, on s'eſt ſervi des mots *Ta-lanchang*, ſans faire réflexion, que les Chinois pouvoient avoir ainſi nommé quelque autre lieu du voiſinage. Leurs vaiſſeaux étoient tout à fait incapables de réſiſter aux fureurs du banc des aiguilles. Si une flote Chinoiſe riſquoit d'y aller, il ne pourroit en revenir

revenir un seul vaisseau, pour apporter des nouvelle du naufrage des autres.

Les barques, ou sommes Chinoises du tems passé, n'étoient pas plus fortes que celles d'aujourd'hui ; peut-être même l'étoient-elles moins ; car dans la navigation, comme dans les autres arts, on se perfectionne de plus en plus. Les Chinois ont toujours vogué terre à terre, sans la perdre de vûe que pour peu jours ; & parce que leurs grosses barques sont à platte varangue & tirent peu d'eau, elles peuvent dans un gros tems se mettre à couvert dans des bayes, où les vaisseaux Européens manqueroient d'eau, & échoueroient infailliblement Il ne faut pas douter, que les Chinois allant ainsi à Batavie, à Malaca, à Siam, &c. n'ayent encontré des endroits où la mer étoit plus agitée, ou bien quelques pointes difficiles à passer, ausquelles il auront donné le nom de montagne à grands flots. Ce sera ce nom, que les Européens

auront appliqué au Cap de bonne Eſpérance, ne connoiſſant pas d'autre endroit qui le méritât mieux.

C'eſt-là une conjecture, que l'on ne donne que pour ce qu'elle peut valoir.

Pour ce qui eſt des annales d'Ormus, qui diſent qu'on a vû dans le Golfe Perſique juſqu'à 400 vaiſſeaux Chinois, ſe charger & ſe décharger d'une infinité de marchandiſes précieuſes, on ne nie pas que quelques ſommes Chinoiſes n'ayent pû aller juſques-là; mais il faut retrancher un zéro de ce grand nombre: ce ſeroit encore trop de 40 barques, pour charger les marchandiſes dont la Chine a beſoin, c'eſt-à-dire des épiceries, des clous de gérofle, de la muſcade, du poivre, de l'encens, du bois de ſandal. Car pour la canelle, on ſe contente de celle que produit la Chine, quoiqu'elle ſoit beaucoup inférieure à celle de Ceylan. Tout le reſte, les Chinois l'ont en abondance; & s'ils navigent, c'eſt plutôt pour porter,

que pour rapporter autre choſe que de l'argent. C'eſt ce que ſçavent par expérience les Européens, qui viennent à Canton. Si quelquefois les Chinois achettent des curioſités, c'eſt lorſqu'il ſe trouve un Empereur à qui elles font plaiſir; du reſte elles ne peuvent-être l'objet d'un commerce conſtant.

A l'égard des gommes des Indes, les Médecins & les Chirurgiens Chinois n'en font preſque pas uſage. Dans toute une année, on n'employera pas à Peking une demie livre d'Opium, qu'ils nomment *Ya-pien*; ils y ſuppléent, en ſe ſervant du pavot blanc.

Du reſte M. Huet ne dit point qu'il a vû ces annales d'Ormus, ni en quel tems à peu près ces 400 vaiſſeaux Chinois parurent dans le Golfe Perſique. Si c'étoit environ le milieu du huitiéme ſiécle après *Yu*, ſous la Dynaſtie des *Tang*, cela confirmeroit ce qui eſt écrit dans le *Nien ſſé*. [C'eſt une grande collection des Hiſtoriens Chinois.] que

les troupes du Calife étant venues au ſecours de l'Empereur contre un rebelle, elles le vainquirent; qu'une bonne partie de ces troupes ayant été mal payée de leurs ſervices, ou ne pouvant plus s'en retourner par le même chemin, étoient deſcendues vers le Sud, juſqu'à Canton, qu'ayant aſſiégé la Ville, elles la prirent, ou par la force, ou par la trahiſon du Gouverneur, car tout y étoit dans le trouble; qu'elles la pillerent, & s'embarquerent pour retourner par mer dans leur pays, ſans qu'on ait jamais appris de leurs nouvelles.

CHAPITRE XVI.

Mœurs, Coutumes, Uſages des Sauvages Miao-ſſes ; leur Origine ; Situation de leur Pays ; leur Habitation ; leur Commerce ; leur Habillement ; leurs Inſtrumens de Muſique ; leurs Danſes.

LEs *Miao-ſſes* ſont répandus dans les Provinces de *Setchuen*, de *Koei-tcheou*, de *Houquang*, de *Quang-ſi*, & ſur les frontiéres de la Province de *Quang-tong*. Sous ce nom général ſont compris divers peuples ; la plûpart ne différent entre eux qu'en certains uſages, & par quelque légere diverſité dans la Langue.

Pour les contenir, on bâtit d'aſſez groſſes places dans de méchans endroits avec une dépenſe incroyable ; par-là on a du moins réuſſi à interdire la communication réci-

proque : ainſi les plus puiſſans de ces *Miao-ſſes* ſont comme bloqués par des Forts & des Villes, qui aſſurent la tranquilité de l'Etat.

Ils ſont cenſés ſoumis, lorſqu'ils ſe tiennent en repos S'ils font des actes d'hoſtilité, ou pour ſe venger des Chinois, voiſins ſouvent incommodes, ou pour donner des preuves de leur bravoure, dont ils ſe piquent, croyant être mieux à cheval qu'aucune autre Nation, on ſe contente de les repouſſer dans leurs montagnes, ſans entreprendre de les forcer. Le Viceroi de la Province a beau les citer de comparoître, même par Procureur ; ils ne font que ce que bon leur ſemble.

Les Grands Seigneurs Miaoſſes ont non ſeulement leurs Officiers ; mais ils ont encore ſous eux de petits Seigneurs, qui, quoique maîtres de leurs vaſſaux, ſont comme feudataires, & obligés d'amener leurs troupes quand ils en reçoivent l'ordre Les maiſons de ces Seigneurs ſont auſſi bonnes que les

meilleures des Chinois. Leurs armes ordinaires ſont l'arc & la demi pique. Les ſelles des chevaux ſont bien faites, & différentes des ſelles Chinoiſes, en ce qu'elles ſont plus étroites, plus hautes, & qu'elles ont les étriers de bois peint.

Ils ont des chevaux fort eſtimés, ſoit à cauſe de la viteſſe avec laquelle ils grimpent les plus hautes montagnes, & en deſcendent au galop, ſoit à cauſe de leur habileté à ſauter des foſſés fort larges.

Quand il s'agit de choiſir les Officiers des troupes, on oblige les Prétendans de faire ſauter au cheval qu'ils montent, un foſſé d'une certaine largeur, dans lequel on a allumé un feu clair, & d'ordonner aux ſoldats de deſcendre au galop & à bride abatue des plus hautes montagnes.

Les *Miaoſſes* qui ſont dans le milieu & au Midi de la Province de *Koeitcheou*, peuvent ſe diviſer en *Miao-ſſes* ſoumis, & en *Miao-ſſes* non ſoumis.

Les premiers ſont encore de deux ſortes ; les uns obéiſſent aux Magiſtrats Chinois, & ſont partie du peuple Chinois, dont ils ſe diſtinguent par une eſpéce de coëffure qu'ils portent, au lieu du bonnet ordinaire, qui eſt en uſage parmi le peuple à la Chine.

Les autres ont leurs Mandarins héréditaires, qui ſont originairement de petits Officiers, leſquels pour récompenſe de leurs ſervices militaires furent établis Maîtres, les uns de ſix, les autres de dix, ou même d'un plus grand nombre de villages *Miao-ſſes Conquis.*

Ces Mandarins jugent en premiere inſtance les cauſes de leurs ſujets ; ils ont droit de les châtier, mais non pas de les faire mourir.

Les Miao ſſes ſoumis s'enveloppent la tête d'un morceau de toile, & ne portent qu'une eſpéce de pourpoint & de haut de chauſſes ; mais leurs Mandarins & leurs domeſtiques ſont vêtus, comme les

Mandarins

Mandarins & les Chinois du pays.

Les *Miao-ſſes* ſauvages, ou non ſoumis, ont des maiſons bâties de briques à un ſeul étage. Dans le bas ils mettent le bétail, les bœufs, les moutons, les vaches, les cochons, ce qui fait que leurs maiſons ſont ſales & puantes.

Ces *Miao-ſſes* ſont ſéparés en villages, & vivent dans une grande union, quoiqu'ils ne ſoient gouvernés que par les anciens de chaque village. Ils cultivent la terre : ils font de la toile, & des eſpéces de tapis qui leur ſervent de couvertures pendant la nuit. Cette toile n'eſt pas bonne ; mais les tapis ſont fort bien tiſſus. Les uns ſont de ſoie plate de différentes couleurs, rouge, jaune & verte ; les autres de filets crus d'une eſpéce de chanvre qu'ils ont pareillement ſoin de teindre. Ils n'ont pour habit qu'un caleçon, & une eſpéce de caſaque qu'ils replient ſur l'eſtomac.

Les *Miao-ſſes* que les Chinois appellent *Mou las*, c'eſt-à-dire Rats

de bois, ſont mieux vêtus. La forme de leur vêtement eſt celle d'un ſac à manches larges par les bouts, & taillé en deux piéces au-delà du coude Il paroît deſſous une eſpéce de veſte d'autre couleur Les coutures ſont chargées des plus petites coquilles qu'ils puiſſent trouver dans les mers de *Tvernam*, ou dans les lacs du pays. Le bonnet & le reſte ſont à peu près de même. La matiére eſt faite de gros fils retors d'une eſpéce de chanvre, & d'herbes inconnues aux Chinois mêmes.

Parmi les inſtrumens de muſique dont ils jouent, on en voit un compoſé de pluſieurs flutes inſérées dans un plus gros tuyau, qui porte un trou, ou une eſpéce d'hanche dont le ſon eſt plus doux & plus agréable que le *Chin* Chinois, qu'on regarde comme une petite orgue à main qu'il faut ſouffler.

Ils ſçavent danſer en cadence, & en danſant ils expriment fort bien les airs triſtes, gais &c. Tantôt ils pin-

cent une maniére de guittare ; d'autres fois ils battent un inſtrument compoſé de deux petits tambours oppoſés : ils le renverſent enſuite, comme s'ils vouloient le jetter & le mettre en piéces.

Les *Miao-ſſes* qui ſont dans la partie de *Hou-quang* la plus voiſine de la Province de Quangtong, vont nuds pieds ; & à force de courir ſur les montagnes, ils ſe les ont tellement endurcis, qu'ils grimpent ſur les rochers les plus eſcarpés, & marchent ſur les terrains les plus pierreux avec une vîteſſe incroyable, ſans en recevoir la moindre inc mmodité.

La coëffure des femmes a quelque choſe de groteſque & de bizare. Elles mettent ſur leur tête un ais léger, long de plus d'un pied, & large de cinq à ſix pouces, qu'elles couvrent de leurs cheveux, les y attachant avec de la cire, deſorte qu'elles ſemblent avoir un chapeau de cheveux : elles ne peuvent s'appuyer, ni ſe coucher, qu'en ſe

ſoûtenant par le col ; & elles ſont obligées de détourner inceſſamment la tête à droite & à gauche le long des chemins, qui dans cette contrée ſont pleins de bois & de broſſailles.

La difficulté eſt encore plus grande, quand elles veulent ſe peigner ; il leur faut être des heures entieres près du feu, pour faire fondre & couler la cire. Après avoir nétoyé leurs cheveux, ce qu'elles font trois ou quatre fois l'année, elles recommencent à ſe coëffer de la même maniére.

Les *Miao-ſſes*, trouvent que cette coëffure eſt charmante, & qu'elle convient ſurtout aux jeunes femmes ; les plus âgées n'y font pas tant de façons, elles ſe contentent de ramaſſer ſur leur tête leurs cheveux avec des treſſes nouées.

Nous ne parlerons pas de quantité d'autres petits Peuples, compris ſous le nom général de *Miao-ſſes*. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour eux, eſt qu'ils ſe font preſque con-

tinuellement la guerre les uns aux autres, & qu'ils ſe détruiſent mutuellement. La vengeange ſe perpétue parmi eux, & paſſe aux deſcendans: l'arriére petit fils s'efforcera de venger la mort de ſon ayeul, s'il croit qu'elle n'a pas été aſſez vengée. Les Mandarins Chinois ne ſont pas diſpoſés à expoſer leurs perſonnes, pour établir la paix chez ces Peuples; ils diſſimulent aiſément ce qu'ils ne pourroient empêcher, qu'en hazardant la vie des Soldats Chinois.

CHAPITRE XVII.

Maniére de faire des Perles artificielles, qui reſſemblent aux naturelles; de leur rendre leur premiére beauté, quand elles l'ont perdue; de rétablir les Pots de Porcelaine briſés; de peindre une Porcelaine déja cuite; de rendre la couleur aux vieilles Cannes entrelaſſées; de laver ou de rajeunir les vieilles Eſtampes; de donner un air antique à des Vaſes de cuivre; Secret pour les colorer en jaune, ou bien en un beau verd.

LES Chinois prétendent avoir trouvé l'art de faire des Perles, qui ſont en un ſens preſque naturelles. Les Dames de qualité à la Chine font grand cas des véritable perles, qu'elles emploient d'ordinaire à leurs parures. Les riviéres de la Tartarie Orientale leur en

fourniſſent, mais qui ſont moins belles que celles qu'on leur apporte des Indes. Les artificielles ne laiſſent pas d'avoir leur prix, à proportion de la reſſemblance qu'elles ont avec les naturelles.

Le peu d'eſtime que font les Chinois des Perles contrefaites en Europe, fait aſſez voir, qu'ils les jugent beaucoup inférieures à celles qu'ils contrefont eux-mêmes. L'avantage qu'ils y trouvent, eſt que ces Perles naiſſent, ſe forment, croiſſent & ſe perfectionnent ſous leurs yeux, & qu'ils les péchent dans le ſein même du poiſſon, où cette merveille s'opére de la même maniére, que dans une vraie nacre de perle. Voici en quoi conſiſte leur ſecret.

Prenez, diſent-ils, une des plus grandes Huîtres, que vous trouverez dans de l'eau pure : mettez-la dans un baſſin à demi plein d'une belle eau; placez ce baſſin dans un lieu retiré, de telle ſorte néanmoins qu'il puiſſe recevoir aiſément la

roſée du Ciel ; ayez ſoin que nulle femme n'en approche, & qu'on n'y entende ni l'abboyement des chiens, ni le chant du coq & des poules. Prenez enſuite de la ſemence de perles, *Yotchus*, dont on fait uſage dans la Médecine : réduiſez-là à une poudre ſi fine, & ſi déliée, qu'elle ſoit impalpable ; puis après avoir cueilli des feuilles de l'arbre nommé *Che ta kong-lao*, (c'eſt une eſpéce de houx) lavez proprement ces feuilles, & exprimez en le ſuc, dont vous vous ſervirez pour lier enſemble la ſemence des perles : faites de cela de petites boules de la groſſeur d'un pois, que vous couvrirez entiérement d'une poudre fine, tirée de la pellicule brillante, qui eſt dans l'intérieur de la nacre de perles ; enfin pour donner à ces pois une parfaite rondeur, roulez les ſur une planche de Vernis, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus la moindre inégalité, & qu'ils ſoient aſſez ſecs, pour ne pas s'attacher à la main qui les façonne, après quoi faites les ſécher tout à

fait à un ſoleil moderée. Lorſque votre matiére ſera ainſi préparée, ouvrez la bouche de l'huître, & faites y gliſſer la perle nouvellement ébauchée : nourriſſez cette huître durant cent jours de la maniére que je vais le marquer, mais ſoyez exact à lui donner chaque jour ſa pâture, ſans l'avancer ni la reculer, ne fût-ce que de quelques minutes. Les cent jours expirés, vous trouverez une perle de belle eau, & il ne s'agira plus que de la percer.

Notre Auteur n'oublie point de marquer de quelles drogues on doit compoſer cette pâture, & nomme le *Gin-ſeng*, le *China*, ou l'Eſquine blanc, le *Peh-i*, qui eſt une racine plus glutineuſe que la colle de poiſſon, & le *Pecho*, autre racine médicinale. Il faut, ſelon lui, prendre de chaque eſpéce le poids d'une dragme, & les réduire en une poudre très-fine, dont on forme avec du miel purifié ſur le feu des paſtilles longues à peu près comme un

grain de ris mondé, après quoi on partage le tout en cent portions, pour les cent jours marqués.

Cet exposé n'est pas, ce semble, exempt de difficultés, qui auroient besoin d'être éclaircies par l'Auteur, s'il pouvoit-être consulté; car enfin comment ouvrir l'huître, & l'ouvrir sans l'endommager? ou bien faut-il attendre que l'huître s'ouvre d'elle-même? comment déserrer la bouche de l'huître pour y mettre la perle préparée; ou seroit-ce qu'il suffit de l'insinuer dans l'enceinte du coquillage? De même pour la distribution de la nourriture qu'on lui fournit chaque jour, se contentera-t'on de la jetter sur l'eau, d'où l'huître ne manquera pas de l'attirer, ou, bien veut-on qu'on la lui fasse avaler. Il paroît que tout cela demanderoit des éclaircissemens.

Ce qu'il y a de certain, est qu'il y a des gens à la Chine occupés à travailler ces sortes de perles, qui certainement n'y emploieroient pas la semence de perles si fort estimée

dans la médecine, s'ils n'étoient pas sûrs d'y trouver un profit considérable. Peut-être aussi les Chinois ont-ils éprouvé, que par la nourriture qu'ils fournissent à l'huître, il se forme sur la nacre plusieurs petites perles, qui les dédommagent de celles qu'ils ont mises en œuvre pour former la grande.

Quoi qu'il en soit, il paroît que les Chinois ont eu bien des connoissances sur l'origine des véritables perles. Le choix qu'ils font d'une nacre de perles, d'un lieu retiré, éloigné du grand bruit & des sons aigus & perçans, l'air pur, la rosée, le long terme qu'ils exigent jusqu'à ce que la perle soit formée; les alimens qu'ils fournissent, & par lesquels ils suppléent aux sucs tirés des plantes, que les pluies après avoir grossi les rivières, entraînent dans les pêcheries de Perles, & qui, à ce qu'on assure, les rendent fécondes toutes; ces circonstances font voir, que par le secours de l'art, ils ont cherché à imiter

la nature dans ſes opérations.

Au ſecret de former des Perles, en quelque façon naturelles, le même Auteur ajoûte quelques autres ſecrets, pour leur rendre leur premiére beauté, quand elles l'ont perdue.

Si les Perles viennent à perdre leur netteté, il y a un moyen d'en ôter les impuretés adhérantes, & de les rétablir dans leur premier éclat. Pour cela, laiſſez les tremper pendant une nuit dans du lait de femme, enſuite prenez de l'herbe *Y-mont-ſao*, que vous réduirez en cendre ; faites-en une leſcive, en recevant l'eau qui en dégoutera à travers un gros linge ; joignez-y un peu de belle farine de froment ; mettez vos Perles dans un ſachet d'étoffe de ſoie un peu ſerrée ; & après avoir plongé ce ſachet dans la liqueur, frottez doucement les Perles avec la main.

Si les Perles ont été ternies ou gâtées par quelque matiére onctueuſe, prenez de la fiente d'Oye

& de Canard séchée au Soleil, que vous réduirez en cendres : faites-en une décoction ; & lorsque l'eau sera rassise, mettez les Perles dans un sachet de soie & lavez-les comme on a dit ci-dessus

L'approche du feu, ou quelqu'autre accident, rendent quelquefois les Perles roussâtres : alors prenez la peau de *Hoan nan tse*, (c'est un fruit étranger, dont les Bonzes forment leur espéce de chapelet) faites la bouillir dans de l'eau ; mettez-y les Perles, & lavez les de la même eau : ou bien pilez des navets ou des raves, & après avoir exprimé le suc, mettez les Perles une nuit entiére dans ce suc ; elles en sortiront très-blanches.

Si les Perles deviennent comme rouges, lavez-les dans le suc que vous aurez exprimé de la racine de Bananier d'Inde ; laissez les pendant la nuit dans ce suc : le lendemain elles auront leur premier éclat & leur blancheur naturelle.

Les Perles sont quelquefois en-

dommagées, lorſque ſans réflexion on les a approchées d'un corps mort : on les rétablit dans leur premier état, en les lavant & les frottant dans la leſſive de la plante de *Ymont-ſao*, dont on a parlé, à laquelle on mêle un peu de farine & de chaux.

Enfin notre Auteur avertit, de ne pas laiſſer les Perles dans un endroit où l'odeur du muſc ſe faſſe ſentir : elles ſeroient bien-tôt ternies, & perdroient conſidérablement de leur juſte valeur.

La propreté & l'élégance des ameublemens Chinois a été goûtée en Europe ; & il y a long-tems que leurs Porcelaines, & leurs ouvrages de Vernis ſont l'ornement de nos Cabinets. Mais comme la Porcelaine eſt fragile, quelque ſoin qu'on prenne à conſerver les vaſes, les aſſietes, les gobelets, les urnes qui nous viennent de la Chine, il eſt difficile qu'il ne s'en caſſe, & l'on regarde d'ordinaire une Porcelaine caſſée comme perdue. Cette perte

parmi les Chinois n'eſt pas irréparable. Quand la Porcelaine n'eſt pas tout à fait briſée, & que les piéces peuvent-être rejointes, ils ont le ſecret de les réunir très-proprement, ſans qu'il y paroiſſe; & elles ſont d'uſage comme auparavant.

Pour y réuſſir, ils ſe ſervent d'une eſpéce de colle faite de la racine de *Peki*, dont nous avons parlé plus haut. Ils la réduiſent en une poudre très-fine, qu'ils délayent avec du blanc d'œuf frais : quand le tout eſt bien mêlangé, ils en frottent les piéces rompues; ils les appliquent, & les lient fortement avec un fil à pluſieurs tours au corps de la Porcelaine, & ils la préſentent à un feu moderé, lorſqu'elle eſt ſéche, ils en détachent le fil qui la lioit; & elle eſt en état de ſervir de la même maniére que ſi elle n'eût pas été caſſée : la ſeule précaution qu'il y a à prendre, eſt de n'y pas verſer du bouillon, ou du jus chaud de poule, parce qu'il détruiroit le

ciment, dont les piéces ont été réunies.

Le même Auteur prétend qu'en employant la mixtion de certaines drogues, il eſt aiſé de peindre ce que l'on veut ſur la Porcelaine déja cuite, & que les traits qui y ſeront, y reſteront ſans s effacer, & paroîtront auſſi naturels, que ceux qu'elle reçoit dans le fourneau.

Pour cela, dit-il, prenez cinq dragmes de *Naocha*, [Sel Ammoniac] deux dragmes de *Lou-fan*, [Vitriol Romain, d'Allemagne, ou d'Angleterre] trois dragmes de *Tan-fan*, [Vitriol de Cypre] & cinq dragmes de chaux : pilez le tout, broyez le finement, délayez le dans une leſcive forte & épaiſſe : faite de cendres ; de ce mélange vous formerez à votre gré des traits ou des figures ſur la Porcelaine ; & apres les avoir laiſſé ſécher à l'aiſe, vous n'aurez plus qu'à la laver & frotter le vaſe. Cette mixtion produit le même effet ſur le Bambou, & par conſéquent ſur les Cannes qu'on

qu'on porte en Europe, pour se soutenir en marchant.

Les fauteuils & les chaises faites de Rotin, ou de Cannes entrelassées, sont devenues à la mode en Europe. Ce Rotin vieillit à la longue, & perd sa couleur naturelle. Pour le renouveler en quelque sorte, & lui rendre sa couleur, il n'y a qu'à prendre des cornets de papier remplis de soufre en poudre, y mettre un feu lent, & faire ensorte que la fumée se répande sur le Rotin : quelque vieux qu'il soit, on le verra rajeunir aussi-tôt, & devenir tel qu'il étoit lorsqu'on le mit en œuvre.

Parmi les ornemens qui se trouvent dans les cabinets intérieurs des maisons Chinoises, on y voit des instrumens de Musique, tels que sont des espéces de Luth, de Harpe, de Guittare, qu'on touche en pinçant délicatement les cordes Les Lettrés, & les Dames Chinoises se font honneur d'en sçavoir jouer. Selon nôtre Auteur, si l'ongle est foible, le son que rend l'instrument

qui en eſt pincé n'eſt ni fin, ni net, ni plein. Il prétend que le moyen d'affermir les ongles, eſt de les parfumer, en les tenant expoſés à la vapeur des vers à ſoie déſſechés, qu'on brûle lorſqu'ils ſont morts dans leurs cocons.

A la Chine, les ſalles & les chambres des perſonnes tant ſoit peu à leur aiſe ſont tapiſſées de cartouches remplis de Sentences morales & de Payſages ou en peinture, ou en eſtampes. On ne manque point de ſecrets en Europe pour renouveller de vieilles peintures; mais peut-être n'y connoit on pas un moyen auſſi court & auſſi aiſé pour y réuſſir, que celui qui eſt pratiqué par les Chinois. La ſeule eau de chaux produit cet effet: on ſe ſert d'un pinceau pour appliquer cette eau ſur la peinture; & quand elle a été ainſi lavée légérement juſqu'à trois fois, elle reprend ſon éclat & ſa vivacité.

Pour laver & rajeunir en quelque ſorte une vieille eſtampe, ils l'é-

tendent ſur une table bien unie, & l'arrêtent ſûrement aux quatre côtés. Ils l'humectent enſuite, en l'arroſant d'une petite pluie d'eau d'une maniére uniforme : puis par un fin tamis fait de crins de cheval, ils y répandent de la poudre de *Honchovichè*, [c'eſt une pierre qui ſe trouve dans les Provinces Méridioles] & en ſément une couche de l'épaiſſeur d'un denier ; ils reviennent une ſeconde fois à humecter l'eſtampe : ils y mettent une ſeconde couche égalemenr épaiſſe de cendres de *Tchinkia hoei*, [c'eſt la coquille d'une eſpéce de moule] & la laiſſent dans cet état pendant une heure entiére ; après quoi, en faiſant pancher la table, ils y verſent deſſus avec force de l'eau tiéde, & ils trouvent l'eſtampe en bon état.

Parmi les ameublement dont les Chinois ſont curieux, ils eſtiment ſurtout les caſſollettes, & les vaſes où l'on fait brûler des odeurs & des parfums. Un cabinet ne ſeroit pas

bien orné, ſi ce meuble y manquoit, ou s'il n'étoit pas d'un goût propre à attirer l'attention de ceux qui viennent rendre viſite. Ils font ces meubles d'une figure bizarre, & s'étudient principalement à leur donner un air antique. La matiére eſt ſouvent de cuivre; mais ils ſçavent la déguiſer par certaines drogues aidées de l'action du feu, en lui donnant la couleur qu'ils veulent avec art & par dégrés.

Prenez, dit le même Auteur Chinois, deux dragmes de verd de gris, deux dragmes de ſel ammoniac, cinq dragmes de *Yeiſoutanfan*, [minéral du Thibet; c'eſt peut-être la pierre arménienne, ou le verd d'azur] & cinq dragmes de *Tchucha*, [Cinabre. Réduiſez le tout en poudre fine, que vous mêlerez avec du vinaigre; mais ſouvenez-vous qu'avant que d'appliquer cette mixtion ſur l'ouvrage de cuivre, il faut le bien frotter, & le rendre luiſant avec de la cendre d'un bois ſolide, afin d'en ôter toute ſaleté onctueuſe,

& de ne lui laiſſer aucune inégalité ſur ſa ſurface.

Après ces préparatifs, lavez le vaſe de cuivre avec de l'eau bien pure, laiſſez-le ſécher, & enſuite avec un pinceau, appliquez de tous côtés par dehors une couche de votre mixtion. Peu de tems après mettez des charbons allumés dans le vaſe ; un feu vif le fera bien-tôt changer de couleur : les charbons étant conſumés, & le vaſe refroidi, lavez-le de nouveau, pour en ôter le ſuperflu de la couleur, qui ne l'auroit pas pénétré, afin que la nouvelle couleur que vous y appliquerez s'y inſinue plus aiſément ; car on doit réiterer cette opération juſqu'à dix fois, après quoi vous aurez une piéce à l'antique. Si le vaſe ſe trouve parſemé de petites taches noires, il en ſera plus eſtimé.

Si l'on veut donner au cuivre la couleur de peau de châtaigne, ajoutez à la mixtion une dragme de vitriol de Chypre ; & après l'avoir

appliquée, donnez-y le feu, que vous réitererez lorſque vous verrez ſortir la couleur.

Pour lui donner la couleur d'écorce d'orange, il n'y a qu'à ajouter deux dragmes de *Pong-cha* mis en poudre, [c'eſt le borax] mais après l'avoir appliqué, il faut ſe donner de garde de laver le vaſe.

Si les vaſes ainſi préparés venoient à être ſalis, ou par la ſueur des mains, ou de quelque autre maniére, pour réparer ce défaut, il n'y a qu'à les laiſſer durant une nuit plongés dans de l'eau de neige.

Un autre Livre Chinois fournit la maniére de colorer les vaſes de cuivre en un beau verd. Prenez, dit-il, de la premiére eau tirée le matin du puits: mêlez-y du vitriol de Chypre, du vitriol Romain, & de la terre jaune, enſorte que le tout s'épaiſſiſſe, & forme une eſpéce de bouë; ce qui s'appelle *Niſan*. Laiſſez durant une heure votre vaſe dans cette liqueur épaiſſe; après

quoi chauffez-le de la maniére qui a été rapportée ci-deſſus Appliquez juſqu'à trois fois une couche de cette mixtion; quand cette triple couche ſera ſéche, prenez du ſel ammoniac diſſous & fondu dans l'eau, puis avec un pinceau neuf, étendez doucement ſur le vaſe deux ou trois couches de cette liqueur épaiſſe : après un jour ou un peu plus, lavez le vaſe, donnez-lui le loiſir de ſécher, & lavez-le encore; ce qui doit ſe réiterer trois, quatre, ou cinq fois. Le moyen d'y réuſſir, eſt de bien régler la force de la couleur qu'on y applique, & de gouverner à propos les lotions. Si l'on mettoit quelque tems le vaſe en terre, il s'y formeroit de petites taches, qui ſeroient de la couleur du cinabre. Si l'on ſouhaitoit que ces couleurs fuſſent plus foncées, il n'y auroit qu'à brûler des feuilles de Bambou, & de la vapeur qui s'éléveroit en parfumer le vaſe.

Pour faire le *Ni-fan*, ou la

mixtion, qui donne au vaſe la couleur dont il s'agit, il faut prendre trois dragmes de ſel ammoniac, ſix dragmes de Vitriol de Chypre, & une dragme de verd de gris. Le tout étant pilé très-finement, & chaque drogue étant paſſée ſéparément au tamis le plus ſerré, doit ſe délayer dans une petite écuelle à demi pleine d'eau. Après avoir bien fourbi le vaſe, on trempe du coton dans cette eau, dont on le frotte d'une main légere, parce que le ſel ammoniac rend cette liqueur très-pénétrante, & qu'elle pourroit ronger le cuivre; pour cet effet, auſſi-tôt qu'on a frotté le vaſe, on le plonge dans l'eau pour enlever la mixtion. Enſuite on tient pendant quelque tems l'ouverture du vaſe renverſée ſur un petit feu, afin que la chaleur s'inſinuant dans le vaſe, lui donne à la ſurface extérieure la couleur que l'on ſouhaite. L'on revient pluſieurs fois à cette pratique, juſqu'à ce qu'on apperçoive l'heureux effet de

de ſes opérations. Peut-être cette méthode eſt-elle plus ſûre que la précédente. Le ſuccès ne dépend ſouvent que de très-peu de choſe qu'on ajoute ou qu'on retranche. Ce ſont les diverſes tentatives, qui nous mettent au fait de ces ſortes de recettes.

CHAPITRE XVIII.

Du Cheval Cerf, du Cheval Tigre, du Daim odoriferant, de l'Hait-Sing, des Merles bleux, & de pluſieurs autres Animaux ſinguliers de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe; de la Chaſſe des Tigres, des Cerfs, & des Tael-pi.

LE Malon, ou le Cheval Cerf, eſt une eſpéce de Cerfs, qui ne ſont guéres moins hauts que les petits Chevaux de l'Yvenan. On trouve encore dans cette Province des Cerfs, qu'on ne voit nulle part ailleurs, & dont la différence conſiſte, en ce qu'ils ne deviennent jamais plus grands ni plus gros que des Chiens ordinaires. Les Princes & les Grands en nourriſſent par curioſité dans les jardins.

Mais on doit regarder comme une Fable, la deſcription qu'on trouve

dans quelques Livres Chinois, du *Cheval Tigre*. Il ne différe, diſent-ils, du Cheval, qu'en ce qu'il eſt couvert d'écailles ; & il reſſemble au Tigre par ſes ongles, ſurtout par ſon humeur ſanguinaire, qui le fait ſortir de l'eau vers le Printems, pour ſe jetter ſur les hommes, & ſur les animaux. Cette eſpéce d'animal ne ſe trouve nulle part.

Ce que l'on dit du Dain odoriférant eſt très-certain. Cet Animal même n'eſt pas rare ; on en trouve non-ſeulement dans les Provinces Méridionales, mais encore dans celles qui ſont à l'Occident de Peking, à quatre ou cinq lieues. C'eſt une eſpéce de Dain ſans cornes, dont le poil tire ſur le noir. Sa bourſe de Muſc eſt compoſée d'une pellicule fort fine, & couverte d'un poil fort délié ; la chair même de cet animal eſt bonne à manger, & on la ſert ſur les meilleurs tables.

On compte, avec raiſon, parmi les plus beaux Oiſeaux, celui qu'on

appelle *Hait-ſeng* : il eſt rare. On n'en prend que dans le diſtrict de Han-tchong fou, dans la Province de Chen ſi, & dans quelques cantons de la Tartarie. Il eſt comparable à nos plus beaux Faucons ; il eſt cependant beaucoup plus fort & plus gros. On peut l'appeller le Roi des Oiſeaux de Tartarie, & de la Chine ; car c'eſt le plus beau, le plus vif, & le plus courageux : auſſi eſt-il ſi eſtimé, que dès que l'on en a pris un, on eſt obligé de le porter à la Cour, où il eſt offert à l'Empereur, & remis enſuite aux Officiers de la Fauconnerie.

On trouve dans l'Iſle de Hainan des Merles d'un bleu foncé, qui ont deux oreilles jaunes élevées d'un demi pouce, qui parlent & qui ſifflent parfaitement bien. On y voit auſſi des Corbeaux avec une cravate blanche ; des Etourneaux, qui portent ſur le bec une petite lunette ; de petits Oiſeaux de la groſſeur d'une Fauvette, qui ſont du plus beau rouge qu'on puiſſe

voir ; & d'autres dont le Plumage eſt d'un jaune doré, qui a beaucoup d'éclat. Ces deux eſpéces d'Oiſeaux, quoique différentes, ſe trouvent toujours enſemble.

Les Chevres jaunes ne vont preſque jamais dans les plaines qu'en troupes fort nombreuſes : leur poil eſt véritablement jaune ; mais il n'eſt pas ſi liſſé que celui des Chevres ordinaires, auſquelles celles-ci reſſemblent d'ailleurs entiérement par leur grandeur & leur figure. Leur défenſe eſt dans la légéreté de leur courſe, & l'on peut dire qu'en cela nul animal ne les égale.

Les Mules Sauvages vont auſſi par troupes, quoi qu'en petit nombre ; on les appelle ainſi, parce que c'eſt-là le ſens du nom Chinois *Ye-lo-tſe* ; mais quand on conſidére exactement cet animal, on s'apperçoit qu'il eſt différent des Mules domeſtiques, même dans la figure extérieure. La chair eſt auſſi différente ; car elle eſt d'un aſſez bon goût : auſſi les Tartares en

mangent ſouvent ; elle eſt auſſi ſaine & auſſi nourriſſante, que celle des Sangliers. On n'a jamais pû, quelque ſoin qu'on ait pris, accoutumer ces Mules à porter.

Les Chevaux & Chameaux ſauvages ont la même figure que les domeſtiques. Les Chameaux ſauvages vont d'une ſi grande viteſſe, que les Chaſſeurs, quelque bien montés qu'ils ſoient, ne les attrapent que rarement à la portée de la fléche. Les Chevaux ſauvages vont en grande troupe ; & quand ils rencontrent des Chevaux domeſtiques, ils les entrainent, en les mettant au milieu d'eux, & les preſſant de tous côtés.

Les *Lao-hou*, ou Tigres, qui infectent la Chine, autant au moins que la Tartarie, ſont les plus ſauvages de tous les animaux. Leur ſeul crie inſpire une ſécrete horreur, quand on n'y eſt pas accoutumé. Ils ſont d'ailleurs dans la partie Orientale de la Tartarie d'une grandeur & d'une agilité, qui les rend redouta-

bles. Leur peau eſt preſque toujours d'un roux fauve, coupé de larges bandes noires; on en voit cependant dans les tréſors des peaux du Palais quelques-unes, dont les bandes noires & même griſâtres, ſont ſur un fond aſſez blanc.

Tout fiers que ſont ces animaux, s'ils ſe trouvent enfermés dans le cercle que l'Empereur fait faire par ſes Chaſſeurs, qui pouſſent devant eux, tout ce qui ſe trouve de bêtes ſauves ils ne laiſſent pas de paroître étonnés de ſe voir au milieu de tant de gens armés, & partagés en pelotons, ayant la lance arrêtée.

Au lieu que les Cerfs vont & viennent repouſſés d'un côté à l'autre, cherchant à s'échaper par le vuide des intervalles, le Tigre au contraire s'accroupit dans l'endroit où il ſe trouve à la premiére vûe de ſes ennemis, & ſouffre même aſſez long-tems l'aboyement des chiens qu'on envoye ſur lui, auſſi-

bien que quelques coups de fléches émouſſées ; mais enfin excité par un excès de colére, ou par la neceſſité de ſe ſauver, il s'élance avec une rapidité incroyable, qu'on prendroit pour un ſaut, & court droit ſur le peloton de Chaſſeurs qu'il a en vûe. Ceux-ci le reçoivent ſur les pointes de leurs lances, qu'ils lui enfonçent dans le ventre au moment qu'il ſe dreſſe pour retomber ſur quelqu'un d'eux.

La chaſſe du Cerf eſt tout-à-fait divertiſſante. Quelques Tartares prennent des teſtines de Cerf tout-à fait reſſemblantes, & contrefont le cri dont ils appellent la Biche. Des mâles, ou des plus grands, la croyant déja venue, ou en chemin, ne manquent pas ordinairement de s'approcher juſqu'à une certaine diſtance ſur les avenues. Ils s'arrêtent, comme pour examiner ſi la Biche eſt arrivée à l'endroit où ils voyent les têtes de cerf, & donnant de la tête à droite & à gauche avec

une eſpéce d'inquiétude. S'ils commencent à labourer la terre avec leur bois, c'eſt ſigne qu'ils s'approchent; en effet ils ſe jettent un moment après à travers les broſſailles, dont les Chaſſeurs ſont preſque couverts: mais ceux-ci leur épargnent une partie du chemin, en tirant ſur eux leurs fuſils dès qu'ils ſont à portée.

La chaſſe des *Tael-pi* a auſſi quelque choſe de fort amuſant. Les *Tael-pi* ſont auſſi petits qu'une Hermine; ils ſe tiennent ſous terre, où ils creuſent une ſuite d'autant de petites taniéres, qu'il y a de mâles dans leur troupe. Un d'eux eſt toujours dehors, qui fait le guet, mais qui fuit dès qu'il apperçoit quelqu'un, & ſe précipite en terre auſſitôt qu'on s'approche de lui. Ils n'échappent pas pour cela aux Chaſſeurs; car ils n'ont pas plutôt reconnu le lieu, qu'ils l'entourent, & qu'ils ouvrent la terre en un ou deux endroits: ils y jettent ou de la paille

allumée, ou d'autres choſes capables d'effrayer ces animaux ; ce qui les oblige à ſortir de leurs trous : on en prend à la fois un très-grand nombre.

CHAPITRE XIX.

De l'Iſle de Saint Domingue ; Combien cette Iſle étoit peuplée lorſque les Caſtillans y aborderent ; Caractére de Chriſtophe Colomb ; Son départ pour l'Eſpagne ; Déſordres des Caſtillans pendant ſon abſence ; Soulevement des Indiens ; Retour de Colomb à Saint Domingue ; Longue & cruelle Guerre faite aux Indiens ; Leur Servitude ; Leur Deſtruction ; Leur Apologie.

LOrſque l'Amiral Chriſtophe Colomb aborda pour la premiére fois à l'Iſle *Haiti*, [c'eſt le nom Indien de ſaint Domingue] il ne fut pas moins ſurpris de ſa grandeur, que de la multitude prodigieuſe de ſes Habitans. Cette terre de deux cens lieues de longueur, ſur ſoixante & quelquefois quatre-vingt de largeur, lui parut

habitée de toutes parts, non-seulement dans les plaines qui s'étendent depuis le bord de la mer, jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'Isle dans toute sa longueur de l'Est à l'Oueſt; mais encore dans les montagnes mêmes, lesquelles, quoique fort escarpées, formoient néanmoins des Etats considérables.

A en croire l'hiſtorien Espagnol, il n'y avoit pas moins d'un million d'Indiens, lorsque Colomb en fit la découvette. En nous décrivant les guerres que ces Conquérans du nouveau monde eurent à soutenir, ils nous les repréſentent combattans contre des armées de cent mille hommes, qui marchoient sous les étendarts d'un seul Cacique. Ils comptent cinq ou six Caciques, dont la puiſſance étoit égale, & qu'on n'a pû réduire que les uns après les autres.

De cette multitude d'Indiens, il n'en reſte pas un seul, au moins dans la partie Françoiſe de l'Isle,

où l'on ne trouve aujourd'hui aucun veſtige de ſes anciens Habitans. Il n'y en a plus dans la partie Eſpagnole, à la réſerve d'un petit canton, qui a été long-tems inconnu, & où quelques uns ſe ſont maintenus, comme par miracle, au milieu de leurs Ennemis.

On doit rendre juſtice au zéle & à la pieté des Rois Catholiques Ferdinand & Iſabelle, qui prirent les précautions les plus ſages pour aſſurer la tranquillité de leurs nouveaux Sujets. Ils vouloient qu'on les attirât plutôt par la douceur, par la raiſon, & par les bons exemples, que par la force & la violence. Si leurs ordres ne furent pas executés, la faute ne doit pas en être rejetée ſur Chriſtophe Colomb; il s'en fallut bien qu'un ſi grand homme fût ſecondé comme il le méritoit. La troupe de nouveaux Argonautes que conduiſoit ce moderne Jaſon, n'étoit pas toute compoſée de Héros; ſi quelques-uns en eurent la bravoure, très-peu en eurent la ſageſſe

& la modération. C'étoient pour la plûpart des hommes, que l'eſpoir de l'impunité des crimes dont ils étoient coupables, avoit exilés volontairement de leur patrie, & qui au hazard d'une mort, du moins honorable, aſpiroient aux richeſſes immenſes de cette Conquête.

Ce fut, comme on ſçait, au commencement de Décembre de l'année 1497. que Chriſtophe Colomb, après un long trajet, & de grandes fatigues, aborda enfin à cette Iſle, à laquelle il donna d'abord à cauſe de ſa grandeur, le nom de *Hiſpaniola*, ou de petite Eſpagne. On ne l'appella ſaint Domingue que dans la ſuite des tems, & c'eſt la Capitale, qui a donné inſenſiblement le nom à toute l'Iſle.

Ce fut par ſa pointe la plus Occidentale, qu'il l'a reconnut. Il rangea d'abord toute la côte, qui fait la partie du Nord, & remontant avec peine de l'Oueſt à l'Eſt, il jetta l'ancre dans un port de la Province de Marien, entre Man-

ceni l & Monte-Chriſt, qu'il appella Port-Royal. Ce canton étoit ſous la domination d'un des principaux Caciques de l'Iſle, nommé *Guacanariq.*

Il n'y avoit rien de barbare dans les maniéres de ce Prince; ſes Sujets s'apprivoiſerent bien-tôt avec ces étrangers, dont la vue les avoit d'abord ſurpris. Ils les reçurent avec toute la cordialité poſſible; & ils ſe diſputoient les uns aux autres à qui feroit plus de careſſes à ces nouveaux Hôtes.

Ceux-ci firent bien-tôt connoître, que l'or étoit le principal objet de leurs recherches. Les Indiens ſe firent auſſi-tôt un plaiſir de ſe dépouiller de leurs riches colliers & de leurs autres ornemens, pour en faire préſent à ces nouveaux venus. Une ſonnette, ou quelque autre babiole de verre qu'on leur donnoit en échange, leur ſembloient préférables à toutes les richeſſes qu'ils tiroient de leurs mines.

Le vaiſſeau que montoit l'Amiral,

étoit mouillé sur un fond de mauvaise tenue : ayant chassé sur ses ancres, il alla tout à coup se briser contre des roches à fleur d'eau. Cet accident déconcertoit les mesures de Colomb, & le mettoit, pour ainsi dire, à la merci des Indiens.

Le bon Roi *Guacanariq* n'oublia rien pour le consoler de cette perte. Il commanda sur le champ une nombreuse Escadre de Canots, pour aller au secours du bâtiment étranger ; & de peur que la vûe de la proie ne tentât ses sujets, il alla lui-même les tenir en respect par sa présence. Il fit proptement retirer tous les effets du vaisseau, les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer, & les fit garder avec soin. Enfin touché de l'affliction de Colomb, ce bon Prince versa des larmes, & pour le dédommager autant qu'il lui étoit possible, il lui offrit tout ce qu'il possédoit dans l'étendue de ses Etats, & le pria d'y fixer sa demeure.

L'Amiral à qui il restoit une Caravelle,

ravelle, obligé d'aller rendre compte en Eſpagne de ſa découverte, répondit à ce Général Cacique, qu'il ne pouvoit pas demeurer plus longtems avec lui; mais qu'en attendant ſon retour, qui ne ſeroit pas éloigné, il lui laiſſeroit une partie de ſes gens. Ce Cacique s'employa auſſi-tôt à faire conſtruire un bâtiment ſûr & commode pour ſes nouveaux hôtes. Des débris du vaiſſeau échoué, on éleva une eſpéce de Fort, auquel Colomb donna le nom de *Navidad*, parcequ'il étoit entré dans cette Baye le jour de la Nativité de N. S. On le munit par dehors d'un bon foſſé; il étoit défendu d'ailleurs par une Compagnie de quarante hommes, ſous la conduite d'un brave Cordouan, nommé *Diegue Daraffia*. On lui laiſſa un Canonier expert, avec quelques piéces de campagne, un Charpentier, un Chirurgien; & on les pourvut de munitions pour une année entiére.

L'éloignement de Colomb fut la

ſource du dérangement de la nouvelle Colonie. Ils ne l'eurent pas plutôt perdu de vûe, qu'ils oublirent les leçons de modération & de ſageſſe, qu'il leur avoit données ; la diviſion introduiſit le déſordre, & le libertinage y mit le comble. Egalement avares & débauchés, ils ſe répandirent comme des loups raviſſans dans tous les lieux circonvoiſins, ſe jettant avec fureur ſur l'or & les femmes des Indiens. Ils joignirent la cruauté à la violence, & pouſſerent tellement à bout leur patience, qu'au lieu d'amis ſinceres, ils en firent des ennemis irréconciliables.

Toutes les remontrances que leur fit Guacanariq furent inutiles ; ils n'en continuerent pas moins leurs brigandages. Ils firent plus : ils abandonnerent la fortereſſe ; & ayant pénétré chez les Nations voiſines, ils laiſſerent par tout les plus funeſtes impreſſions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas long-tems impunis. Ces Indiens

qui ne connoiſſoient ces étrangers que par leurs violences, leur dreſſerent des embuches : *Caunabo*, un des Caciques de l'iſle, en ſurprit quelques-uns, lorſqu'ils enlevoient ſes femmes, & les maſſacra tous ; ce fut-là comme le ſignal du ſoulevement général ; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir.

Caunabo, à la tête de ce qu'il put ramaſſer de ſes vaſſeaux, s'avança juſqu'au fort de *Navidad*, où il n'y avoit que cinq Soldats, qui fidelles aux ordres d'*Araſia*, ne voulurent jamais le quitter. Enfin ce fidele & zelé *Guacanariq* vola-t'il au ſecours de ſes amis ? Surpris d'une attaque ſi bruſque, il n'eut pas le tems de s'y préparer. L'Armée de Caunabo beaucoup plus forte eut aiſément le deſſus ; & ce Cacique bleſſé fut obligé d'abandonner ſes nouveaux alliés à leur mauvais ſort. Ils ſe défendirent avec beaucoup de valeur, & les Indiens n'oſoient les approcher pendant le jour ; mais

s'étant coulés dans les foſſés à la faveur des ténébres, ils mirent le feu au Fort, qui fut bien-tôt conſumé.

Le prompt retour de l'Amiral, qui aborda avec une flotte nombreuſe à Port-Réal, auroit pû rétablir la tranquillité ; mais n'ayant encore emmené avec lui que le ramas de la canaille & des brigans dont on avoit purgé l'Eſpagne, & vuidé les priſons, des gens de ce caractére n'étoient capables que d'aigrir le mal. D'ailleurs la plûpart des Chefs qui commandoient ſous lui, jaloux de ſon autorité, ne garderent aucun des ſages ménagemens, que demande l'intérêt d'une Colonie naiſſante. La guerre s'alluma donc de toutes parts, & elle fut longue & cruelle.

Les Caſtillans ne firent aucun quartier à leurs nouveaux Sujets, & exercerent ſur eux des cruautés qu'ils pouſſerent aux derniers excès; il leur en coûta trois années, pour réduire ces malheureux. Six Rois,

dont les Etats étoient fort peuplés, eſſayerent en vain leurs forces contre l'ennemi commun. Si le ſort des armes eût dépendu de la multitude, ils auroient mieux défendu leur liberté. Mais les épées & les armes à feu de leurs ennemis trouvant des corps nuds & déſarmés, en faiſoient un horrible carnage; & plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés ſubirent enfin la loi du plus fort, & furent quelque tems tranquilles. La puiſſance & le crédit de *Guacanariq* contribuerent beaucoup à cette paix. Ce Cacique, toujours ami des Caſtillans, avoit porté le zéle juſqu'à les accompagner dans leurs expéditions. Sa médiation acheva de pacifier les eſprits.

De nouvelles cruautés rallumerent bien-tôt le feu mal éteint. Les Indiens, pour ſe dérober à un joug qui leur étoit inſuportable, abandonnerent la culture des terres, ſe flattant que dans les bois & les mon-

tagnes où ils ſe retiroient, la chaſſe & les fruits ſauvages leur fourniroient ſuffiſamment dequoi ſubſiſter, & que leurs ennemis ſeroient forcés par la diſette d'abandonner leurs terres. Les Caſtillans ſe ſoutinrent par les rafraîchiſſemens qui venoient d'Europe, & n'en furent que plus animés à pourſuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyoient être inacceſſibles.

Ces malheureux ſans ceſſe harcelés, fuyoient de montagnes en montagnes; la miſere, la fatigue, & la frayeur continuelle où ils étoient, en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échaperent à tant de miſeres, furent enfin obligés de ſe livrer à la diſcrétion du Vainqueur, qui uſa de ſes droits avec une rigueur extrême.

Quelques Miſſionaires étant paſſés aux Indes, y prêcherent l'Evangile. Quelques intervalles de modération & de douceur dont on uſa enfin, par les ordres réiterés de la Cour, commencerent à effa-

cer les facheux préjugés, que ces Indiens avoient contre la Nation Caſtillane.

Mais la mort de la Reine Iſabelle, qui avoit toujours protégé les Indiens, & celle de Chriſtophe Colomb, qui ſuivit de près, acheva de déſeſperer entiérement les malheureux Indiens.

Ils avoient commencé à jouir d'une eſpéce de liberté; à la réſerve de quelques corvées, & des tributs qu'on exigeoit d'eux, on les laiſſoit vivre dans leurs villages ſelon leurs uſages, ſous le gouvernement de leurs Chefs. L'avarice des principaux Officiers entreprit de les dépouiller de ce reſte de liberté. On propoſa au Conſeil de Ferdinand d'aſſervir entiérement ces Sauvages, & de les répartir entre les habitans, pour être employés ſous leurs ordres aux travaux des mines, & aux autres miniſtéres qu'ils jugeroient à propos.

Voilà l'époque de la ruine entiére des Indiens. Michel Paſſamonte,

Tréſorier des droits du Roi, fut envoyé pour faire le partage de ces malheureux. On fit donc le dénombrement de ce qui en reſtoit, & il ne s'en trouva plus que ſoixante mille. Les Maîtres ne s'appliquerent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leur acquiſition. Ils chargerent ces Infortunés des plus rudes travaux; & ſans égard aux défenſes du Roi, ils les firent ſervir de bêtes de charge. Le chagrin & la miſere en diminuerent encore le nombre; & lorſque cinq ans après Rodrigue d'Albuquerque eut ſuccedé à Paſſamonte dans l'emploi de Commiſſaire diſtributeur des Indiens, ils ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Le célebre Barthelemi de Las Caſas, zélé & vertueux Eccleſiaſtique, entreprit la défenſe de ces pauvres Indiens cruellement opprimés, & fit pour cet effet pluſieurs voyages en Eſpagne.

Le Cardinal Ximenès, qui après la mort du Roi Ferdinand, fut

fut déclaré Régent du Royaume, fut touché de l'expoſition pathétique que lui fit de Las Caſas, de l'état pitoyable où l'avarice & la cruauté des Caſtillans tenoit les Indiens. Quatre Religieux Hieronymites furent envoyés à ſaint Domingue, avec de pleins pouvoirs, pour réformer les abus, & ſur tout pour annuler les partages faits par les précédens Commiſſaires, s'ils le jugeoient néceſſaire pour le bien de la religion. Mais ces nouveaux Commiſſaires mollirent, & ne priverent que quelques Particuliers de leurs Indiens, n'oſant toucher aux plus puiſſans, qui étoient en même tems les plus mauvais Maîtres. Las Caſas recommença ſes plaintes contre les Hieronymites; & ceux-ci renouvellerent les anciennes accuſations contre Las Caſas. Comme c'étoit une procédure à ne jamais finir, il prit le parti de repaſſer en Eſpagne; mais le Cardinal Ximenès étoit mort, & le Conſeil des Indes avoit été gâgné, & étoit fort pré-

venu contre Las Casas. Il jugea donc qu'il devoit s'addresser directement au Prince Charles, qui gouvernoit sous le nom, & pendant la maladie de la Reine Jeanne sa mere. Les Ministres Flamans promirent de le proteger ; mais les Ministres Castillans lui opposerent l'Evêque de Darien, qui plus attentif à ses interêts, qu'à ceux de son troupeau, avoit eu part à la distribution des Indiens, & qui n'étoit passé en Europe, que pour traverser Las Casas. Les contestations qui s'éleverent entre ces deux hommes partagerent la Cour, & piquerent la curiosité du Roi. Il résolut de convoquer une assemblée, où les Parties intéressées feroient valoir leurs raisons. L'Evêque de Darien ayant eu ordre de s'expliquer sur l'affaire des partages, parla ainsi.

» Il est bien extraordinaire, dit » ce Prélat, qu'on délibere encore » sur un point, qui a déja été tant » de fois décidé dans les Conseils des » Rois Catholiques ; ce n'est sans

» doute que sur une connoissance
» réflechie du naturel & des mœurs
» des Indiens, qu'on s'est déterminé
» à les traiter avec sévérité.
» Est-il nécessaire de retracer ici les
» révoltes & les perfidies de cette
» indigne Nation? A-t'on jamais pu
» venir à bout de les réduire que par
» la violence? N'ont-ils pas tenté les
» voies d'exterminer leurs maîtres,
» & d'anéantir leur nouvelle domi-
» nation. Ne nous flatons point :
» il faut renoncer sans retour à la
» conquête des Indes, & aux avan-
» tages du nouveau monde, si on
» laisse à ces Barbares une liberté
» qui nous seroit fatale.

» Mais que trouve-t'on à redire
» à l'esclavage où on les a réduit?
» N'est-ce pas le privilége des Na-
» tions victorieuses, & la destinée
» des barbares vaincus? Les Grecs
» & les Romains en usoient-ils
» autrement avec les Nations indo-
» ciles, qu'ils avoient subjuguées
» par la force de leurs armes? Si
» jamais Peuples méritèrent d'être

» traités avec dureté, ce ſont nos
» Indiens, plus ſemblables à des
» bêtes féroces, qu'à des créatures
» raiſonnables ? Que dirai-je de
» leurs crimes & leurs débauches,
» qui font rougir la nature ? Sui-
» vent-ils d'autres loix, que celles de
» leurs plus brutales paſſions ? Mais
» cette dureté les empêche, dit-on,
» d'embraſſer la Religion. Hé ! que
» perd elle avec de pareils ſujets ?
» On veut en faire des Chrétiens : à
» peine ſont-ils des hommes. Que
» nos Miſſionaires nous diſent quel
» a été le fruit de leurs travaux, &
» combien ils ont fait de ſinceres
» Proſélytes.

» Ignorans, ſtupides, vicieux
» comme ils ſont, viendra-t'on à
» bout de leur imprimer les con-
» noiſſances néceſſaires, à moins
» que de les tenir dans une con-
» trainte utile. Auſſi légers &
» indifférens à renoncer au Chriſtia-
» niſme, qu'à l'embraſſer, on les
» voit ſouvent au ſortir du baptême
» ſe livrer à leurs anciennes ſuperſ-
» titions,

Lorſque le Prélat eut fini, le Chancelier s'adreſſa à Las Caſas, & lui ordonna de la part du Roi de répondre. Il le fit à peu près en ces termes.

»Je ſuis un des premiers qui »paſſai aux Indes, lorſqu'elles fu»rent découvertes. Ce ne fut ni la »curioſité, ni l'intérêt qui me firent »entreprendre un ſi long voyage. »Le ſalut des Infidelles fut mon »unique objet. Que n'ai-je pu ra»cheter au prix de tout mon ſang »la perte de tant de milliers d'ames, »qui ont été malheureuſement ſa»crifiées à l'avarice, où à l'impu»dicité!

»On veut nous perſuader que »ces executions barbares étoient »néceſſaires, pour punir ou pour »empêcher la révolte des Indiens. »Qu'on nous diſe donc par où elle »a commencé. Ces Peuples ne reçu»rent-ils pas nos premiers Caſtil»lans avec humanité & avec dou»ceur? N'avoient-ils pas plus de »joie à leurs prodiguer leurs tré-

»ſors, que ceux-ci n'avoient d'avi-
»dité à les recevoir ? Mais notre
»cupidité n'étoit pas ſatisfaite. Ils
»nous abandonnoient leurs terres,
»leurs habitations, leurs richeſſes:
»nous avons voulu encore leur
»ravir leurs enfans, leurs femmes
»& leur liberté. Prétendions-nous
»qu'ils ſe laiſſaſſent outrager d'une
»maniere ſi ſenſible, qu'ils ſe laiſ-
»ſaſſent égorger, pendre, brûler,
»ſans en témoigner le moindre reſ-
»ſentiment?

»A force de décrier ces malheu-
»reux, on voudroit nous inſinuer,
»qu'à peine ce ſont des hommes.
»Rougiſſons d'avoir été moins
»hommes & plus barbares qu'eux.
»Qu'ont-ils fait autre choſe, que de
»ſe défendre, quand on les atta-
»quoit; de repouſſer les injures &
»la violence par les armes ? Le dé-
»ſeſpoir en fournit toujours à ceux
»qu'on pouſſe aux dernieres extré-
»mités. Mais ont nous cite l'exem-
»ple des Romains, pour nous au-
»toriſer à réduire ces peuples en

»ſervitude. C'eſt un Chrétien, c'eſt »un Evêque qui parle ainſi ; eſt-ce »là ſon Evangile ? Quel droit en »effet avons nous à rendre Eſcla»ves des Peuples nés libres, que »nous avons inquietés, ſans qu'ils »nous ayent jamais offenſés ? Qu'ils »ſoient nés vaſſaux, à la bonne »heure : la loi du plus fort nous y »autoriſe : mais par où ont-ils me»rité l'eſclavage ? Ce ſont des bru»taux, ajoute-t'il, des ſtupides, »peuples addonnés à tous les vices. »Peut-on attendre d'autres mœurs »d'une Nation privée des lumieres »de l'Evangile ? Plaignons-les, »mais ne les accablons pas : tachons »de les inſtruire, de les éclairer »& de les redreſſer ; mais ne les »jettons pas dans le déſeſpoir.

»Que dirai-je du prétexte de la »Religion, dont on veut couvrir »une ſi criante injuſtice ? Quoi »les chaînes & les fers ſeront-ils »les premiers fruits, que ces Peu»ples retirent de l'Evangile ? Quel »moyen de faire goûter la ſainteté

»de notre Loi à des cœurs enve-
»nimés par la haine, & irrités par
»l'enlevement de ce qui leur eſt le
»plus cher, ſçavoir, leur liberté?
»Sont-ce là les moyens dont les
»Apôtres ſe ſont ſervis pour con-
»vertir les Nations? Ils ont ſouffert
»les chaînes; mais ils n'en ont
»pas fait porter. La ſoumiſſion
»à la foi doit-être un acte libre;
»c'eſt par la perſuaſion, par la dou-
»ceur, & par la raiſon, qu'on doit
»la faire connoître. La violence ne
»doit faire que des hypocrites, &
»ne fera jamais de véritables ado-
»rateurs.

»Qu'il me ſoit permis de deman-
»der à mon tour au Seigneur Evê-
»que, ſi depuis l'eſclavage des
»Indiens, on a remarqué dans ce
»Peuple plus d'empreſſement à
»embraſſer la Religion. Le grand
»ſervice que les partages ont rendu
»à l'Etat & à la Religion. Lorſque
»j'abordai pour la premiere fois
»dans l'Iſle, elle étoit habitée par
»un million d'hommes. A peine

»aujourd'hui en reſte-t'il la cen-»tiéme partie. La miſere, les tra-»vaux, les châtimens impitoyables, »la cruauté, la barbarie en ont fait »périr des millions. On s'y fait un »jeu de la mort des hommes : on »les enſévelit tout vivans ſous des »affreux ſouterrains, où ils ne re-»çoivent ni la lumiere du jour, ni »celle de l'Evangile. Si le ſang d'un »homme injuſtement répandu crie »vengeance, quelles clameurs ne »doit pas pouſſer celui de tant de »miſérables, qu'on répand tous les »jours inhumainement?

Las Caſas finit, en implorant la clémence de l'Empereur pour des vaſſaux ſi injuſtement opprimés. L'Empereur loua fort le zéle de Las Caſas, & promit d'apporter un remede prompt & efficace aux déſordres, dont on venoit de lui faire une ſi vive peinture. Ce ne fut que long-tems après que Charles, de retour en ſes Etats, eut le loiſir d'y penſer; mais il n'étoit plus tems, du moins pour ſaint Domingue.

Tout le reſte des Indiens y avoit péri, à la réſerve d'un petit nombre, qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Une chaîne de montagnes partage ſaint Domingue dans toute ſa longueur. Il y a d'eſpace en eſpace de petits cantons habitables. Les précipices dont ils ſont environnés en rendent l'abord très-difficile : ils peuvent ſervir de retraite aſſez ſûre ; & des familles entieres de Négres Marons * y ont quelquefois ſubſiſté pluſieurs années à l'abri des pourſuites de leurs Maîtres. Ce fut

* Le terme de Maron vient du mot Eſpagnol *Simaron*, qui veut dire un Singe. On ſçait que ces Animaux ſe retirent dans les bois, & qu'ils n'en ſortent que pour venir furtivement ſe jetter ſur les fruits, qui ſe trouvent dans les lieux voiſins de leur retraite, & dont ils font un grand dégât. C'eſt le nom que les Eſpagnols, qui les premiers ont habité les Iſles, donnerent aux Eſclaves fugitifs, & qui a paſſé dans les Coloſonies Françoiſes. Enfin lorſque les Négres ſont mécontens de leurs Maîtres, ou qu'ils craignent d'en être punis, ils fuyent dans les bois, ils s'y cachent pendant le jour, & la nuit ils ſe répandent dans les habitations voiſines, pour y faire leurs proviſions, & enlever tout ce qui tombe ſous leurs mains.

là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un azile. Ils le trouverent dans les doubles montagnes du Pinal, à seize ou dix-sept lieues de la Vega Réal. Ils y subsisterent plusieurs années, inconnus au milieu de leurs vainqueurs, qui croyoient leur race entiérement éteinte. Ce fut une bande de Chasseurs qui les découvrit; leur petit nombre, & le pitoyable état où ils étoient, ne causerent plus d'ombrage. Leurs vainqueurs gemissoient peut-être eux-mêmes sur la cruauté de leurs ancêtres. On les traita avec douceur; & ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Dociles aux instructions, ils embrasserent la Religion Chrétienne, & s'accoutumerent peu à peu aux mœurs & aux usages de leurs Maîtres: ils contracterent avec eux des mariages. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs Coutumes; ils les gardent encore maintenant en partie, & ne vivent que de chasse, ou de pêche.

CHAPITRE XX.

Du génie, & du caractére des Chinois; de leurs habillemens; de leurs modes; de leurs maiſons, & des meubles dont elles ſont ornées.

L'Affabilité, la douceur, la modération, ſont les vertus caractériſtiques des Chinois. Lorſqu'on a à traiter avec eux, il faut bien ſe donner de garde de ſe laiſſer dominer à un naturel trop vif & trop ardent; un Chinois n'eſt pas capable d'écouter en un mois, ce qu'un François pourroit lui dire en une heure: il faut ſouffrir ſans prendre feu, ce phlegme qui paroît leur être plus naturel, qu'à aucune autre Nation.

Leur cérémonial, en pluſieurs occaſions, eſt gênant & embarraſſant; c'eſt une affaire pour un étranger que de l'apprendre, & c'en eſt

une autre que de l'obſerver; mais cet embarras ne regarde guéres que la maniére de traiter avec les perſonnes à qui on doit un grand reſpect, ou certains cas particuliers, comme les premiéres viſites, les jours de la naiſſance d'un Mandarin, &c. Car quand on s'eſt vû pluſieurs fois, on agit dès-lors enſemble avec la même familiarité qu'en Europe. Les Chinois eux mêmes ſont les premiers à vous engager à agir ſans façon avec eux.

Si les Chinois ſont doux & paiſibles, quand on ne les irrite pas, ils ſont extrêmement vindicatifs, lorſqu'ils ont été offenſés; & ils ne ſe vangent jamais qu'avec méthode; c'eſt à-dire, qu'ils diſſimulent, & qu'ils ſçavent parfaitement bien garder les dehors & les bienſéances, juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé une occaſion favorable de détruire leur ennemi.

Leur modeſtie eſt ſurprenante. Les Lettrés ont toujours un air compoſé; & ils ne feroient pas le

moindre geſte, qui ne fût entiérement conforme aux régles de la bienſéance.

La pudeur ſemble être née avec les Chinoiſes : elles vivent dans une continuelle retraite ; elles ſont décemment couvertes, juſqu'à leurs mains, qui ne paroiſſent jamais, & qu'elles tiennent toujours cachées ſous de longues & larges manches. Si elles ont quelque choſe à donner, même à leurs freres & à leurs parens, elles le prennent de la main toujours couverte de leur manche, & le mettent ſur la table, où les parens peuvent le prendre.

L'intérêt eſt le grand foible de cette Nation. Il fait jouer aux Chinois toute ſorte de perſonnages ; c'eſt le mobile de toutes leurs actions : dès qu'il ſe préſente le moindre profit, rien ne leur coûte. C'eſt-là ce qui les met dans un mouvement continuel, & ce qui remplit les rues & les riviéres d'un Peuple infini, qui eſt dans une agitation perpétuelle.

La bonne foi n'eſt pas leur vertu favorite, ſur-tout lorſqu'ils ont à traiter avec les Etrangers : ils trompent autant qu'ils peuvent, & s'en font même un mérite ; mais c'eſt le Peuple ſur-tout, qui ſe diſtingue par ſon adreſſe à tromper.

Les voleurs n'uſent preſque jamais de violence : ce n'eſt que par ſubtilité & par adreſſe qu'ils cherchent à dérober ; & l'on peut dire que c'eſt-là un art, dans lequel ils excellent.

L'extrême attachement à la vie eſt un autre foible de la Nation Chinoiſe, quoique pourtant ils s'en trouve pluſieurs, ſur-tout parmi les perſonnes du ſexe, qui ſe procurent la mort, ou par colére, ou par déſeſpoir.

Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs maximes, ils ne peuvent ſe perſuader qu'il y ait rien de bon hors de la Chine, ni rien de vrai, que leurs Sçavans ayent ignoré.

Quoiqu'ils ſoient vicieux, ils

aiment naturellement la vertu, & ceux qui la pratiquent. La chasteté qu'ils n'observent pas, ils l'admirent dans les autres, sur-tout dans les veuves; & lorsqu'il s'en trouve qui ont vêcu dans la continence, ils en conservent le souvenir par des arcs de triomphe, qu'ils élevent à leur gloire.

Comme ils sont naturellement dissimulés, ils sçavent garder les dehors, & ils couvrent leurs vices avec tant d'adresse, qu'ils trouvent le moyen de les dérober à la connoissance du Public. Ils portent le plus grand respect à leurs parens & à leurs maîtres: on ne leur permet point de porter des armes, même dans les voyages; l'usage en est abandonné aux seuls gens de guerre.

Selon eux, la beauté consiste à avoir le front large, le nez court, la barbe claire, les yeux petits, à fleur de tête & bien fendus, la face large & quarrée, les oreilles larges & grandes, la bouche médiocre & les cheveux

cheveux noirs : pour ce qui eſt de la taille, l'avoir fine & dégagée, n'eſt pas chez eux un agrément, parceque leurs vêtemens ſont larges. Ils trouvent un homme bien fait, quand il eſt grand, gros & gras, & qu'il remplit bien ſon fauteuil.

Dans les Provinces méridionales, les artiſans & les gens de la campagne ont un teint bazané & olivâtre ; mais dans les autres Provinces, ils ſont naturellement auſſi blancs qu'en Europe.

Pour ce qui eſt des femmes, elles ſont d'ordinaire d'une taille médiocre : elles ont le nez court, les yeux petits, la bouche bien faite, les lévres vermeilles, les cheveux noirs, les oreilles longues & pendantes ; leur teint eſt fleuri : il y a de la gayeté dans leur viſage, & les traits en ſont aſſez réguliers. Elles ſe frottent d'une eſpéce de fard, qui releve la blancheur de leur teint, & leur donne du coloris, mais qui de bonne heure leur ſillonne la peau, & la couvre de rides.

La petiteſſe des pieds fait leur principal agrément. Dès qu'une fille vient au monde, les nourrices ſont très-attentives à lui lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croiſſent.

Il y en a qui croyent que c'eſt là une invention des anciens Chinois, qui pour obliger les femmes à garder la maiſon, avoient mis les petits pieds à la mode; mais la plûpart penſent, que c'eſt-là un trait de politique, & qu'on a eu en vûe de tenir les femmes dans une continuelle dépendance. Il eſt certain qu'elles ſont extrêmement réſervées, & qu'elles ne ſortent preſque jamais de leur appartement, qui eſt dans le lieu le plus intérieur de la maiſon, & où elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les ſervent.

Cependant quoiqu'elles ne doivent-être vûes que de leurs domeſtiques, elles paſſent tous les matins pluſieurs heures à s'ajuſter. Leur coëffure conſiſte d'ordinaire en plu-

fleurs boucles de cheveux, mêlées de tous côtés de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent.

Il y en a qui ornent leur tête de la figure d'un Oiseau, appellé *Fong-hoang*, Oiseau fabuleux, dont l'Antiquité dit des choses merveilleuses. Cet Oiseau est fait de cuivre, ou de vermeil doré, selon la qualité des personnes. Ses aîles déployées tombent doucement sur le devant de leur coëffure, & embrassent le haut des temples; sa queue longue & ouverte fait comme une aigrette sur le milieu de la tête. Le corps est au milieu du front, le col & le bec tombent au dessus du nés; mais le col est attaché au corps de l'animal, avec une charniere, qui ne paroit point, afin qu'il ait du jeu, & qu'il branle au moindre mouvement de tête. L'Oiseau entier tient sur la tête par les pieds, qui sont fichés dans les cheveux. Les femmes de qualité portent quelquefois un ornement entier de plusieurs de ces Oiseaux entrelacés ensemble, qui

ſont comme une couronne ſur leur tête. Le ſeul travail de cet ornement eſt d'un grand prix.

Pour l'ordinaire les jeunes Demoiſelles portent une eſpéce de couronne faite de carton, & couverte d'une belle ſoie : le devant de cette couronne s'éleve en pointe au-deſſus du front, & eſt couvert de perles, de diamans & autres ornemens. Le deſſus de la tête eſt couvert de fleurs, ou naturelles, ou artificielles, entremêlées d'aiguilles, au bout deſquelles on voit briller des pierreries.

Les femmes un peu âgées, ſurtout celles du commun, ſe contentent de ſe ſervir d'un morceau de ſoie fort fine, dont elles font pluſieurs tours à la tête.

Mais ce qui releve beaucoup les graces naturelles des Dames Chinoiſes, c'eſt la pudeur & l'extrême modeſtie, qui éclate dans leurs regards, dans leur contenance, & dans leurs vêtemens. Leurs robes ſont ſont longues, & leur prennent

depuis le col juſqu'aux talons ; enſorte qu'elles n'ont de découvert que le viſage. La couleur de leur habit eſt indifférente ; elle peut-être rouge, bleue, ou verte, ſelon leur goût : il n'y a guéres que les Dames avancées en âge, qui s'habillent de noir ou de violet.

L'habillement des hommes conſiſte dans une longue veſte, qui deſcend juſqu'à terre, dont un pan ſe replie ſur l'autre, en telle ſorte que celui de deſſous s'étend juſqu'au côté droit, où on l'attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent un peu éloignés les uns des autres. Les manches qui ſont larges auprès de l'épaule, vont peu à peu ſe retreciſſant juſqu'au poignet, & ſe terminent en forme de fer à cheval, qui leur couvre les mains, & ne laiſſe paroître tout au plus que le bout des doigts ; car elles ſont toujours plus longues que la main. Ils ſe ceignent d'une large ceinture de ſoie, dont les bouts pendent juſqu'aux genoux, & à laquelle ils

attachent un étui, qui contient un coûteau, & les deux bâtonnets qui leur ſervent de fourchette, une bourſe, &c.

Sous la veſte ils portent en été un caleçon de lin, qu'ils couvrent quelquefois d'un autre caleçon de taffetas blanc, & durant l'hiver des hauts de chauſſes de ſatin fourré de coton, ou de ſoie cruë, ou ſi c'eſt dans les pays ſeptentrionaux, de peaux qui ſont fort chaudes. Leur chemiſe qui eſt de différente toile, ſelon les ſaiſons, eſt fort ample & fort courte; & pour conſerver la propreté de leurs habits durant les ſueurs de l'été, pluſieurs portent immédiatement ſur la chair une eſpéce de retz de ſoie, qui empêche que leur chemiſe ne s'applique à la peau.

En Eté ils ont le col tout nud; mais en Hiver ils le couvrent d'un collet, qui eſt ou de ſatin, ou de zibeline, ou de peau de renard, & qui tient à la veſte. En hiver leur veſte eſt fourée de peau de mouton;

d'autres la portent piquée seulement de soie & de coton. Les gens de qualité la doublent entiérement de ces belles peaux de zibeline, qui leur viennent de Tartarie ; ou bien de belles peaux de renard, avec un bord de zibeline : si c'est au printems, ils les portent doublées d'hermines. Au-dessus de la veste, ils portent un surtout à manches larges & courtes, qui est doublé ou bordé de la même maniére.

Toutes les couleurs ne sont pas permises à tout le monde. Il n'y a que l'Empereur & les Princes du Sang, qui puissent porter des habits de couleur jaune ; le satin à fond rouge est affecté à certains Mandarins dans les jours de cérémonies. On s'habille communément en noir, en bleu, ou en violet. Le Peuple est vêtu pour l'ordinaire de toile de coton, teinte en bleu ou en noir.

Ils ont la tête rasée, excepté par derriere, ou au milieu : ils laissent croître autant de cheveux, qu'il en faut pour faire une longue queue

cordonnée en forme de treſſe. Ce ſont les Tartares, qui les ont obligés à ſe raſer la tête.

Ils ſe couvrent la tête en Eté d'une eſpéce de petit chapeau, ou bonnet fait en forme d'entonnoir : le dedans eſt doublé de ſatin, & le deſſus eſt couvert d'un rotin travaillé très-finement. A la pointe de ce bonnet, eſt un gros flocon de crin rouge, qui le couvre, & qui ſe répand juſques ſur les bords. Ce crin eſt une eſpéce de poil très-fin & très-léger, qui croît aux jambes de certaines vaches, & qui ſe teint en rouge vif & éclatant ; c'eſt celui qui eſt en uſage, & dont tout le monde peut ſe ſervir. Il y en a un autre que le Peuple n'oſe porter, & qui n'eſt propre qu'aux Mandarins, & gens de Lettres.

Il eſt de la même forme que l'autre, mais fait de carton entre deux ſatins, dont le deſſous eſt d'ordinaire, ou rouge, ou bleu, & le deſſus d'un ſatin blanc, couvert d'un gros flocon de la plus belle ſoie rouge,

rouge, qui flotte irréguliérement. Les gens de distinction se servent aussi du premier quand il leur plaît; mais sur tout lorsqu'ils vont à cheval, ou que le tems est mauvais, parcequ'il résiste à la pluie, & qu'il défend suffisamment du Soleil, par devant & par derriére la tête.

En Hiver ils portent un bonnet fort chaud, bordé de zibeline ou d'hermine, ou de peau de renard, dont le dessus est couvert d'un flocon de soie rouge. Ce bord de fourures est large de deux à trois pouces, & a fort bel air, sur tout quand il est fait de ces belles zibelines noires & luisantes.

Les Chinois, sur tout ceux qui sont qualifiés, n'oseroient paroître en public sans être bottés. Ces bottes sont ordinairement de satin, de soie, ou de toile de coton, teinte en couleur, & assez justes au pied. Elle n'ont ni talon, ni genouillere. S'ils font un long voyage à cheval, ces bottes sont de cuir de vache, ou de cheval, si bien apprêté, qu-

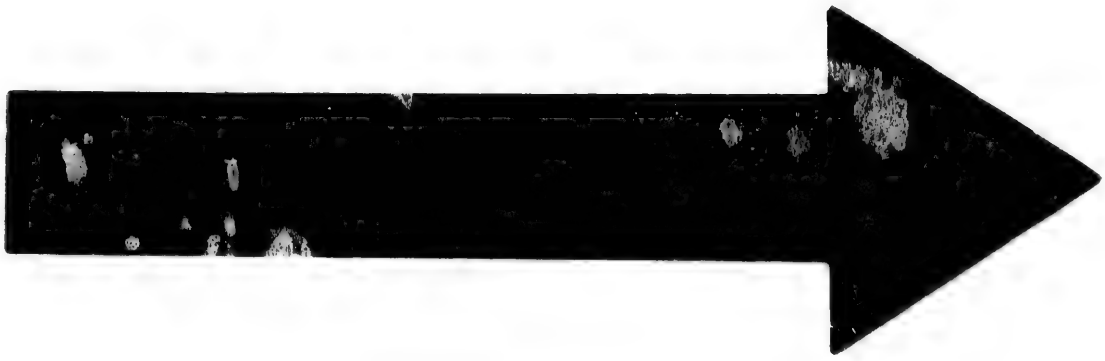
rien n'eſt plus ſouple : leurs bas à bottes ſont d'une étoffe piquée & doublée de coton ; ils montent plus haut que la botte, & à cet endroit là, ils ont un gros bord de velours ou de panne. En Eté ils ont d autres bottes qui ſont plus fraîches. Le Peuple a pour chauſſure une eſpéce de patins de toile noire. Les gens de qualité en portent dans leurs maiſons, qui ſont faits d'une étoffe de ſoie, & qui ſont très-propres & très-commodes.

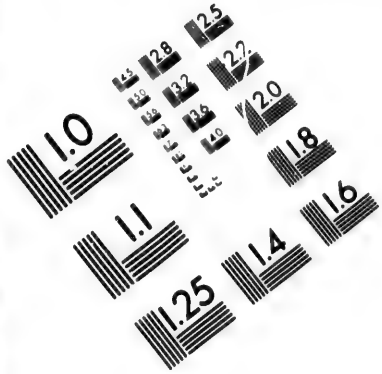
Enfin voici comme l'on doit-être ajuſté toutes les fois qu'on ſort de la maiſon, ou que l'on rend une viſite de conſéquence. On porte par deſſus les habits intérieurs une longue robe d'une étoffe de ſoie, aſſez ſouvent bleue, avec une ceinture ; ſur le tout un petit habit noir ou violet, qui deſcend aux genoux, fort ample, & à manches larges & courtes ; un petit bonnet fait en forme de cône racourci, chargé tout au tour de ſoies flotantes, ou de crin rouge ; des bottes d'é-

toffe aux pieds, & un éventail à la main.

Les Chinois aiment la propreté dans leurs maiſons ; mais on n'y trouve rien de magnifique. Leur architecture n'eſt pas fort élégante, & ils n'ont guéres de bâtimens réguliers que les Palais des Empereurs, quelques édifices publics, les tours, les arcs de triomphe, les murailles des grandes Villes, les digues, les levées, les ponts & les pagodes. Les maiſons des Particuliers ſont très-ſimples, & l'on n'y a égard qu'à la commodité. Les perſonnes riches y ajoutent des ornemens de vernis, de ſculpture, & de dorure, qui rendent leurs maiſons riantes & agréables.

Ils commencent d'ordinaire à élever des colonnes, & à y placer le toît ; parceque le gros de leurs édifices ne devant-être que de bois, ils n'ont pas beſoin de creuſer des fondemens bien avant en terre. Ils font leurs murailles de briques ou de terre battue ; en certains en-





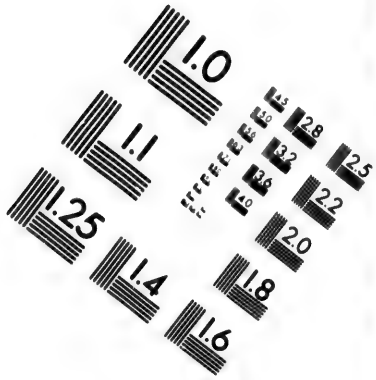
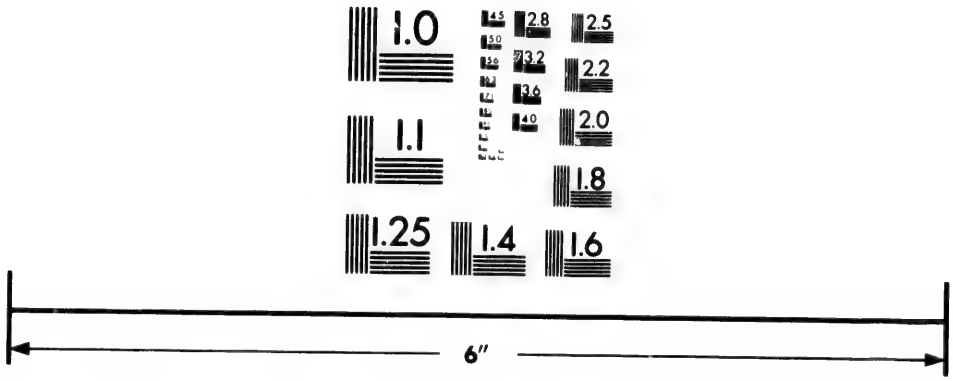
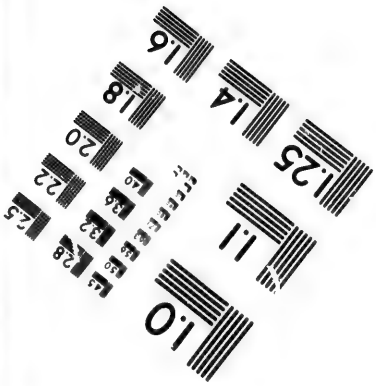
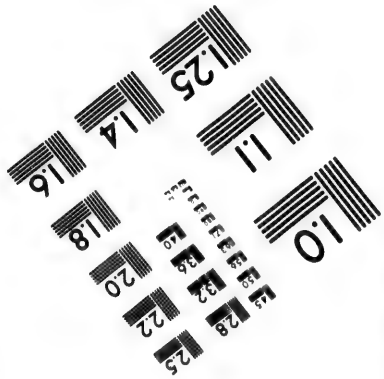


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

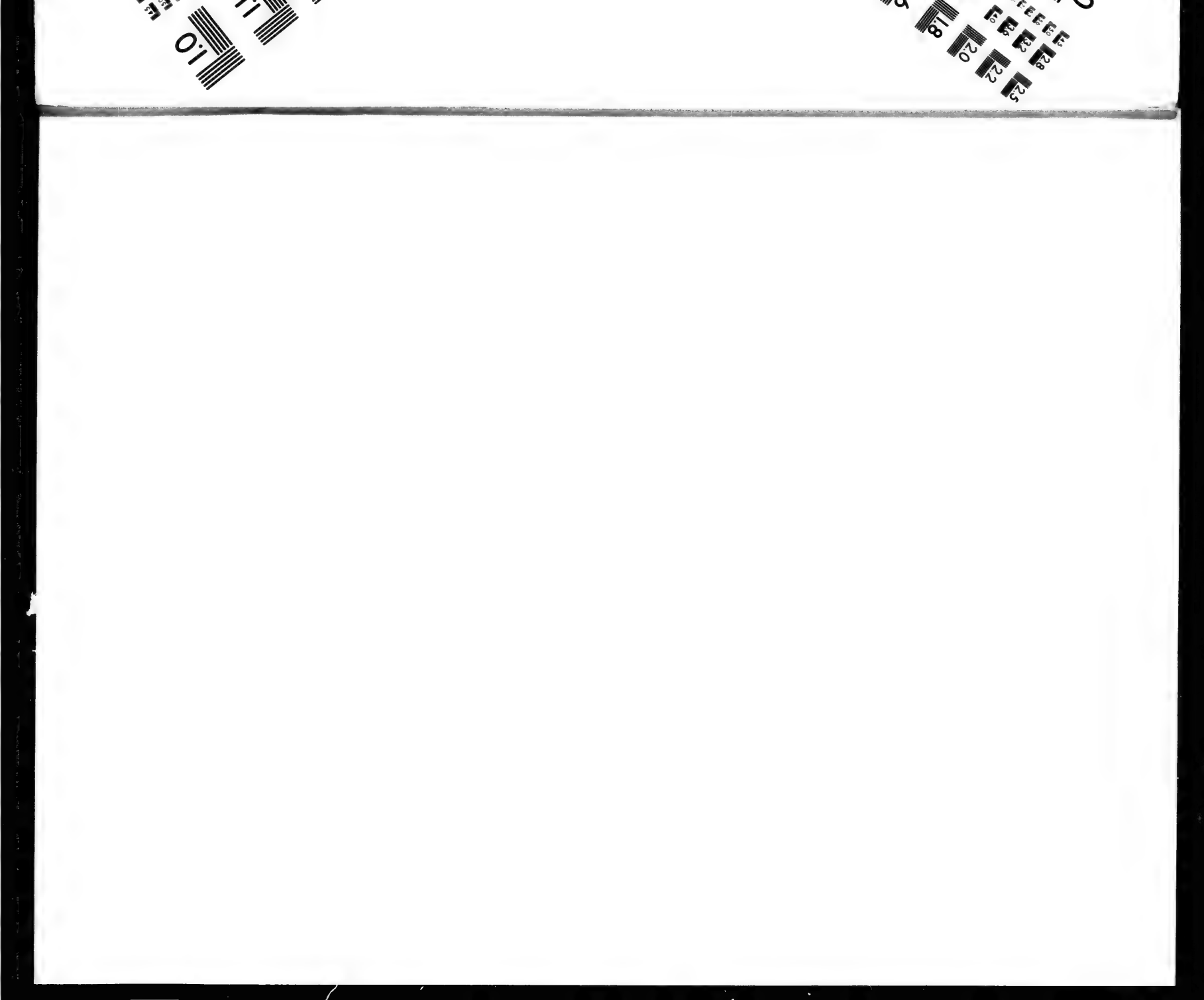






Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



droits elles ſont toutes de bois. Ces maiſons n'ont pour l'ordinaire que le rez de chauſſée celles des marchands, le plus ſouvent, ont un étage, où ils mettent leurs marchandiſes.

Dans les Villes preſque toutes les maiſons ſont couvertes de tuiles ; ces tuiles ſont toutes en demi canal, & fort épaiſſes. On couche ces tuiles ſur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits où les côtés ſe touchent, on en met de nouvelles, mais renverſées. Les chevrons & les pannes ſont rondes ou quarrées : ſur les chevrons on couche des briques minces, de la forme de nos grandes ou de petites planches de bois, ou des nattes de roſeaux, ſur quoi on met un enduit de mortier ; quand il eſt un peu ſec, on couche les tuiles. Ceux qui ſont en état de faire de la dépenſe, lient les tuiles avec de la chaux ; le commun ſe ſert de mortier.

Dans la plûpart des maiſons,

après la premiére entrée, il y a une ſale oppoſée au midi, de la longueur d'environ 30 à 35 pieds. Derriére cette ſale ſont trois ou cinq chambres, qui vont d'Orient en Occident. Le milieu ſert de ſalon intérieur ; le toît de la maiſon eſt porté ſur des colonnes.

On voit pluſieurs maiſons, où les portes du milieu de chaque corps de logis ſe répondent ; ainſi l'on découvre d'abord en y entrant une longue ſuite de corps de logis. Chez les gens du commun, les murailles ſont faites de brique qui n'eſt pas cuite ; mais par le devant elles ſont incruſtées de briques cuites : en certains endroits, elles ſont de terre battue entre deux ais. Il y en a d'autres où on ne ſe ſert point de murailles ; ils ferment leurs maiſons avec des clayes, qu'ils enduiſent de terre & de chaux. Mais chez les Perſonnes de diſtinction, les maiſons ſont toutes de briques polies, & ſouvent cizelées avec art.

Dans les Villages, ſur tout en

quelques Provinces, les maiſons ſont la plûpart de terre, & fort baſſes. Le toît fait un angle ſi obſcur, ou bien eſt tellement arrondi peu à peu, qu'il paroit plat ; il eſt de roſeaux couverts de terre, & ſoutenus par des nattes de petits roſeaux, qui portent ſur des pannets & ſur des ſolives : il y a des Provinces, où au lieu de bois de chauffage, on ſe ſert de charbon de terre, ou bien de roſeaux, ou de paille.

Les maiſons des Grands Seigneurs & des Perſonnes riches n'ont que le rez de chauſſée ; mais elles ſont plus élevées que les maiſons ordinaires. La couverture eſt propre, & le haut du toît a divers ornemens, le grand nombre des cours & des appartemens propres à loger leurs domeſtiques, ſuppléent à leur beauté, & à leur magnificence.

Les Hôtels des principaux Mandarins & des Princes, ſurprennent par leur vaſte étendue. Ils ont quatre ou cinq avant-cours, avec autant de corps de logis dans chacune des

cours. A chaque frontiſpice il y a trois portes : celle du milieu eſt plus grande ; & les deux côtés ſont ornés de Lions de marbre. Proche de la grande porte eſt une place environnée de barrieres couvertes d'un beau vernis rouge ou noir : aux deux côtés ſont deux petites tours, où il y a des tambours, & d'autres inſtrumens de Muſique, dont on joue à différentes heures du jour, ſur tout lorſque le Mandarin ſort, ou qu'il entre, ou qu'il monte à ſon tribunal

Au-dedans, on voit d'abord une grande Place, où s'arrêtent ceux qui ont des Procès ou des Requêtes à préſenter ; des deux côtés ſont de petites maiſons, qui ſervent d'étude aux Officiers du Tribunal ; puis on voit trois autres portes, qui ne s'ouvrent que quand le Mandarin monte au Tribunal. Celle du milieu eſt fort grande ; & il n'y a que les Perſonnes de diſtinction qui y paſſent. Les autres entrent par celles qui ſont à côté. Après cela on apperçoit

une autre grande cour, au bout de laquelle eſt une grande ſale, où le Mandarin rend la juſtice ; ſuivent l'une après l'autre deux ſales deſtinées à recevoir des viſites. Elles ſont propres, garnies de ſiéges & de divers meubles.

Les Officiers du Tribunal ſont des Ecrivains, des eſpéces de Notaires, &c. Il y en a de ſix ſortes, qui ſont chargés chacun dans leur étude des ſix différentes affaires, qui ont rapport aux ſix Cours Souveraines de *Peking*. De ſorte qu'un Mandarin particulier fait en petit dans ſon Tribunal, ce qu'il fera un jour dans une des Cours Souveraines à l'égard de tout l'Empire. Ils ſont entretenus des deniers publics, & ils ſont ſtables ; c'eſt pourquoi les affaires vont toujours leur chemin, quoique les Mandarins changent ſouvent, ou parce qu'on les caſſe, ou parce qu'ils ſont envoyés en d'autres Provinces.

On paſſe enſuite une autre cour, & l'on entre dans une autre ſale

beaucoup plus belle que la premiére, où l'on n'admet que les amis particuliers. Tout au tour eſt le logement des domeſtiques du Mandarin. Après cette ſale eſt une autre cour. On trouve une grande porte, qui ferme l'appartement des femmes & des enfans; aucun homme n'y oſeroit entrer. Tout y eſt propre & commode, on y voit des jardins, des bois, des lacs, & tout ce qui peut récréer la vue. Il y en a qui forment des rochers, & des montagnes artificielles, percées de tous côtés avec divers détours en forme de labyrinthes, pour y prendre le frais; quelques-uns y nourriſſent des Cerfs, & des Daims. Quand ils ont aſſez d'eſpace pour faire une eſpéce de parc, ils y ont pareillement des viviers pour des Poiſſons, & pour des Oiſeaux de riviere.

Les Chinois ne ſont pas curieux d'embellir l'intérieur de leurs maiſons: on n'y voit ni tapiſſeries, ni miroirs, ni dorures. Comme les viſites ne ſe reçoivent jamais dans

les appartemens intérieurs, mais ſeulement dans une grande ſale qui eſt ſur le devant de la maiſon, il n'eſt pas étonnant qu'ils en retranchent des ornemens aſſez inutiles, qui ne ſeroient vûs de perſonne.

Les principaux ornemens dont leurs ſales & leurs appartemens ſont embellis, ne laiſſent pas d'avoir un grand air de propreté, & de plaire à la vue. On y voit de groſſes lanternes de ſoie peintes & ſuſpendues au plancher; des tables, des cabinets, des paravents; des chaiſes de ce beau vernis noir & rouge, qui eſt ſi tranſparent, qu'au travers on apperçoit les veines du bois, & ſi clair, qu'il paroît comme une glace de miroir; diverſes figures d'or ou d'argent, ou d'autres couleurs peintes ſur ce vernis, lui donnent un nouvel éclat. De plus les tables, les cabinets, les buffets ſont ornés des plus beaux vaſes de porcelaine.

Outre cela ils ſuſpendent en divers endroits des piéces de ſatin blanc, ſur leſquelles on a peint des

fleurs, des oiseaux, des montagnes, des payſages; ſur quelques autres, ils écrivent en gros caracteres des Sentences morales, où il y a preſque toujours quelque obſcurité : elles ſont tirées de l'hiſtoire, & ont ſouvent un autre ſens, que le ſens naturel des paroles. Ces Sentences ſont d'ordinaire deux à deux, & ſont conçûes dans un pareil nombre de lettres. Il y en a qui ſe contentent de blanchir les chambres, ou d'y coller fort proprement du papier, en quoi les Ouvriers Chinois excellent.

Quoi qu'on ne paroiſſe jamais dans les chambres où ils couchent, & que ce ſeroit une impoliteſſe d'y conduire un étranger, leurs lits, ſurtout parmi les Grands Seigneurs, ne laiſſent pas d'avoir leur beauté & leur agrément Le bois eſt peint, doré & orné de ſculpture; les rideaux ſont différens ſelon les ſaiſons : en Hiver & dans le Nord, ils ſont d'un double ſatin, & en Eté, d'un ſimple taffetas blanc, ſemé de fleurs,

d'oiſeaux & d'arbres, ou d'une gaze très-fine, qui n'empêche pas l'air de paſſer, & qui eſt aſſez ſerrée pour garantir des moucherons. Les gens du commun en ont de toile, d'une eſpéce de chanvre fort claire. Les matelas dont ils ſe ſervent, ſont bourrés de coton fort épais.

Dans les Provinces Septentrionales, on dreſſe des briques crues en forme de lit, qui eſt plus ou moins large, ſelon que la famille eſt plus ou moins nombreuſe. A côté eſt un petit fourneau, où l'on met le charbon, dont la flâme & la chaleur ſe répandent de tous côtés par des tuyaux faits exprès, qui aboutiſſent à un conduit, lequel porte la fumée juſqu'au deſſus du toît. Chez les Perſonnes de diſtinction, le fourneau eſt percé dans la muraille; & c'eſt par dehors qu'on l'allume: par ce moyen le lit s'échauffe, & même toute la maiſon. Ils n'ont pas beſoin de lits de plumes comme en Europe; ceux qui craignent de coucher immédiatement ſur la brique

chaude, ſe contentent de ſuſpendre ſur ces lits de briques une eſpéce d'eſtrapontin : il eſt fait de cordes ou de rotin, qui a le même effet que les ſangles dont on ſe ſert pour les lits d'Europe.

Le matin tout cela ſe leve, & on met à la place des tapis ou des nates, ſur leſquelles on s'aſſied. Comme ils n'ont point de cheminées, rien ne leur eſt plus commode : toute la famille y travaille ſans reſſentir le moindre froid, & ſans qu'il ſoit néceſſaire de prendre des habits fourrés de peaux. C'eſt à l'ouverture du fourneau, que le menu peuple fait cuire ſa viande ; & comme les Chinois boivent toujours chaud, il y fait chauffer ſon vin, & il y prépare ſon thé. Ces lits ſont plus grands dans les Hôtelleries, afin que pluſieurs Voyageurs y trouvent leur place.

CHAPITRE XXI.

Etendue du Paraguai. Vaſte Continent entre la riviere du Paraguai & le Perou ; Province des Chiquites, etendue de cette Province ; cours des rivieres qui l'arroſent ; qualités du Pays ; fruits & animaux qu'il produit ; combien leur Langue eſt difficile à apprendre : Religion, Mœurs, Coûtumes, & occupations des Chiquites.

LA Province du Paraguai à environ 600 lieues de longueur : elle eſt diviſée en cinq Gouvernemens, & en autant de Diocèſes. Cette étendue de Pays eſt partagée du Septentrion au Midi par une longue chaîne de Montagnes, qui commencent à Potoſi, & continuent juſqu'à la Province de Guayra. C'eſt dans ces Montagnes, que trois grandes riviéres prennent leur

ſource ; ſçavoir le Guapay, la Riviére rouge & le Picolmago. Ces deux derniéres arroſent une grande étendue de terre, & viennent enſuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguai.

C'eſt à la naiſſance de ces deux riviéres, & dans les confins du Pérou, que vinrent ſe réfugier les Chiriguanes, il y a un peu plus de deux Siécles, abandonnant la Province de Guayra, qui étoit leur terre natale. Les affreuſes Montagnes qu'ils habitent, ont cinquante lieues d'étendue à l'Eſt de la Ville de Tariya, & plus de cent au Nord. Voici quelle fut la cauſe de leur tranſmigration.

Au tems que les Rois de Caſtille & de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes Occidentales, un brave Portugais, plein d'ardeur pour le ſervice du Roi ſon maître Jean II. voulut ſignaler ſon zéle par de nouvelles découvertes. Il part du Bréſil avec trois autres Portugais, également

intrépides, qu'il s'étoit associés ; & après avoir marché trois cens lieues dans les terres, il arrive sur le bord du Fleuve Paraguai, où ayant engagé deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de cinq cens lieues. Il arriva jusqu'aux confins de l'Empire de l'Inga : après y avoir amassé beaucoup d'or & d'argent, il reprit sa route pour se rendre au Brésil, où il comptoit jouir de toutes les douceurs que sa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoissoit pas apparemment le génie des Peuples auxquels il s'étoit livré. Lorsqu'il étoit le moins sur ses gardes, il fut cruellement massacré, & perdit la vie avec ses richesses.

Ces Barbares ne doutant pas qu'une action si noire n'attirât sur eux les armes Portugaises, songerent au plutôt à se soustraire au châtiment que méritoit leur perfidie, & se retirerent dans les Montagnes, où ils sont encore maintenant. Ils n'étoient guéres que qua-

tre

tre mille, quand ils y pénétrerent : on en compte aujourd'hui plus de vingt mille, qui vivent ſans habitation fixe, ſans loi, ſans police, ſans humanité, errans par troupes dans les forêts, déſolans les Nations voiſines, dont ils déſolent les habitans, qu'ils emménent dans leurs terres, où ils les engraiſſent de même qu'on engraiſſe les bœufs en Europe, & après quelques jours, ils les égorgent, pour ſe repaître de leur chair dans les fréquens feſtins qu'ils ſe donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il eſt vrai que depuis l'arrivée des Eſpagnols au Pérou, d'où ils ne ſont pas fort éloignés, ils ſe deſaccoûtument peu à peu d'une telle barbarie. Mais leur génie eſt toujours le même ; ils ſont toujours également perfides, diſſimulés, légers, inconſtans & féroces.

Venons à la Province des Chiquites.

Cette Province contient une infi-

nité de Nations ſauvages, que les Eſpagnols ont nommé Chiquites, uniquement parce que la porte de leurs cabannes eſt baſſe & fort petite, & qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y gliſſant & ſe rappetiſſant. Ils en uſent de la ſorte, afin de n'y point donner entrée aux Moſquites, & à beaucoup d'autres Inſectes très-incommodes, dont le Pays eſt infeſté, ſurtout dans les tems de pluie.

Cette Province a deux cens lieues de longueur ſur cent de largeur : elle eſt bornée au Couchant par la Ville de ſainte Croix de la Sierra, & un peu plus loin par le Pays des Moxes. Elle s'étend à l'Orient juſqu'au fameux Lac des *Xarayes*, qui eſt d'une ſi grande étendue, qu'on l'a nommé la mer douce ; une longue chaîne de montagnes la borne au Nord, & la Province de *Chaco* au Midi. Elle eſt arroſée par deux riviéres ; ſçavoir le Guapai, qui prend ſa ſource dans les Montagnes de *Chuquiſaca*, & coule dans une grande plaine, juſqu'à une eſpéce de Village des

Chiriguanes, nommé *Abopo*, d'où prenant ſon cours vers l'Orient, il forme une grande demi-lune, qui renferme la Ville de ſainte Croix de la Siera ; puis tirant entre le Nord & le Couchant, il arroſe les plaines qui ſont au bas des Montagnes, & va ſe décharger dans le Lac Mamoré, ſur le bord duquel ſont quelques habitations des Moxes.

La ſeconde riviére ſe nomme Aperé, ou ſaint Michel. Sa ſource eſt dans les montagnes du Pérou, d'où coulant ſur les terres des Chiriguanes, où elle change ſon nom en celui de Parapiti, elle ſe perd dans d'épaiſſes forêts ; & après pluſieurs détours, qu'elle fait entre le Nord & le Couchant, elle va droit au Midi : puis recevant dans ſon lit tous les ruiſſeaux des environs, elle paſſe par les Peuplades des *Baures*, & décharge ſes eaux dans le Lac Mamoré, d'où elle ſe rend dans le grand fleuve Maragnan, ou des Amazones.

Ce Pays eſt fort montagneux & rempli d'épaiſſes forêts. La quantité de différentes Abeilles qu'on y trouve, fourniſſent du miel & de la cire en abondance. Il y en a d'une eſpéce, que les Indiens appellent *Opemus*, qui reſſemblent le plus à celles d'Europe. Le miel qu'elles produiſent exhale une agréable odeur; leur cire eſt fort blanche, mais un peu molle. On y voit des Singes, des Poules, des Tortues, des Bufles, des Chevres, des Cerfs, des Tygres, des Ours & d'autres Bêtes féroces. On y trouve des Couleuvres & des Serpens, dont le venin eſt très-préſent. Il y en a dont on n'eſt pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le ſang ſort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Comme l'humeur peſtilente s'évapore avec le ſang, leurs morſures ne ſont pas mortelles. Il y en a d'autres, dont le venin eſt beaucoup plus dangereux.

N'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, le venin monte auſſi tôt à la tête, & ſe répand dans toutes les veines; il cauſe des défaillances, le délire & la mort.

Le terroir de cette Province eſt ſec de ſa nature; mais dans le tems des pluies, qui durent depuis le mois de Décembre juſqu'au mois de Mai, toutes les Campagnes ſont inondées, & tout commerce eſt interdit entre les habitans Il ſe forme alors de grands Lacs, qui abondent en toutes ſortes de poiſſons. C'eſt le tems où les Indiens font la meilleure pêche. Ils compoſent une certaine pâte amére, qu'ils jettent dans ces lacs, & dont les poiſſons ſont friands. Cette pâte les ennivre; ils montent auſſi-tôt à fleur d'eau, & ont les prend ſans peine.

Quand les pluies ſont ceſſées, ils enſemencent leurs terres, qui produiſent du ris, du mays, du blé d'Inde, du coton, du ſucre, du tabac, & divers fruits propres du

Pays, tels que ſont ceux du platane, des pins, des mani, & des zapalles. Ceux-ci ſont une eſpéce de callebaſſe, dont le fruit eſt meilleur & plus ſavoureux qu'en Europe. Il n'y croît ni bled ni vin.

De toutes les Langues qu'on parle parmi ces différentes Nations, la plus difficile à apprendre eſt celle des Chiquites. Leur Grammaire ne peut preſque ſe comprendre. Leurs verbes ſont irréguliers, & leurs conjugaiſons differentes. Quand on ſçait conjuguer un Verbe, on n'en eſt pas plus avancé pour apprendre à conjuguer les autres Pour ce qui eſt de leur prononciation; on peut dire que les paroles leur ſortent de la bouche quatre à quatre. Auſſi a-t'on une peine infinie à entendre ce qu'ils prononcent ſi mal. Les Indiens même des autres Nations ne peuvent la parler que quand ils l'ont appriſe dans leur jeuneſſe. Ces Peuples ne s'entendent pas quelquefois eux-mêmes; & il faut obſerver que toutes les Nations renfermées ſous le nom

de Chiquites ne parlent pas à beaucoup près la même Langue. A chaque pas on trouve de petits Villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport à celui des Peuples qui les environnent.

Le dérangement des saisons, & la chaleur excessive du climat y causent beaucoup de maladies, souvent même la peste, qui enleve quantité de monde. Ces Peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux maniéres de se faire traiter dans leurs maladies. La premiére est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appellés pour cette raison *Chapadores*. Cet emploi est exercé par les Caciques, qui sont les Principaux de la Nation, & qui par là se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces Peuples. Leur coutume est de faire diverses

queſtions au malade. Où ſentez-vous de la douleur, lui demandent-ils ? en quel lieu êtes vous allé immédiatement avant votre maladie ? n'avez-vous pas répandu la Chica (c'eſt une liqueur ennivrante, dont ils font grand cas) n'avez-vous pas jetté de la chair de cerf, ou quelque morceau de tortue. Si le malade avoue quelqu'une de ces choſes : juſtement reprend le Médecin, voilà ce qui vous tuë ; l'ame du cerf ou de la tortue eſt entrée dans votre corps, pour ſe venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le Médecin ſuce enſuite la partie mal affectée, & au bout de quelque tems, il jette par la bouche une matiére noire. Voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le ſecond remede auquel ils ont recours eſt plus conforme à leurs mœurs barbares. Ils tuent les femmes Indiennes, qu'ils s'imaginent être la cauſe de leur mal, & offrant ainſi par avance cette eſpéce de tribut à la mort, ils ſe perſuadent qu'ils ſont exempts de le

le payer par eux-mêmes. Comme leur intelligence eſt fort bornée, & que leur eſprit ne va pas plus loin que leurs ſens, ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux cau es extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes, qui altérent la ſanté.

Ils ont la plûpart la taille belle & grande, le viſage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laiſſent croître leurs cheveux. Ils vont preſque tout nuds; ils laiſſent pendre négligemment ſur leurs épaules un paquet de queues de ſinges & de plumes d'oiſeaux, qu'ils ont tués à la chaſſe, afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils ſe percent les oreilles & la levre inférieure, où ils attachent une piéce d'étain. Ils ſe ſervent encore de chapeaux de plumes, aſſez agréables par la diverſité des couleurs. Les ſeuls Caciques ont des chemiſettes. Les femmes portent une eſpéce de tablier qui s'appelle dans leur langue *Typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouvernement : cependant dans leurs assemblées ils suivent les avis des Anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet pas à leurs enfans ; ils doivent l'acquérir par leur valeur & par leur mérite. Ils passent pour braves quand ils ont tué leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait prisonnier ; ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre maîtres des autres, à quoi ils sont portés par leur naturel fier & hautain : du reste ils traitent fort bien leurs prisonniers, & souvent ils les marient à leurs filles.

Quoique la Polygamie ne soit pas permise au Peuple, les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes. Comme le rang qu'ils tiennent les oblige à donner souvent la *Chica*, [liqueur faite de Mays, de Magnoc, & de quelques autres fruits] & que ce sont les femmes

qui l'apprêtent, une ſeule ne ſuffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun ſoin des enfans ; ainſi abandonnés à eux-mêmes, ils s'accoutument à vivre dans une indépendance abſolue.

Leurs cabannes ſont de paille, faites en forme de four. Ils ont pourtant de grandes maiſons conſtruites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze ou quinze ans ; car à cet âge, ils ne peuvent plus demeurer dans la cabanne de leur pere. C'eſt dans ces mêmes maiſons qu'ils reçoivent leurs hôtes, & qu'ils les régalent, en leur donnant la *Chica*. Ces ſortes de feſtins, qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, ſe paſſent à boire, à manger, & à danſer. C'eſt à qui boira le plus de la *Chica*, dont ils s'ennivrent juſqu'à devenir furieux : alors ils ſe jettent ſur ceux dont ils croyent avoir reçu quelque affront ; & il arrive ſouvent, que ces réjouiſſances ſe terminent par la mort de quelqu'un de ces miſérables.

Voici de quelle maniére ils paſſent la journée dans leurs villages. Ils déjeunent au lever du ſoleil, puis ils jouent de la flute en attendant que la roſée ſe paſſe ; car, ſelon eux, elle eſt fort nuiſible à la ſanté. Quand le Soleil eſt un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pêles d'un bois très-dur, qui leur tiennent lieu de bêches. A midi ils viennent dîner ; ſur le ſoir ils ſe promênent ; ils ſe rendent des viſites les uns aux autres, ils ſe donnent à manger & à boire Le peu qu'ils ont, ſe partage entre tous ceux qui ſont préſens Comme les femmes ſont ennemies du travail, elles paſſent preſque tout leur tems à ſe viſiter, & à s'entretenir enſemble. Elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller quérir du bois, de cuire le Mays ; l'Hiver, de filer de quoi faire leur Typoy, ou bien les chemiſettes & les hamacs de leurs maris ; car pour ce qui les regarde, elles couchent ſur la terre, qu'elles couvrent d'un ſimple tapis de

palmier ou bien elles ſe repoſent ſur une claye, faite de gros bâtons aſſez inégaux. Ils ſoupent au coucher du ſoleil, & auſſi-tôt après ils vont dormir, à la réſerve des jeunes garçons, & de ceux qui ne ſont pas mariés. Ceux-ci s'aſſemblent ſous des arbres, & ils vont enſuite danſer devant toutes les cabanes du village. Leur danſe eſt aſſez particuliere: ils forment un grand cercle, au milieu duquel ſe mettent deux Indiens, qui jouent chacun d'une groſſe flute, qui n'a qu'un trou, & qui par conſéquent ne rend que deux tons.

Ils ſe donnent de grands mouvemens au ſon de cet inſtrument, ſans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danſe derriere les garçons, & ils ne vont prendre du repos, qu'après avoir pouſſé ce divertiſſement juſqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le tems de leur pêche & de leur chaſſe ſuit la récolte du Mays. Ils ſe partagent en diverſes troupes, &

vont chaſſer ſur les montagnes pendant deux ou trois mois. Ils ne reviennent de leur chaſſe que vers le mois d'Août, qui eſt le tems auquel ils enſemencent leurs terres.

Il n'y a guére de Nation, quelque barbare qu'elle ſoit, qui ne reconnoiſſe quelque Divinité. Pour ce qui eſt des Chiquites, il n'y a parmi eux nul veſtige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce ſoit de viſible ou d'inviſible, pas même au démon qu'ils appréhendent extrêmement. C'eſt ce qui les a portés à détruire entiérement les ſorciers, qu'ils regardent comme les plus grands ennemis de la vie : même à préſent ils ſuffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant, que ſon voiſin eſt ſorcier, pour qu'il ſe portât à lui ôter la vie, s'il le pouvoit.

Cependant ils ne laiſſent pas d'être fort ſuperſtitieux, ſurtout par rapport au chant des Oiſeaux, qu'ils obſervent avec une attention ſcrupuleuſe. Ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, &

delà ils jugent ſouvent que les Eſpagnols ſont prêts de faire des irruptions ſur leurs terres. Cette appréhenſion ſeule eſt capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes. Alors les enfans ſe ſéparent de leurs peres ; & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers. Les liens de la nature n'ont pas la force de les unir enſemble ; un pere vendra ſon fils pour un couteau ou pour une hache.

Fin du troiſiéme Volume.

De l'Imprimerie de la Veuve DELORMEL.